LA NOUVELLE CLARICE,

HISTOIRE VÉRITABLE.

Par Madame LE PRINCE DE BEAUMONT.

TOME PREMIER.

A LYON,

Chez PIERRE BRUYSET-PONTHUS,
à l'entrée de la rue Saint-Dominique,
près du Cloître des RR. PP. Jacobins.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilege.

L'on trouvera dans les premieres feuilles, *le Baron de Lastic*, il faut lire *le Baron d'Astie.*

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit ayant pour titre, *Nouvelle Clarice, hiſtoire véritable*, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Lyon, le 22. Avril 1767.

PULLIGNIEU.

PRIVILEGE GÉNÉRAL.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé PIERRE BRUYSET-PONTHUS, Libraire & Syndic de ſa Communauté à Lyon, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Manuſcrit intitulé : *Nouvelle Clarice, hiſtoire véritable, par Madame Le Prince de Beaumont*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui

deux jours qui ont ſuivi la mort de cette tante chérie, dans un ſilence ſtupide, ouvrant de grands yeux ſans rien voir, écoutant ſans rien entendre, & dans une indifférence parfaite ſur ce que j'allois devenir. Vous le ſavez, mes Parents m'étoient inconnus, puiſque je ne les ai vus depuis l'âge de trois ans, & que la haine de mon pere pour ſa reſpectable ſœur, ne lui avoit pas permis d'entretenir avec elle la moindre correſpondance. Ma tante m'avoit ſouvent répété que j'avois une mere digne de toute ma tendreſſe, & d'un ſort plus heureux que celui qu'elle éprouvoit; elle m'avoit même avoué que ſa belle-ſœur ne ſubſiſtoit que par ſes bienfaits, & qu'elle étoit réduite à les lui faire tenir en ſecret, c'eſt-à-dire, ſous un nom ſuppoſé. Ses diſcours avoient fait naître en moi un deſir violent de connoître cette mere, & une frayeur encore plus vive de tomber au pouvoir de ce pere qu'on me dépeignoit ſi terrible. Vous avez ſouvent été temoin de mes ſentiments à cet égard, & il étoit naturel qu'ils ſe fiſſent ſentir avec plus de force, au moment où mes deſirs & mes

craintes alloient ſe réaliſer. La douleur eut la force de les abſorber. Aſſiſe en ſilence auprès des précieux reſtes de ma tante bien-aimée, la confuſion qui régnoit dans le Château ne fut pas capable de me diſtraire; les gens de Juſtice, des amis, des parents éloignés le rempliſſoient : les premiers mettoient les ſcellés partout, ſe ſaiſiſſoient des clefs, & donnoient les ordres néceſſaires pour hâter l'arrivée de mon pere & du Doyen de Colborn, auquel ma tante avoit confié ſon teſtament. Les ſeconds s'efforçoient de rappeller mes eſprits, & me faiſoient, pour ainſi dire, une garde contre la malice des derniers, qui me regardoient avec une ſorte de fureur, dans la crainte que ma tante ne m'eût avantagée à leurs dépens : car on ne pouvoit ſe perſuader qu'elle n'eût pas exclus mon pere du nombre de ſes ſucceſſeurs. Milady Horton qui m'a toujours témoigné tant de bonté, fit d'inutiles efforts pour m'arracher d'un ſpectacle qui nourriſſoit mon déſeſpoir; je jettois des cris perçants toutes les fois qu'on tentoit de m'en éloigner. Enfin le troiſieme jour, l'épuiſement de mes

esprits m'ayant jetée dans une grande foiblesse, on en profita pour me transporter chez cette généreuse Dame, qui parvint à rendre ma douleur plus tranquille, sans en diminuer la force. Comme mon pere étoit en Irlande, il fallut un temps considérable avant qu'il pût arriver, & dans cet intervalle, je reçus beaucoup de soulagement de la visite du Doyen de Colborn, qui me fit rougir de l'excès de mon affliction, en me rappellant que je déshonorois le triomphe d'une personne qui m'avoit été si chere, & qui, du haut du Ciel où ses éminentes vertus l'avoient conduite, me reprochoit le peu de fruit que j'avois tiré de ses sages leçons, sur la maniere dont on devoit recevoir les coups dont Dieu nous frappe.

Lorsqu'il me vit en état d'écouter ce qu'il avoit ordre de m'apprendre, il me parla en ces termes.

» Ce que je dois, me dit-il, à la
» mémoire de Madame votre tante,
» m'oblige de justifier à vos yeux ses
» dernieres dispositions. Si la haine
» avoit causé l'éloignement dans lequel
» elle a vécu par rapport à M. votre
» pere, & qu'elle fût morte dans des

» ſentiments peu chrétiens, nous
» n'aurions plus qu'à gémir ſur ſa
» perte éternelle ; mais qu'elle étoit
» éloignée de ces diſpoſitions ! Pour
» vous le faire connoître & vous
» engager à vous conduire ſelon les
» vues de celle qui vous a tenu lieu
» de tout, je me vois forcé de vous
» rappeller des choſes qui ont précédé
» votre naiſſance, & que je voudrois
» anéantir ſi cela étoit en mon pouvoir,
» & s'il étoit poſſible de le faire ſans
» vous nuire ».

Je m'étois flattée, ma chere Hariote, d'avoir aſſez de force pour vous achever un récit qui vous fera frémir ſur le ſort de votre pauvre Clarice ; mais l'impreſſion qu'il a fait ſur moi a glacé mon cœur & mes ſens ; je ſuis donc forcée de remettre à vous inſtruire de mes malheurs, dans la lettre ſuivante.

LETTRE

DE CLARICE

A LADY HARIOTE.

JE vais continuer à vous instruire de ce que j'ai appris de la bouche de notre bon Doyen, & comme je n'ai pas eu occasion de faire partir ma premiere lettre, elles iront toutes deux sous la même enveloppe. C'est le Doyen qui va parler.

Sir Derby votre pere est né dans une famille opulente, qui craignit long-temps de voir éteindre un nom fort ancien. Madame votre tante étoit née la premiere année du mariage de votre grand-pere, & le déplaisir de n'avoir qu'une fille ne fut balancé que par l'espoir qu'une seconde grossesse donneroit un fils; mais huit ans s'étant écoulés sans qu'elle arrivât, votre aïeul en conçut un chagrin dont votre tante devint la victime. Il eut pour elle une aversion d'autant plus choquante, que cette enfant

promettoit dès-lors tout ce qu'elle a tenu, du côté de la figure, de l'esprit & du cœur. Il est vrai que sa mere la dédommagea pendant ce temps de la haine que son pere lui portoit; elle l'aimoit avec tendresse, & lui en donnoit toutes les preuves qui étoient en son pouvoir. La naissance de votre pere priva la charmante enfant de cette douceur; il lui ravit les affections de toute la famille. Votre tante née sensible, sentit ce changement d'une maniere assez vive pour altérer la bonté de son tempérament; elle tomba dans une langueur qui la mit à deux doigts du tombeau, & on ne manqua pas de l'attribuer à la jalousie. On eût été si charmé de pouvoir laisser tout le bien de la famille au nouveau né, qu'on abandonna sa sœur à la nature, & ce fut peut-être ce qui la sauva, au grand regret de ses parents. Le Contrat de mariage avoit fixé vingt mille livres sterling pour les cadets & les filles, & comme la fécondité de votre grand'mere fut bornée à ces deux enfants, on voyoit avec douleur que la fortune du fils chéri seroit diminuée d'une somme si considérable. Pour lui faire éviter ce qu'on regardoit

comme un malheur, on fit partir votre tante pour la France, & on la mit dans un Couvent où l'on espéra qu'elle prendroit la vocation Religieuse. Elle m'a dit elle-même, que cette vocation étoit le plus cher objet de ses desirs & la fin de toutes ses prieres; elles ne furent point exaucées, & comme elle étoit chez de vraies Religieuses, l'espoir de la grosse dot qu'on offroit pour elle, ne put les engager à tromper la jeune Derby, & elles la soutinrent contre les persécutions qu'on lui faisoit pour l'engager à prendre le voile. Elle resta dans cette maison jusqu'à l'âge de dix-sept ans, & on lui signifia qu'elle y resteroit jusqu'à ce que son frere fût établi. Comme elle s'y trouvoit heureuse, elle se soumit de bon cœur à cet exil; il ne fut pas si long qu'on le lui avoit fait craindre. Son pere & sa mere moururent à peu de distance l'un de l'autre; & dans le même-temps, le frere de la Religieuse qui l'avoit élevée arriva des Indes. C'étoit un homme de cinquante-cinq ans, qui venoit jouir dans son pays d'une fortune immense, qui étoit le fruit de son industrie. Les tuteurs de la jeune Derby

la rappelloient en Angleterre, & on crut devoir la mettre ſous la direction de M. Hervé pendant le voyage. Ce fut dans ce court eſpace, qu'il conçut le deſſein d'en faire ſon épouſe; & comme elle reconnut en lui toutes les qualités qui conſtituent l'honnête homme & le bon chrétien, la diſproportion des âges n'effraya point la jeune perſonne qui craignoit que ſes tuteurs, dont quelques-uns n'étoient pas catholiques, ne vouluſſent lui faire épouſer un homme d'une autre Religion que celle de ſes ancêtres, & qu'elle avoit ſucée avec le lait. Les parents paternels chicanerent beaucoup ſur les conditions, & ſous prétexte que les affaires de la maiſon étoient en déſordre, demanderent un délai pour payer la dot. Hervé étoit trop amoureux pour s'arrêter à cet obſtacle, il convint qu'il attendroit pour toucher les vingt-mille livres, que Derby fût devenu majeur. Ce jeune homme faiſoit déjà tout craindre de ſon caractere. Vous lui devez le jour, ma chere Clarice, & mon reſpect pour votre juſte délicateſſe, me fera ſupprimer tout ce qui n'eſt abſolument pas eſſentiel que vous ſachiez. Qu'il vous ſuffiſe d'apprendre qu'il eut encore le

malheur de tomber entre les mains d'un gouverneur qui n'avoit aucun principe de Religion, qui le lia pendant son voyage avec tous les hommes de sa trempe qu'il put rencontrer; que ses mœurs correspondirent à sa foi, & qu'il le ramena en Angleterre à vingt-deux ans, ayant déjà dissipé la moitié de son patrimoine. Cette derniere circonstance étant ignorée, votre pere passoit pour un parti considérable. Le Vicomte d'Asaph, assez mal dans ses affaires, chercha à lui faire épouser sa fille. Ah, ma chere Clarice! qu'elle étoit digne d'un autre époux! Malgré la brillante figure du jeune Derby, elle se sentit un éloignement pour lui qu'elle combattit en vain, & elle eût préféré un tombeau à sa main, si le choix eût été en sa disposition. Trop timide pour résister aux ordres despotiques d'un pere qu'elle avoit toujours vu terrible pour ses enfants, elle dévora ses répugnances. Vous naquîtes la premiere année de son mariage, & sa tendresse pour vous fut le seul soulagement à ses maux. Pendant ce temps, votre tante étoit devenue veuve; son époux lui ayant légué des biens considérables,

elle fit entendre à ſon frere qu'elle lui donneroit du temps pour payer ce qu'il lui devoit. Cette condeſcendance ne put diminuer la haine qu'il avoit pour ſa ſœur, & dont il lui donnoit des marques toutes les fois qu'il le pouvoit. Il avoit traîné après lui en Angleterre une fille Irlandoiſe qu'il avoit enlevée à un de ſes amis, dont elle étoit la maîtreſſe. Comme il craignoit que cette créature ne nuisît à ſon établiſſement, il la tint cachée juſqu'après ſon mariage. A peine fut-il conclu, qu'il la propoſa à votre mere comme une perſonne propre à conduire ſa maiſon; elle en devint bientôt le ſcandale. Votre digne mere ſe vit réduite à recevoir de ſa main ſes beſoins les plus preſſants, & lorſqu'elle oſa remontrer à ſon époux le tort qu'une pareille conduite devoit lui faire parmi les honnêtes gens, elle éprouva des traitements ſi cruels, que ſa vie fut en danger. Toute ſa reſſource étoit l'amitié de ſa belle-ſœur; ſon barbare époux ne l'en laiſſa pas jouir long-temps, & comme une partie de ſon bien étoit en Irlande, il lui déclara qu'elle devoit ſe préparer à l'y ſuivre. Vous aviez alors trois

ans, & votre vertueuse mere avoit la douleur de vous voir confondue avec deux enfants que son mari avoit eu de la malheureuse qu'il tenoit chez lui. Elle frémissoit dans la crainte que les mauvais exemples ne gâtassent vos mœurs ; cette crainte eut la force de l'engager à se priver du plaisir qu'elle auroit eu à vous élever ; elle détermina votre tante à vous tenir sa place. Il suffisoit que ces deux Dames eussent ce desir, pour que votre pere refusa de le satisfaire. Votre digne tante vous acheta de lui, pour ainsi dire, & en lui donnant une quittance des vingt mille livres sterling qu'il lui devoit, elle en obtint un écrit par lequel il vous abandonnoit à elle, & l'autorisoit à vous garder sans qu'il pût faire valoir les droits qu'il avoit sur vous, pour vous retirer de ses mains. A cette condition elle lui donna quittance de sa dot. Depuis quatorze ans, Madame Hervé n'a rien omis pour engager votre pere à changer de conduite ; tous ses soins ont été inutiles. Deux fois des sommes considérables ont été sacrifiées pour dégager le peu de bien que votre pere avoit sauvé du naufrage, & de

nouveaux excès ayant suivi cette libéralité, elle s'est vue restreinte à soulager secrétement l'indigence de votre infortunée mere, si on peut donner ce nom aux malheurs d'une femme qui sait en tirer les biens inestimables de toutes les vertus.

Voilà, ma chere, le récit affreux que m'a fait notre bon Doyen, & qui me jette dans des perplexités inexprimables. La premiere est la nécessité où je me suis crue d'abord de vous cacher les terribles circonstances dans lesquelles je vais me trouver réduite. Rien pouvoit-il m'autoriser à encourir la malédiction que mérita Cham, pour avoir découvert son pere. Je crois que cette crainte auroit retenu ma plume si le Doyen ne m'avoit assurée que vous n'ignorez rien actuellement des malheurs de ma mere, que Milord Belfort votre époux a connu en Irlande. Effectivement je me suis rappellée qu'immédiatement avant votre départ la crainte de me voir retomber entre les mains de mon pere, étoit un des motifs des vœux que vous faisiez au Ciel, pour la prolongation des jours de ma tante. Comme votre discours étoit enveloppé; que d'ailleurs j'étois peu capable de réflexion dans

le temps où je n'étois occupée que de la douleur de vous perdre, il ne fit ſur moi qu'une impreſſion légere, & qui dura peu : elle s'eſt renouvellée depuis les funeſtes lumieres que le Docteur s'eſt vu forcé de me donner, & je conçois que ça été par ménagement pour moi, que vous ne vous êtes expliquée qu'à demi ; mais c'eſt trop vous entretenir de moi, & je dois vous demander avec vos conſeils, un détail circonſtancié de votre nouvelle ſituation. Si vous êtes auſſi heureuſe que vous le méritez, mon infortune ne ſera jamais complette, & votre bonheur me fera une compenſation pour mes peines perſonnelles. Je ne ſais pourquoi mon cœur ſe prête aux triſtes preſſentiments qui m'agitent. Plût au Ciel que je n'euſſe à redouter que la pauvreté où je tomberai néceſſairement ſi ma tante ne m'a point préparé quelque reſſource. Je ſais me ſervir de mon aiguille, & je ne regarderois point comme une infortune d'être réduite à vivre de mon travail. Ce ſont des maux plus réels que j'ai lieu d'appréhender. Je ne veux point examiner trop attentivement ce que j'ai à craindre, & je veux vous donner l'exemple de cet abandon à la Providence, dont

je vous ai si souvent recommandé la pratique. Cette vertu devroit être celle de toutes les personnes de notre sexe. Elevées dans le sein d'une famille, où pour l'ordinaire nous sommes chéries, il faut s'y arracher pour passer sous un joug étranger, sans pouvoir prévoir notre sort. Les hommes n'ont pas honte de descendre jusqu'à l'artifice pour tromper une pauvre victime qui leur sacrifie tout ce qui lui est cher, & lui font payer le reste de sa vie, la contrainte où ils se sont tenus pendant quelques mois. Je suis même persuadée que les hommes les plus raisonnables ont de mauvais quart-d'heures dont il faut dévorer l'ennui. Je vous assure que, semblable à ma respectable tante, j'eusse choisi la vocation à la vie religieuse, si Dieu m'en avoit laissé le choix : j'ai lu quelque part que si on faisoit un noviciat dans le mariage, il y auroit peu de professes; c'est pourtant l'état où Dieu veut le plus grand nombre, & nous devons prendre d'abord de bonnes mesures pour alléger notre fardeau, c'est à quoi j'exhorte ma chere Hariote; son excessive vivacité a eu besoin de cet exorde un peu sérieux. Votre époux passe pour être le plus

honnête homme du monde; mais on dit qu'il est de son pays, & qu'il ne dément point le proverbe, *fier comme un Ecossois*. Je vous l'avoue, de tous les défauts, c'est celui que je supporterois le plus volontiers dans un mari, parce qu'on en peut tirer parti dans quantité d'occasions, & qu'il n'y a rien de plus aisé que de s'en mettre à couvert. Il n'y a qu'à respecter celui qui en est atteint. Je sais que ce mot vous a toujours révoltée : aimer son mari, passe, m'avez-vous dit souvent, mais de quel droit ces impérieuses créatures voudroient-elles nous réduire à un avilissement qui révolte ? Non, ma chere amie, la soumission à un époux n'aviliroit pas la premiere de toutes les femmes : ce respect, cette soumission, sont de droit divin, & nous devons être sûres que plus nous serons fidelles à remplir nos devoirs à cet égard, & plus nous pourrons espérer d'être respectées à notre tour. Vous fûtes un peu sourde à cette leçon, ce me semble, le jour où nous nous separâmes, c'étoit dans le temps de votre triomphe, les grands mots n'étoient pas prononcés, en un mot, Milord n'étoit qu'amant. Après le oui solemnel, tout a changé de face.

N'avez-vous pas fait une remarque qui ne m'a pas échappé. J'ai peu vu de mariage où l'époux entraîné par la coutume, ne donnât la droite à la future en la conduisant à l'Autel. Cette marque de respect n'est plus de saison, le Prêtre remet les choses dans l'ordre, & avertit l'épouse des dispositions dans lesquelles elle doit entrer, en la faisant mettre à la gauche de son époux. Tenez-vous y, ma chere, si vous voulez entrer dans tous les droits d'une compagne chérie; on n'essaie pas impunément d'usurper la droite, & je mépriserois un époux assez foible pour la céder, fût-ce à moi-même. N'oubliez pas dans votre réponse à m'instruire des ressources agréables & utiles que vous trouverez dans la famille où vous êtes entrée, parmi la nation à laquelle vous êtes agrégée. Ne craignez point d'entrer dans de trop grands détails, ils ont du prix quand ils ont quelque liaison avec une personne qui est chere. Comme je ne puis décider le temps que je resterai ici, adressez, s'il vous plaît, votre réponse au Doyen, qui me la fera tenir en quelque lieu que je sois.

REPONSE
DE LADY HARIOTE
A CLARICE.

PLeurez, ma chere Clarice, vos larmes ſont légitimes, j'y mêle les miennes de bon cœur. Si vous avez perdu une tante qui avoit pour vous la tendreſſe d'une mere, j'ai à regretter une amie, une protectrice à qui je vaux le peu que je ſuis. Honorons ſa mémoire en ſuivant ſes conſeils, j'y conſens ; mais n'allez pas pouſſer l'héroïſme juſqu'à vouloir ſouffrir de votre famille ce qu'elle a eu à ſupporter de la ſienne. Je me perſuade que cette chere Dame aura pris des meſures à cet égard, dont vous ſerez inſtruite à l'ouverture de ſon teſtament. Qu'une piété filiale mal-entendue n'aille pas vous engager à lui déſobéir. Je ne vous parlerois pas ainſi, ſi elle ne m'avoit dit pluſieurs fois qu'elle eſpéroit que Dieu lui laiſſeroit aſſez de vie pour vous

voir bien mariée, & que pour tout au monde elle ne voudroit pas que vous fussiez au pouvoir de votre pere. Une mort plus subite que nous n'avions sujet de le craindre, l'a privée du plaisir qu'elle s'étoit promis, & l'a sans doute empêchée de vous dire à vous-même ses intentions à cet égard. J'attends avec impatience que ce testament soit ouvert, & que le sort de ma chere amie soit fixé. Je ne suis point surprise des noirs pressentiments dont vous êtes comme environnée; le triste spectacle dont vous avez été le témoin, l'abondance des larmes que vous avez répandues, ont abaissé vos esprits & vous ont jeté dans une situation où tout paroît noir. Je me suis apperçue que cette disposition étoit contagieuse, j'ai été vingt-quatre heures entieres dans une mélancolie qui m'a rendue méconnoissable. Qu'avez-vous, ma chere, m'a demandé Milord lorsqu'il est rentré pour souper; je vous ai laissée en bonne santé à six heures, & à dix vous avez le visage d'une personne qui auroit été malade pendant quinze jours? C'est que j'ai reçu une lettre, Milord. Eh mon Dieu! vous me faites

trembler : pourrois-je, ſans indiſcrétion, vous prier de me la communiquer ? Non, Milord, je ne ſuis pas aſſez ſotte pour vous donner des armes contre moi. Clarice fait l'entendue avec ſes conſeils, cependant il faut lui pardonner tout dans la triſte ſituation où elle eſt ; elle a perdu ſa tante.

Quelqu'un qui liroit ce petit monologue, m'accuſeroit d'avoir un mauvais cœur, & d'avoir peu ſenti notre perte commune ; il ſe tromperoit. Je ſuis, ſans vous faire tort, auſſi touchée que vous pouvez l'être ; mais il n'eſt pas dans mon naturel de m'affliger d'une maniere fort ſérieuſe ; je m'explique mal, mon cœur ne gouverne pas ma langue, vous me l'avez dit bien des fois, elle ſe meut d'après la plus légere de toutes les imaginations, ſans, pour ainſi dire, que mon ame s'en mêle. Pendant que cette langue étourdie tient des propos qui n'ont pas le ſens commun, eu égard aux circonſtances dans leſquelles je me trouve, mon cœur va ſon train, & qui pourroit confronter mes diſcours avec mes ſentiments, ſeroit frappé du contraſte. Cette remarque eſt de vous, ma chere, ainſi vous ne pourrez

manquer de la trouver juſte, non parce que vous l'avez faite, mais parce que vous n'en faites jamais qui ne ſoit bien fondée. C'eſt une regle qu'on peut regarder comme ſûre ; cependant comme il eſt peu de regles qui n'aient des exceptions, je dirai pour vous remettre, par quelque endroit, au rang des Etres ordinaires, que vous déraiſonnez toutes les fois que vous parlez des devoirs des femmes. Milord, Milord, je n'ai plus de répugnance à vous montrer la lettre de Mademoiſelle Clarice, Philoſophe à vingt-quatre carats. Liſez ſeulement ce que je viens d'écrire moi-même c'eſt le contre-poiſon..... En vérité je ne ſuis qu'une étourdie, mon très-honoré Seigneur ſe moquera de mon exception, & prendra votre grave ſermon pour bon & valable. Eh bien, ce ſera tant pis pour lui ; il s'attendoit à mes impertinences, je l'en avois prévenu ; s'il me croit capable de changer de peau il en ſera la dupe.

Vous avez fort bien fait de ſecouer le ſcrupule qui vouloit vous engager à uſer de réſerve avec moi, par rapport à Monſieur votre pere, je le connoiſſois, comme l'on dit, depuis *a* jusqu'à *&*.

Il étoit dans les hautes classes lorsque mon époux commençoit, & il se rappelle que déjà Derby promettoit tout ce qu'il a tenu depuis. D'ailleurs ses mauvaises façons ont tellement éclaté, qu'il n'y a personne à vingt lieues à la ronde de sa Terre, qui ne regarde votre respectable mere comme une martyre. Eh bien, venez me vanter la douceur dans une femme; s'il en eût rencontré une de mon caractere, je doute fort qu'il eût poussé si loin ses excès; j'aurois souffleté sa douce amie, jeté ses bâtards par la fenêtre, au risque de tout ce qui auroit pu en arriver. Si le Ciel m'avoit fait naître de pareils parents, ou s'il vous eût fait une tête comme la mienne, je vous crierois courez au secours de cette mere persécutée; mais de l'humeur dont je la connois, ses leçons seroient pernicieuses pour vous; votre ame humble & souple n'a déjà que trop de dispositions à se laisser fouler toutes les fois que la persécution viendra de personnes que le devoir vous fera une loi de respecter. Je vous admire, mais gardez-vous de me donner occasion de vous admirer davantage : parlons sérieusement, ma

chere, ſi vous pouviez raiſonnablement eſpérer de ſoulager les ennuis de Madame votre mere, je vous dirois que c'eſt pour vous le devoir le plus ſacré; vous auriez tort de vous en flatter, vous ne ferez qu'aggraver ſes peines, en y ajoutant les vôtres; épargnez lui cette nouvelle eſpece de tourment qui ſeroit peut-être le plus ſenſible de ceux qu'elle a éprouvés.

Vous me demandez des détails ſur le pays où je vais être fixée, vous n'y ſerez pas, ma chere, ce ſera un grand défaut à mes yeux. On dit pourtant qu'Edimbourg renferme d'aimables perſonnes; ce diſcours eſt ſupportable dans la bouche de ceux qui ne vous ont pas vue; mais quand on a vécu auſſi long-temps que moi avec le chef d'œuvre de l'Univers, on feroit très-bien de faire comme quelques dévots Mahométans qui ſe crevent les yeux au ſortir de la Mecque, parce qu'ils ne trouvent plus rien digne de leurs regards. Attendez, il me vient une penſée charmante. Si les femmes d'ici s'en font accroire, & joignent la préſomption à des qualités médiocres; ſi elles s'aviſoient de critiquer ma ſincérité, ma pétulance,

j'ai un moyen sûr de me débarrasser tout d'un coup des trois quarts de leur espece; je prierai Milord de partir en poste, de vous ramener par la même voiture, & puis crac, je vous plante au milieu de la plus brillante assemblée. Quelle pauvre figure nos divines feroient-elles devant vous? Je ne puis m'empêcher d'en rire. Voilà le poignard que je mets en réserve pour me venger à coup sûr, si elles ont le malheur de me déplaire. Vous le saurez dans la lettre suivante, car c'est demain que je ferai mon entrée dans la Capitale d'Ecosse. Les préparatifs que demande une telle cérémonie m'obligent d'abréger, & peut-être eût-il été à propos que je m'en fusse souvenue de meilleure heure pour vous épargner une aussi folle lettre; mais pour finir comme mon oncle le Chevalier: *Il faut que le Renard meure dans sa peau*, je suis incapable de changer, sur-tout dans la parfaite amitié que je vous ai vouée.

LETTRE

LETTRE

DE CLARICE

A LADY HARIOTE.

VOus avez bien raiſon de me faire ſouvenir que vos diſcours ne ſont pas l'expreſſion de votre cœur, ſans quoi j'euſſe été vraiment ſcandaliſée de la légéreté de votre lettre : enfin il faut ſe réſoudre à vous aimer telle que vous êtes, & franchement la tâche n'a rien de pénible à qui vous connoît comme moi. Il s'eſt ouvert une grande ſcene d'événements nouveaux pour moi depuis ma lettre, & quand vous devriez me gronder, je ne puis vous taire que j'entrevois d'heureux dénouements. Ce pere ſi terrible eſt pour moi le pere le plus tendre, & ma mere regarde comme un miracle de l'amour paternel, le prodigieux changement qui s'eſt fait en lui ; mais vous n'aimez pas les généralités, il vous faut du détail, & vous en aurez.

Ce fut le troisieme jour après ma lettre écrite, que j'eus l'inestimable bonheur de me trouver entre les bras de mes parents, & à peine commençois-je à jouir du plaisir de leurs embrassements, que le Doyen nous fit prier de passer dans la grande salle où toute la famille étoit rassemblée. Vous le dirai-je ? Je ne pus m'empêcher de frémir lorsque l'on rompit les cachets du testament, après les avoir fait reconnoître aux témoins. J'avois reçu avec ravissement les caresses de mon pere ; n'avois-je point à craindre que la tendresse qu'il venoit de me montrer ne fût altérée, si ma tante m'avoit traitée trop avantageusement à son préjudice ? Dans cet instant je souhaitois du fond de mon cœur de dépendre toujours de celui auquel je dois la vie, & si j'eusse été la maîtresse de ce fatal testament, je crois que je l'aurois jeté au feu sans le lire. J'en ai demandé une copie au Doyen, & je vous l'envoie, c'est-à-dire, les articles qui me regardent.

» J'institue pour mon héritiere universelle, Clarice Derby ma niece, voulant que du jour de ma mort,

elle ſoit miſe en poſſeſſion de tous mes effets, bijoux, argent comptant, en un mot de tous mes meubles; & pour mes immeubles, je crée Monſieur le Doyen de Colborn ſon tuteur, pour régir & gouverner leſdits biens, dont l'entiere diſpoſition ſera remiſe à ma dite niece, le jour où elle aura vingt & un ans parfaits, à moins qu'elle n'épouſe, auparavant cet âge, un homme qui ſoit comme elle catholique romain; dans lequel temps, ſon tuteur la mettra en poſſeſſion de tous mes titres, pour en diſpoſer ſelon ſa prudence, bien entendu qu'elle ſe réſervera une ſomme de quatre vingt mille livres ſterling, dont elle ne pourra diſpoſer pendant ſa vie, & qui reviendront à ſes enfants après ſa mort. Que ſi elle mouroit ſans poſtérité, cette ſomme ſeroit remiſe entre les mains de ſix perſonnes à ſon choix, pour être employée à fonder des écoles de travail pour les pauvres catholiques.

Je lui permets ſur ſes autres biens, de faire une penſion de cinq cents livres ſterling, à ſon pere, & de diſpoſer de la même ſomme en faveur de ſa mere, laquelle penſion ſera révocable à ſon gré.

Je ſouhaiterois que ladite Clarice ma niece, pût paſſer ſous les yeux de ſa vertueuſe mere, le temps qui s'écoulera juſqu'à ſon mariage ; mais pour des raiſons eſſentielles, j'exige qu'elle ne mette pas le pied dans la maiſon de ſon pere, tant qu'il reſtera en Irlande ; que s'il veut venir habiter le Château où je finirai ma vie, je lui en abandonne l'uſage tout le temps de la ſienne, à condition qu'il n'y aura jamais aucune perſonne du ſexe née en Irlande, révoquant la préſente donation faite à ma niece, ſi elle reſtoit vingt-quatre heures dans ce Château, avec une perſonne de cette nation, ou dans quelqu'autre maiſon où il plût à ſon pere d'habiter. Et en cas de déſobéiſſance de ſa part à cette condition expreſſe, je donne tous mes biens aux pauvres, &c. »

Viennent enſuite pluſieurs legs, qui tous acquittés, me laiſſent une dot de cent quatre-vingt mille livres ſterling.

Pendant que tous les ſpectateurs jetoient ſur moi un œil d'envie, les miens étoient baiſſés avec une modeſtie qui aſſurément n'étoit point de commande ; je tremblois de toutes mes forces, dans la crainte que mon

pere ne fît retomber sur moi la mauvaise humeur d'un acte dans lequel il étoit si maltraité. Ma mere m'a appris depuis, qu'il s'étoit mordu les levres, à l'article où ma tante m'interdisoit la permission de rester vingt-quatre heures dans sa maison, avec une femme Irlandoise. Il comprenoit bien que dans cette défense générale, elle n'avoit cherché qu'à ménager sa réputation, & qu'elle n'en avoit qu'une seule en vue ; peut-être fut-il touché de ce ménagement. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il me releva avec bonté, lorsqu'à ses pieds je bégayois l'assurance qu'il pourroit toujours disposer du revenu de mon bien, dont il seroit plus maître que moi-même. On leva les scellés, & on me remit toutes les clefs. Le premier usage que j'en fis, fut de tirer d'une layette où étoient les bijoux de ma tante, une bague qui avoit appartenu à son époux, & que je mis au doigt de mon pere ; de très-belles boucles d'oreilles me parurent propres pour ma mere qui ne les garda qu'un moment, & me pria de les accepter de sa main. Le bon Doyen, qui avoit craint une scene aussi-bien que moi, voyoit avec

ravissement la tranquillité de mon pere ; sa joie augmenta lorsqu'après soupé mon pere l'ayant tiré à l'écart, lui déclara qu'il étoit sérieusement déterminé à changer de vie ; qu'il acceptoit la maison de sa sœur, & qu'il vouloit s'y fixer sans retourner en Irlande. Le Doyen bénit le Ciel d'un changement qu'il avoit toujours souhaité sans oser s'en flatter, & l'ayant annoncé à ma mere, nous tombâmes de concert aux pieds de son époux sans pouvoir nous exprimer d'abord autrement que par nos larmes. Le premier usage que ma mere fit de sa voix, fut pour me dire qu'elle espéroit que j'aurois égard à la violence que mon pere se faisoit, & que je pourvoirois noblement aux besoins des personnes qu'il avoit laissées en Irlande. Vous sentez, ma chere, que je n'avois pas besoin d'être excitée à remplir ce devoir. Les enfants de la pauvre créature que mon pere abandonne, sont aussi les siens, & cette femme, quelque coupable qu'elle soit, n'en est pas moins ce prochain que je dois aimer comme moi-même. Je priai donc mon pere de régler la pension qu'il vouloit lui faire, &

comme il ne demandoit pour ſa maîtreſſe que cinquante livres ſterling par année, je le priai de me permettre de doubler cette ſomme. Cette femme accoutumée à l'aiſance, ne pourroit ſe reſtraindre tout à coup. Qui ſait ſi la bonté que ma mere a eue de penſer à elle, ne fera point naître le remords dans ſon ame ? Quant à un fils & une fille qui ſont en âge de faire quelque choſe, je priai mon pere de les faire venir en Angleterre où je voulois les établir. Il parut charmé de ce qu'il appelloit mon bon cœur, & dans le tranſport de joie dont il étoit ſaiſi, il écrivit à Miſtriſs Cosby ſa maîtreſſe, la bonté de ma mere, & ce qu'il appelloit ma générosité. Il y joignit le peu de meubles qu'il avoit laiſſé en Irlande, dont il lui fit une donation revêtue de toutes les formalités qui pouvoient la rendre valable.

Nous paſſâmes une ſoirée délicieuſe, & la joie avoit tellement élevé mes eſprits, qu'il ne me fut pas poſſible de fermer l'œil de toute la nuit ; elle me parut pourtant bien courte, car je la paſſai toute entiere, ou à remercier Dieu, ou à faire les projets d'un

bonheur auquel je n'aurois jamais osé aspirer. En effet, ma chere Hariote, qui peut troubler la félicité de ma chere mere, & la mienne? Pensez bien que c'est deux bonheurs au lieu d'un; & si votre heureuse amie peut se flatter encore d'être l'instrument dont Dieu daignera se servir pour ramener son pere à la vertu, y auroit-il un seul bien capable d'exciter en moi un autre desir.

J'ai été fort tentée de vous cacher une circonstance dont vous abuserez, j'en suis sûre, car vous êtes défiante de votre caractere : c'est que le Doyen n'est pas aussi convaincu que moi de la durée du changement de mon pere. Livrez-vous à la satisfaction que vous donne cette idée, m'a-t-il dit, je ne veux pas vous l'envier, il faut prendre ce bien qui se trouve sur votre chemin, & en jouir. J'y consens, pourvu que vous agissiez dans les choses essentielles, comme si vous prévoyiez quelque rechûte de la part d'un homme qu'une longue habitude dans le mal à rendu foible. Je m'explique, a-t-il ajouté, vous avez de grosses sommes, dont vous pouvez disposer dès à présent; il est défendu

de juger mal des intentions d'une personne, & sur-tout une fille doit bien se garder de mal penser de son pere ; cependant, comme le passé a été si notoirement mal, la prudence vous oblige à suspendre votre jugement sur le présent, aussi-bien que les effusions de votre cœur généreux & crédule. J'ajouterai que la charité même vous fait une loi de la circonspection que je vous recommande. Que Sir Derby soit véritablement résolu de changer de vie, ou qu'il feigne de le vouloir par des motifs d'intérêt, il est certain dans le premier cas, qu'il a besoin d'être fortifié par toutes sortes de motifs à persévérer dans ces bonnes résolutions. Tant qu'il sera forcé de vivre ici, il sera loin de l'occasion de son péché ; ne lui fournissez pas les moyens de s'en rapprocher, en lui remettant un argent comptant qui pourroit lui devenir funeste. Que s'il feint des sentiments qu'il n'a pas, il soutiendra quelque temps cette feinte, pour gagner votre confiance & réussir à vous tromper, vous aurez toujours enlevé ce temps au crime, & qui sait si dans cet intervalle, il ne sera pas touché des douceurs d'une vie

honnête, du plaisir de se retrouver avec d'honnêtes gens, de jouir de leurs caresses, de leur estime? Vous ne risquez donc rien à faire violence à votre cœur, & vous risqueriez beaucoup si vous en suiviez les mouvements.

Je ne puis me refuser à la vérité que vous m'offrez, répondis-je au Doyen; considérez pourtant combien il me sera dur d'user de réserve avec mon pere. Croyez-vous qu'il ne me demandera pas ce que ma tante a laissé d'argent comptant, & ce que j'en ai fait? Vous ne voudriez pas que je descendisse jusqu'au mensonge, & lorsqu'il saura ce que je possede, n'aura-t-il pas lieu de soupçonner mon cœur de manquer à son égard, si je jouissois du superflu, pendant qu'il seroit réduit au strictement nécessaire? D'ailleurs, Monsieur, mon pere peut avoir contracté des dettes, ne dois-je pas regarder comme un devoir sacré, l'obligation de les anéantir, pour l'empêcher d'être injuste?

Pauvre Clarice, m'a répondu le Doyen en souriant, vous êtes séduite par la charité, mais je dois y mettre des bornes. Remettez entre les mains de Madame votre mere, la plus grande partie de ce que vous avez d'argent,

vous pouvez compter ſur ſa prudence; ſi votre pere vous demande ce que vous avez, vous lui accuſerez ce qui vous reſte. S'il veut ſavoir ſi vous n'avez pas trouvé de plus groſſes ſommes, vous lui répondrez ſimplement que vous avez diſpoſé du ſurplus, ſelon les intentions de votre tante, & vous pouvez le dire ſans crainte de bleſſer la vérité, ajouta le Doyen; ſes ſentiments m'étoient connus, & vous pouvez être bien ſûre d'exécuter ſes volontés, en ſuivant mes conſeils. Cependant, je veux bien ne pas m'en rapporter à moi abſolument, conſultez l'époux de votre amie, il connoît Sir Derby, & je m'en rapporterai à ce qu'il décidera.

C'eſt donc à Milord à décider de mon ſort, ma chere Hariote, & je vous conjure par toute l'amitié que vous m'avez jurée d'être auprès de lui l'avocate de la tendreſſe filiale; s'il n'y avoit de riſque que pour moi, à enrichir mon pere, avec quel plaiſir ne m'expoſerois-je pas à tout ce qui en pourroit arriver; mais cela pourroit lui nuire, impoſons donc ſilence à mon cœur juſqu'à votre réponſe & à celle de Milord. J'aurois dû lui

demander cette réponſe, & je n'y euſſe pas manqué ſi le moment du départ de ma lettre eût été moins prochain. Vous excuſerez cette omiſſion, il faudra bien que vous en excuſiez d'autres. Avec les meilleures intentions du monde, je ſuis ſûre d'avoir ſouvent beſoin de l'indulgence de ma chere Hariote.

Nota. Suivant les conſeils du Doyen, je vais remettre à ma mere un porte-feuille qui contient douze mille livres ſterling.

Je ne garde que quinze cents pieces qui doivent être ſuffiſantes pour la dépenſe de l'année, en attendant mes revenus. J'ai mis à part les mille livres qui doivent payer les penſions de mon pere & de ma mere, je veux les leur porter à leur réveil, dans ces deux belles bourſes, que nous avons travaillées enſemble. Voyez-vous, ma chere, je ne vois rien de joli dans mes tiroirs, que je n'aie une forte penſée de le leur préſenter; je voudrois qu'ils puſſent voir mon cœur qui accompagneroit chacun de ces préſents. . . . .

. . . .

REPONSE
DE LADY HARIOTE
A MISS CLARICE.

QUE Dieu béniſſe notre bon Doyen, & lui donne le courage dont il a beſoin pour être le modérateur des vertus de ma chere Clarice. Ce n'eſt pas là l'ouvrage dont les directeurs ſont le plus ordinairement occupés; ce ſont des défauts qu'ils ont à détruire, vous n'en avez pas un ſeul, & vous n'avez à vous préſerver que de l'extrêmité de vos vertus. Si on jugeoit de vous par votre lettre, on vous prendroit pour une de ces ames molles qui font le bien par foibleſſe, & je vous avouerai que c'eſt l'idée que Milord avoit priſe de vous. Il a fallu pour l'engager à réformer ſon jugement lui prouver par vingt faits, que la trempe de votre ame eſt la force & le courage, & encore je n'oſerois me flatter d'avoir réuſſi à le convaincre; car ces hommes

croiroient ſe dégrader en convenant en préſence de leurs humbles moitiés, qu'ils ont donné à gauche dans leurs jugements. Je dois pourtant rendre juſtice à Milord mon très-cher époux, ou il participe moins qu'un autre à la ſuperbe de ceux de ſon eſpece, ou il ſait la mieux déguiſer ; il entend raiſon, & n'a pas la ſotte manie de croire qu'elle ne peut ſortir de notre bouche. Savez-vous bien que je me ſuis trouvée un peu déſorientée avec lui : on m'a voulu ſoumettre au joug malgré mon deſir de vivre dans l'indépendance ; ne pouvant jouir du plaiſir d'être libre, je m'étois promis de m'en dédommager, en faiſant enrager mon époux, s'il ne ſe rendoit le fidele complaiſant des mes caprices ; je n'ai pas encore eu l'occaſion de tâter de ce plaiſir ; en vérité, ma chere, je crois que j'aime cet homme, que cet amour me couvre les yeux ſur ſes défauts ; car enfin, il doit tenir quelque choſe de ſon ſexe, & juſqu'à préſent je ne lui ai découvert avec eux aucune analogie, je dirai plus, c'eſt que je me ſuis vue en danger de céder au foible qu'il m'inſpire malgré moi, lorſque j'ai eu lieu de connoître

avec quelle vivacité il s'intéresse à votre sort. C'est une trahison que je n'avois pas prévue, & s'il continue sur ce ton, ma reconnoissance deviendra de l'amour. Vous jugerez qu'il se rend digne de ce sentiment, quand vous aurez vu sa lettre à laquelle je dis amen; car cette étrange créature a, je crois, le secret de lire dans mon cœur, pour vous mander précisément ce que je pense & ce que je sens. C'est donc ma décision que vous aurez, en lisant la sienne, ainsi je coupe-court, pour en venir au détail que vous m'avez demandé.

J'ai été promenée, traînée, présentée, examinée, peut-être critiquée par tout ce qui porte un nom à Edimbourg, d'abord en gros, dans l'assemblée que je vous avois annoncée, & puis dans chaque maison en particulier. Je m'étois persuadée qu'on me feroit grace de ces premieres visites, & qu'une carte laissée à la porte de chaque maison feroit mon affaire; point du tout, il a fallu monter deux cents degrés, faire dix mille révérences, autant de ces compliments qui ne signifient rien du tout; j'en suis excédée. Ce qu'il y a de plus

ſingulier en cela, c'eſt que c'eſt par délicateſſe de conſcience, qu'on m'a fait eſſuyer ces corvées. La plupart de ces Dames ſont Presbytériennes, c'eſt-à-dire, qu'elles avalent le Chameau, & paſſent la boiſſon crainte qu'un moucheron imperceptible n'y reſte. On ne peut en conſcience ſe faire céler quand on eſt chez ſoi, c'eſt un menſonge. On ne peut leur perſuader que mentir, c'eſt tromper; qu'on ne trompe point en refuſant de recevoir une viſite de cérémonie, parce qu'on eſt convenu que dire *Madame n'y eſt pas*, c'eſt énoncer, *Madame qui ſait vivre ne veut pas vous donner la peine de monter*. Vous prendrez le parti de ces rigoriſtes, j'en ſuis ſûre; ce qui me conſole, c'eſt que au moment où je recevrai vos raiſons pour juſtifier la conduite de ces femmes, mes jambes ſeront remiſes de l'horrible fatigue que je ſens à préſent, & qui ne me permettroit pas de rien entendre pour juſtifier ces fauſſes femelles, je dis ces fauſſes, & je ne m'en dédirai pas; elles ont menti plus de cent fois dans le demi-quart d'heure que j'ai paſſé chez chacune d'elles. Que ſont autre que des menſonges, ces grands compli-

ments dont elles m'ont accablée ? Comment ont-elles eu le front de me dire qu'elles étoient pleines d'estime pour moi ; quelques-unes même n'ont pas rougi d'aller jusqu'au mot d'amitié. Me connoissent-elles pour m'estimer & m'aimer ? Il faudroit être bien indiscrette pour hasarder de tels sentiments vis-à-vis d'une certaine physionomie qui plaît sans savoir pourquoi. Voilà donc mes scrupuleuses atteintes & convaincues d'avaler le Chameau, d'avoir menti. Je suis curieuse de voir comment vous vous y prendrez pour les justifier, & je croirois que vous n'oseriez l'entreprendre, si je ne savois par expérience combien vous excellez dans le talent d'excuser le prochain. Ne me demandez point comment je trouve toutes les femmes de ce pays. J'étois de mauvaise humeur, & vous savez que je vois trouble dans ces occasions ; il en est pourtant une que j'ai distinguée, & ce qu'il y a de bouffon, c'est que je ne puis vous la nommer, je n'ai point eu l'esprit de camper un nom à chaque visage, & il me faut une année complette avant de demêler les salades que je ferai à ce sujet. Attendez vous

à me les voir désigner par la brune, la blonde, la grande, la petite, &c. Je suis apre, comme vous le savez, à saisir les ridicules, cela fera une enseigne pour chaque personne, & ce qu'il y aura d'admirable, c'est que votre délicatesse ne pourra être blessée, puisque vous ignorez le nom des masques. Attendez pourtant, je veux que vous connoissiez deux des personnages; rassurez-vous, je n'ai que du bien à vous en dire, l'une est la Duchesse de Roxbury, je connoissois ce nom depuis long-temps. Oh qu'elle seroit de votre goût, si j'en crois la voix publique! Celle-là est plus que la mere de ses enfants, elle est communément leur gouvernante, par occasion leur garde, & cette occasion se trouve toutes les fois qu'ils ont la plus légere incommodité; elle s'est fait l'homme d'affaire de son fils, depuis la mort du Duc, je la trouvai vis-à-vis d'un bureau où il y avoit vingt lettres à lire & à répondre; elle m'avoua qu'elle avoit cet amusement deux fois chaque semaine. On assure que par le bon ordre qu'elle a mis dans ses affaires, elle a doublé le bien de son fils. Elle me présenta sa famille,

qui consiste en deux fils & deux filles. Je manquai crier au miracle. Les deux jeunes Lords étoient au College, & pourtant, ôtoient leur chapeau & saluoient de bonne grace, ils n'interrompoient point, répondoient à propos, en un mot, avoient l'air d'enfants de qualité. Les Deux filles sont très-jolies, & l'ainée me demanda de la meilleure foi du monde, s'il n'étoit pas vrai que sa sœur fût plus jolie qu'elle. Vous êtes fort aimables toutes les deux, lui répondis-je ; mais pourquoi me faites-vous cette question ? Pour savoir si vous êtes du même goût que moi, me dit-elle ; tout le monde me dit que je suis plus belle que ma sœur, & moi j'aime mieux son visage que le mien. Regardez ses yeux, Madame, n'est-il pas vrai qu'ils sont bien beaux ? & vous bien modeste, ma chere, lui dis-je, en l'embrassant. Si cette fille ne change point en grandissant, il faudra la noter sur mes tablettes, comme une des choses rares que j'ai vues. La seconde personne qui me plaît ici est Milady...... Oh j'ai beau chercher son nom, c'est la fille cadette de Milord Brook, ou Warick ; elle se nomme Charlotte,

voilà tout ce que je puis vous en dire. Cette jeune Dame eſt extrêmement timide, mais elle a quelque choſe dans la phyſionomie qui me plaît.

Avouez, ma Clarice, que voilà la plus ſinguliere lettre qui ſoit jamais ſortie de ma plume, une critique générale, des éloges détaillés ! oh, je marche à grands pas vers la réforme, n'en doutez pas; nous verrons ſi ce commencement proſpérera.

Revenons à vos affaires. Je ſuis charmée du rayon de bonheur qui luit ſur vous; je ſouhaite qu'il ſe ſoutienne, jouiſſez en à bon compte, ſans vous embarraſſer de ſa durée; il ſera ſtable ſi vous voulez ſuivre les conſeils de tous ceux qui vous aiment, mettez-moi à leur tête, vous ne riſquerez point d'être injuſte.

LETTRE
DE MILORD V**.
A MISS CLARICE.

JE dois beaucoup au Doyen de Colborn pour la bonne opinion qu'il a de ma probité ; je lui dois encore davantage, pour l'honneur de la correſpondance qu'il me procure avec une perſonne de votre mérite. J'en dirois davantage, mais ma chere Hariote me dit d'un air déciſif, point de louanges, Milord, Clarice n'aime point ce ton-là. Le vôtre, Mademoiſelle, eſt le ton de toutes celles qui en méritent, je le prendrai pour ne pas vous déplaire, & vous devez me ſavoir gré de la violence que je me fais pour être bref ſur un article où j'avois la plus belle occaſion de m'étendre ; je paſſerai tout d'un coup à vous dire mon ſentiment ſur votre ſituation.

Il me convient de ménager votre

délicatesse ; votre intérêt ne peut pourtant me permettre d'être aussi réservé que vous le souhaiteriez. Vous le savez, je ne suis pas de ceux qui croient que le temps des miracles est passé, le bras de Dieu n'est point raccourci, il peut les multiplier à son gré, & la parfaite estime, le vif intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, Mademoiselle, me fait souhaiter qu'il daigne en faire un en votre faveur. Il seroit inutile, & peu séant que j'entrasse dans les détails qui pourroient prouver la nécessité d'un miracle, pour rendre la personne à laquelle vous vous intéressez, telle qu'il le faudroit pour vous rendre heureuse ; qu'il me soit permis seulement d'ajouter que la résurrection d'un mort me paroîtroit moins surprenante ; je ne puis donc qu'applaudir aux sages précautions que Monsieur le Doyen vous conseille de prendre, & si après l'avis d'un homme si prudent, le mien peut paroître de quelque poids, gardez-vous, quoi qu'il arrive, de vous ôter les moyens de vivre indépendante, s'il arrivoit qu'on voulût vous imposer un joug trop pesant. Ce n'est point sur une connoissance générale du ca-

ractere d'une certaine perſonne, que je fonde le conſeil que je prends la liberté de vous donner; il eſt appuyé ſur des certitudes qui ne peuvent admettre aucun doute.

Votre charmante amie me fait ici des rivaux de tous ceux qui l'ont vue, je ne crois pas que ma qualité d'époux ſoit une raiſon de faire les honneurs d'elle-même, ſur-tout auprès d'une perſonne qui penſe auſſi bien que vous. Qu'il me ſoit permis de vous dire que chaque jour ajoute de nouveaux charmes à ceux que vous lui connoiſſez. Quel ſeroit mon bonheur, ſi je pouvois eſpérer de joindre au bien ſi rare d'une épouſe telle qu'on peut la ſouhaiter, celui d'une amie ſi digne des ſentiments que vous m'avez inſpirés au moment où j'ai eu le bonheur de vous connoître.

(*Lady Hariote continue.*)

Vous l'entendez, ma chere Clarice, je ſuis la femme rare, la femme par excellence, & n'allez pas vous faire compliment de cet éloge, en vous perſuadant que mon exactitude à mettre en pratique vos graves leçons, me

l'ait attiré ; non, ma très-chere, je ſuis plus pétulante, plus vive, plus étourdie, plus capricieuſe, plus tout ce que vous voudrez, que jamais, & malgré toutes ces gentilleſſes que vous oſiez nommer des défauts, Milord qui paſſe pour un homme dont le diſcernement eſt admirable, Milord, mon chef, mon juge, me trouve parfaite. Je vous défie d'avoir rien à objecter à cela. Etes-vous confondue, je vais vous relever, Milord n'eſt qu'un hypocrite, ſur mon honneur, il eſt plus homme à ce moment que tous les hommes enſemble ; c'eſt ruſe pour me piquer d'honneur, & m'engager à réaliſer ce qu'il a la bonté de ſuppoſer ; je devois dire malice, mais après tout, le tour n'eſt pas mal-adroit, & je le lui pardonne en faveur de l'invention.

Qu'il ſeroit aiſé aux hommes de nous ſubjuguer, ma chere ! Quand j'y réfléchis, peu s'en faut que je ne mépriſe autant notre ſexe que le leur. Il faut parler avec franchiſe, je ſens que je ne mérite point du tout l'éloge qu'un époux trop indulgent vous a fait de ſa trop imparfaite épouſe. Soit que l'amour qu'il a pour moi lui faſſe illuſion,

ſoit

ſoit qu'il n'ait voulu que m'engager à devenir ce qu'il ſuppoſe que je ſuis, il eſt certain que je dois lui ſavoir gré de ſes motifs, & je vous aſſure que mon cœur a payé cette dette ſur le champ. Je vous avouerai même que tous mes ſentiments me paroiſſent peu de choſe, & que je ſuis déterminée à ne rien omettre pour le payer... de quoi s'il vous plait? d'une louange donnée à propos. Que nous avons d'amour propre, que les hommes ſont coupables de conduire avec une verge de fer, d'accabler ſous un joug inſupportable des créatures ſi aiſées à gouverner! Je me ſuis mariée ſans amour, parce que mon oncle le ſouhaitoit; parce que forcé de paſſer aux Indes, je n'étois pas d'humeur à l'y ſuivre, & que dans ſon abſence j'avois beſoin d'un protecteur. Ce bon oncle m'a juré que Milord étoit le plus honnête homme du monde; qu'il le connoiſſoit de longue main: je n'avois ni goût, ni dégoût pour lui, & ſi on eût rendu le même témoignage à dix autres, j'aurois laiſſé le choix à mon oncle. Qui m'eût dit le jour de notre mariage, tu l'aimeras, j'aurois répondu avec confiance, non: je l'eſtimerai.

On m'a dit qu'il faudroit le respecter, lui obéir ; ces deux devoirs me paroissent incompatibles avec l'amour, qui est toujours blessé de la moindre inégalité. Je ne sais si la sagacité de Milord l'a mis au fait de mes dispositions, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il s'est comporté comme s'il les avoit connues. Il a réussi à me cacher le maître, le chef ; je n'ai vu que l'amant ; & cette soumission, que je lui aurois disputée pied à pied s'il l'avoit exigée, ne m'a rien coûté parce qu'elle étoit volontaire ; il me sembloit que c'étoit un présent que je lui faisois, & on est flatté de pouvoir donner ; c'est le plus noble de tous les rôles, & qui porte avec lui une satisfaction qui ne peut recevoir d'augmentation que par le plaisir que cause le don à celui qui le reçoit.

Miséricorde ! je disserte depuis une demi-heure. C'est bien son écriture, dira ma Clarice, en lisant cette page ; mais assurément c'est un thême qu'elle a copié : sa tête n'est point faite pour enfanter un discours raisonnable. Vous en penserez ce qu'il vous plaira, toujours sera-t-il vrai qu'on ne m'a point

aidée ; cependant, comme il faut être sincere avec ses amis, je dois convenir que mon esprit n'a aucune part à cette lettre, que mon cœur a dictée, & ce cœur est assez en usage de sentir comme il faut, surtout quand il est question d'aimer Clarice.

LETTRE DE CLARICE A LADY HARIOTE.

MA situation, ma chere, n'est point de celles sur la durée desquelles on puisse raisonnablement compter. Un bonheur sans nuage n'est point le partage des pauvres mortels, & le mien seroit parfait, si cette réflexion n'amortissoit le penchant que j'aurois à le croire stable. Je mets au rang des félicités dont je suis en possession depuis quelque temps, le changement des idées de ma chere Hariote, non qu'il m'ait autant surpris qu'elle pourroit se l'imaginer. Je connoissois

ſon cœur, & je ſavois qu'il réuſſiroit à ſubjuguer ſon eſprit; mais franchement je ne croyois pas cette converſion ſi prochaine. Après Dieu, vous devez le tour avantageux que prennent vos idées à la complaiſance de Milord; c'eſt un bienfait qui mériteroit dix cœurs ſi vous les aviez; le vôtre n'eſt pas fait pour être ingrat, le mien ne peut ſuffire à tous mes ſentiments, non plus qu'à ma reconnoiſſance pour l'auteur de ma félicité. J'avois cru être heureuſe juſqu'au jour où j'ai perdu ma reſpectable tante; à l'abri de ſes ailes, les vents de l'adverſité n'avoient pu pénétrer juſqu'à moi. A préſent que j'examine ma ſituation paſſée, & que je la compare à celle dans laquelle je ſuis aujourd'hui, je la trouve d'une ennuyeuſe inſipidité. Il me manquoit quelque choſe, & c'étoit l'adverſité, une pointe d'amertume; elle eſt, ce me ſemble, l'aſſaiſonnement du bonheur, & celui qui n'a jamais rien ſouffert, ne peut, ſelon moi, ſe vanter d'être heureux. Vous trouverez peut-être cette façon de penſer étrange, je la ſens pourtant, & ſi je n'avois pas peur d'être querellée, je vous dirois que j'eſpere

que vous le ſentirez un jour. A quoi bon philoſopher ſur une telle matiere, me direz-vous? Il faut avoir bien du temps de reſte pour l'employer d'une maniere ſi peu utile. Je ne ſais ſi votre critique ſera juſte : on entend tout le monde ſe plaindre des événements fâcheux dont la vie de l'homme eſt comme ſemée, & on ne veut pas réfléchir que ces peines paſſageres ſont le ſel des jours ſereins. Nous avons toujours joui vous & moi d'une parfaite ſanté, nous ſentons foiblement cet avantage, tandis que le pauvre Jacques notre jardinier eſt dans des tranſports de joie qui approchent de la folie, toutes les fois qu'il ſe ſert librement de ſes jambes, qu'il étoit en danger de perdre. Il ſe promene avec raviſſement, ſeulement pour ſe conſtater à lui-même qu'il peut ſe promener; il va revoir ſes béquilles dix fois par jour, il arrête tous ceux qu'il a vus une ſeule fois pour leur montrer qu'il marche droit, & leur compter combien il eſpéroit peu de jouir jamais de cet avantage. Comptez, ſi vous le pouvez, les plaiſirs dont ce pauvre homme eſt poſſeſſeur, ils ſont nés de ſes douleurs & de ſes craintes. N'accuſons

donc plus insolemment la sagesse divine qui sait tirer le bien du mal, & abandonnons nous à sa conduite. Je ressemble à Jacques. Ce qui fait le piquant du bonheur que j'éprouve, étoit le peu d'espoir que j'avois d'en jouir jamais. Il falloit un miracle, à ce que dit Milord, eh bien! ce miracle, Dieu l'a fait : ma vertueuse mere en pleure de joie & de reconnoissance à chaque instant. Ce n'est point la tendresse filiale qui me met un bandeau sur les yeux, je vois jusqu'où a été la dépravation de mon pere; il manquoit de mœurs, rien ne pouvoit compenser ce défaut; du reste on ne peut rien desirer de plus dans un homme, du côté de l'esprit & de la figure : vous l'aimeriez, ma chere, j'en suis sûre. Jugez du degré de mes sentiments pour lui, à présent qu'il fait son étude du bonheur de son épouse & du mien.

Quant à ma mere, on peut dire sans exagération qu'elle est le phénix des personnes de son sexe. Vous avez quelquefois applaudi à l'arrangement de mes traits; croirez-vous que, malgré l'avantage de la jeunesse, ils ne peuvent soutenir la comparaison avec ceux de ma mere? Pour son ame, je

suis réduite à l'admirer; tout ce que je pourrois vous en dire la déprimeroit sans la peindre. De quelle vertu n'a-t-elle pas eu besoin, depuis vingt ans, pour supporter les mépris de mon pere, & à qui la sacrifioit-il? On dit que Mistriss Cosby a peu de beauté, & que c'est une personne extrêmement bornée. De tels excès me donnent une idée assez distincte du péché; quelle doit être la malignité de son venin, puisqu'il conduit une créature raisonnable à une telle dépravation.

Le Doyen a triomphé par la lettre de Milord. Il n'étoit pas juste que mon petit jugement l'emportât sur celui de deux personnes qui me sont si fort supérieures en tout genre; cependant j'ai obtenu deux mille livres sterling que je destine à payer les dettes que mon pere a contractées en Irlande. Cela appartient à la justice, ma chere. De quel droit aurois-je assisté l'orphelin & la veuve, aux dépens de plusieurs marchands & artisans qui souffrent peut-être actuellement, faute du paiement de leurs marchandises & du prix de leurs travaux.

Les enfants de mon pere sont arrivés; ils sont d'une figure revenante, & m'ont paru fort reconnoissants de la bonté que j'ai de les placer, car mon pere leur a déclaré que c'étoit moi qui faisoit cette dépense. Je garde la fille auprès de moi, en attendant l'occasion de la faire passer en France. Quelques années dans un couvent lui sont nécessaires pour s'instruire & corriger les défauts qu'elle a contractés dans son éducation. J'avois prié ma mere de s'en charger, la réflexion m'a fait changer de sentiment; son pere l'a toujours gâtée, & souffriroit peut-être impatiemment de la voir contrarier sous ses yeux. Le garçon part aujourd'hui pour Londres; il a du goût pour le commerce, & je le fais entrer chez un négociant, qui, à de grandes lumieres, joint une solide piété. Mon frere a grand besoin d'être instruit de ses devoirs à cet égard, & lui & sa sœur ne savent pas les premiers éléments du catéchisme.

Nous vivons au Château à peu près comme nous faisions du vivant de ma tante; même société, je la soupçonne un peu trop grave pour mon pere. Il me dit souvent que nous ferions

mieux à ma maison de Olds Winford, qui n'est qu'à vingt-deux milles de Londres. Savez-vous ce qui a déterminé ma mere à m'insinuer que je lui ferois plaisir de le satisfaire à cet égard? C'est le voisinage de la Duchesse de Roxbury, & celui d'une autre Dame de ses amies qui demeure au château. Peut-être si nous sommes si proche de Londres, faudra-t-il y passer deux ou trois mois chaque année; ma mere décidera ce qu'elle trouvera le mieux; avec un tel guide, je ne risque pas de m'égarer, & je serois indigne des faveurs que le ciel verse sur moi avec tant d'abondance, si j'aspirois à vivre dans l'indépendance que ma tante ne m'avoit ménagée que parce qu'elle ne pouvoit prévoir l'heureux dénouement de tout ceci.

Je vous prie de joindre à ma lettre pour Milord, de nouvelles actions de graces, pour la bonté qu'il a eue de m'écrire.

Nota. Cette lettre ne s'est point trouvée dans celles qu'on m'a remises.

REPONSE DE LADY HARIOTE A MISS CLARICE.

DIEU bénisse la Philosophie, les Philosophes, & me garde de le devenir jamais. La belle imagination de regarder comme un bien d'avoir les jambes fracassées, parce qu'on en goûte mieux ensuite le plaisir de se promener ! Gardez-vous, ma pauvre Clarice, de me souhaiter jamais un pareil bonheur, c'est bien assez de ne pas se noyer quand on passe l'eau : jouissons tranquillement du présent, sans chercher les causes du plaisir dont nous sommes possesseurs. Je ne crains point cette insipidité que vous voulez me faire appréhender dans un bonheur trop continu. Grace au grain de folie que j'ai pardessus vous, de nouveaux desirs prennent si vîte chez moi la place de ceux qui sont satisfaits, que je n'ai guere le temps de m'assoupir. Nous sommes tous possédés du Démon

des voyages, si l'on en excepte Milord qui ne se détermine à faire celui de Paris qu'à raison des affaires importantes qu'il doit y conclure : cependant, comme il continue à être le plus poli des maris, il m'assure que s'il avoit pu soupçonner le desir que j'avois de faire ce voyage, il l'auroit préféré à celui d'Ecosse, où sa présence étoit pourtant nécessaire. Il va terminer en huit jours ce qu'il n'auroit pas fini en six mois, & le tout pour avancer le plaisir de son Hariote. Oh, cet époux-là n'est point fait comme les autres ; & si aimer son mari est une foiblesse, en vérité la mienne sera pardonnable. Je ne sais pourquoi je mets cet amour au futur, il ne faut pas qu'une mauvaise honte m'engage à tromper ma Clarice, cet amour est tout venu. Je vous jure que c'est une chose amusante d'aimer son mari, je ne l'eusse jamais soupçonné. Ah ! vraiment c'est bien cela qui empêche de s'endormir. Milord est forcé de dîner en ville, Hariote qui avoit fort bon appétit n'a plus d'impatience pour le dîner ; est-elle à table, malheur aux cuisiniers, aux laquais : ceci est trop doux, l'autre plat est trop salé, la viande est

dure, la ſalade trop longue, le deſſert mal choiſi ; les laquais ne devinent pas quand on a ſoif; frappe-t-on une douzaine ou deux de coups à la porte, de ce ton qui annonce une perſonne de conſéquence, (a) Miladi jette ſa ſerviette, renverſe tout ce qui ſe trouve à ſon paſſage, & en deux enjambées, traverſe la ſalle à manger, pour voir par la fenêtre ſi ce n'eſt point ſon cher & féal, qui a trouvé quelque prétexte pour quitter quelques minutes plutôt, un dîner où il y avoit bonne compagnie, mais qui lui paroiſſoit ennuyeuſe, parce qu'il n'y voyoit point l'objet de ſes affections. Eſt-ce lui, le viſage s'épanouit, on ouvre la porte, l'appétit revient, on dîne ſur nouveaux frais ; s'eſt-on trompé, on revient triſtement à ſa place, on fait deſſervir, le viſage s'alonge, les vapeurs arrivent, on prend la réſolution de bouder Milord ; on la tient deux minutes, & puis ſa préſence

(a) A Londres l'habileté d'un laquais conſiſte ſurtout à frapper à la porte de maniere à ſe faire entendre de toute la rue ; il y en a pour une minute au moins, & l'on augmente à proportion de la qualité de celui qui attend, auſſi pluſieurs perſonnes brident leur marteau, pour éviter ce carillon.

fait tout oublier. Je ne finirois pas si je voulois vous détailler la diversité qu'un peu d'amour met dans la vie; peut-être aussi est-ce la nouveauté de ces mouvements qui m'amuse, & qu'un peu d'habitude émoussera les plaisirs qu'ils me procurent; en ce cas, une femme d'esprit comme moi ne peut manquer de ressource; je prierai Milord de me donner un peu de jalousie, & s'il n'a pas cette complaisance pour moi, je prendrai la peine de le rendre jaloux. Concevez-vous quelle variété cela mettra dans notre vie? Oh! je le répete, je ne crains pas le sommeil.

Comme il ne seroit pas possible que je reçusse ici votre réponse, je vous prie de l'adresser à........ où nous nous embarquerons.

Un mot encore, malgré ma folie, je sais goûter ce qui est bon & estimable, ainsi j'applaudis à l'acte de justice que vous avez fait en payant les dettes de Monsieur votre pere; c'est dans ces occasions, ma chere, qu'on sent le plaisir d'être riche.

LETTRE
DE CLARICE.
A LADY HARIOTE.

C'EST de Londres que je vous écris, ma chere, nous y sommes arrivés depuis deux jours. Ma maison de Winsord avoit besoin de quelques réparations, & mon pere a choisi ce temps pour me proposer de voir la Capitale du Royaume. J'y ai consenti d'autant plus volontiers qu'il n'y a personne dans cette saison, ainsi je serai débarrassée de faire des visites, & d'en recevoir. Je profite de cette occasion pour satisfaire à un des besoins de mon cœur ; il souffroit du mince équipage de mon pere & de ma mere ; le deuil couvroit tout, il touche à sa fin, & je me fais une vraie fête de leur faire goûter les douceurs de l'aisance pour lesquelles ils sont nés, & dont ils ne jouissent plus depuis long-temps. Ma mere manque de tout, & je ne prétends pas employer

moins de mille livres ſterling, pour la remettre en habits & en linge. J'aurois eu beſoin de vos conſeils en cette occaſion; je ne me pique pas d'être connoiſſeuſe, heureuſement une de mes femmes a du goût, & entend l'économie, c'eſt elle que je charge de tous ces détails.... On m'interrompt pour une lettre preſſée...... Juſte Ciel! on m'annonce la mort de notre cher Doyen, & quelle mort, & dans quelle circonſtance! Mais; je ſuis dans une agitation qui ne me permet pas de finir cette lettre, il faut la ſuſpendre malgré moi.

J'ai été ſi troublée depuis deux jours, que je n'ai pas eu le courage de vous annoncer les nouveaux malheurs dont je ſuis menacée, & dont la mort de mon protecteur & de mon ami eſt le préſage. A préſent même j'éprouve qu'une crainte qui n'a pas un objet fixe, eſt mille fois plus pénible qu'un malheur certain. Vous jugerez de mon état, par la lettre que m'écrit le bon homme Ryding, ce fermier que ma tante avoit aſſocié au Doyen pour être mon tuteur.

LETTRE
DE M. RYDING
A MISS CLARICE.

VOTRE attachement pour Monſieur le Doyen de Colborn, vous fera ſentir bien vivement le malheur qui vient de lui arriver. Il a été trouvé en apoplexie dans ſon cabinet, & malgré les plus prompts ſecours que je lui ai fait adminiſtrer, il eſt mort au bout de quelques heures, ſans avoir recouvré l'uſage de la parole. Après avoir témoigné par ſigne ſa réſignation aux volontés du Seigneur, il m'a paru occupé de quelque choſe qui l'inquiétoit étrangement. Comme il me montroit inceſſamment, du doigt, le bureau auprès duquel il étoit lorſque ſon accident l'a ſurpris, j'y ai été accompagné de l'Eccléſiaſtique qui l'aſſiſtoit, & j'y ai trouvé une lettre commencée qu'il m'a fait ſigne de mettre dans ma poche. Je lui ai nommé nombre de gens de ma

connoissance, pour savoir à qui cet écrit imparfait devoit être remis; lorsque j'ai prononcé votre nom, un geste vif m'a appris que c'étoit à vous, & je vous l'envoie sans savoir ce qu'il contient. N'ayez aucune inquiétude, ma chere Demoiselle, au sujet de vos affaires, le premier soin du Doyen, après vous avoir quittée, avoit été de les mettre en regle. J'ai actuellement entre les mains, quatre mille livres sterling, pour la demi-année de votre revenu, & j'attendrai vos ordres pour l'emploi ou l'envoi de cette somme.

Les domestiques du Doyen attribuent son accident à la visite d'un étranger avec lequel il eut un long entretien la veille. Il parut fort troublé le reste du jour, & refusa de déjeûner le lendemain. Vous êtes trop bonne chrétienne, Mademoiselle, pour ne pas prendre cette croix, de la main de Dieu. Nous perdons sans doute beaucoup, à la mort d'un tel ami; mais, notre Pere qui est au Ciel sait, mieux que nous, ce qui nous convient, & j'espere qu'il vous consolera mieux que ne pourroit le faire un pauvre ignorant tel que je le suis.

LETTRE COMMENCÉE DU DOYEN DE COLBORN, A MISS CLARICE.

QUE ne m'en coûte-t-il pas, ma chere enfant, pour troubler, par de justes craintes, la douce paix dont vous vous croyez en possession pour toujours; mais .... Mon Dieu! que je sens ma tête chargée! Ce voyage de Londres cache des desseins; la plume me tombe des mains. Que Madame votre mere veille exactement sur les démarches ..... Le reste de cette lettre, ma chere Hariote, est écrit sans aucune suite, & le caractere en est indéchiffrable. Ah! je n'en doute point, son amitié pour moi lui a porté le coup mortel. Mais que peut-il avoir appris, capable de lui causer une telle révolution? La conduite de mon pere ne se dément point à l'égard de ma mere; son amitié pour moi semble augmenter chaque jour. N'importe, je vais presser les ouvriers pour que ma maison soit

bientôt en état de nous recevoir. C'est sur le voyage de Londres que les craintes de notre digne ami paroissent fondées, il faut en partir au plutôt.

Je ne suis pas tellement occupée de la crainte des maux qui me menacent, que je ne ressente vivement la perte de celui qui guidoit mes pas depuis mon enfance, & dont les sages conseils ont fait naître dans mon ame le goût de la vertu; mais, pourquoi le pleurer? Faut-il que je sois plus touchée de mes intérêts que de son bonheur? Ses jours sont pleins, Dieu qu'il a servi tant d'années a voulu lui épargner les maux qu'il auroit soufferts si.... Mon esprit cherche en vain sur quel objet doivent tomber mes craintes; ma mere n'a pas à cet égard plus de pénétration que moi; elle essaie même de me rassurer & de m'inspirer une tranquillité dont elle ne jouit pas elle-même.

Les circonstances de la mort de notre cher Doyen viennent de nous être répétées par son valet qui l'avoit accompagné au Château dans son dernier voyage. Si nous en croyons le témoignage de ce garçon, cette lettre qui nous a si fort inquiétées n'a été

produite que par le dérangement de l'eſprit de notre digne ami ; la machine avoit commencé à ſe détraquer dès la veille de ſa mort, & ce valet lui conſeilla d'appeller le Médecin ; il dit que cet homme qu'on a pris pour un étranger eſt un pauvre catholique qui venoit tous les ans pour ſe confeſſer au Doyen, & comme il ſe ſentoit déjà de ſon indiſpoſition, le Doyen ne put lui parler en particulier, & le pria de remettre au lendemain. Il avoit eu de violentes vapeurs depuis ſon retour chez lui ; ainſi l'eſprit plein de crainte ſur la perſévérance de mon pere dans le bien, il n'eſt pas étonnant que ces idées l'aient affecté, lorſque ſa tête a commencé à l'être. Mon pere a paru fort touché de la mort de notre pauvre ami, & a prévenu mes intentions, en me priant de garder ſon domeſtique qui eſt actuellement notre ſommelier. Ordinairement les bons maîtres font les bons valets, & celui-ci ayant paſſé quatre années avec notre Doyen, me paroît un homme auquel on ne riſque rien de donner une place de confiance.

N. On prie le lecteur de remarquer que Lady Harlote n'avoit pas reçu la lettre de Clarice, lorſqu'elle écrivit celle qui ſuit.

LETTRE DE LADY HARIOTE A CLARICE.

CRoiriez-vous, ma chere Clarice, que depuis douze jours, Milord s'efforce de me persuader que mon incomparable amie n'est pas toute parfaite, & qu'on peut l'accuser d'un peu de négligence ? Il ne le pense pas au moins, j'en suis sûre ; mais il a cru devoir mettre cette idée dans ma tête, à la place des inquiétudes que votre silence m'a causées. J'étois encore dans ma chaise que je criois à l'hôtesse n'y a-t-il point de lettre pour Lady V.... ou Lady Hariote ; car je pensois que l'habitude vous eût peut-être fait prendre cette derniere adresse. Nous n'avons point de lettre pour personne, me répond cette femme. Envoyez donc vîte à la poste, & en attendant le retour d'un domestique & du valet de chambre de Milord, qui couroient de façon à s'essoufler,

à cette poste, je me tiens assise à la porte de l'auberge, en frappant alternativement des deux pieds, & disant à chaque minute, mais le bureau de la poste est donc bien loin ! En vérité ces gens sont d'une lenteur insupportable! Ils reviennent enfin, point de lettre, & ma tête aussi-tôt est en compagne pour imaginer l'accident qui a pû retarder votre réponse. Comptez, ma chere, qu'il n'y en a pas un seul qui ne m'ait passé par l'esprit. Elle est morte, malade, son pere l'a maltraitée, elle devoit faire un voyage, peut-être le carrosse a-t-il versé. Milord a été plus d'une heure avant de pouvoir obtenir de mon imagination un moment d'audience; enfin il est venu à bout de me faire comprendre que vous m'aviez annoncé un déplacement; qu'il étoit vraisemblable que dans l'embarras que causent les préparatifs d'un voyage, vous eussiez différé d'un jour à m'écrire, & que le retard d'un seul jour suffisoit pour empêcher votre lettre d'arriver à temps : il a poussé la complaisance jusqu'à me montrer sur le livre des postes, la marche du courier, & je vois qu'effectivement vous n'avez eu que quelques heures

pour lire ma lettre & m'écrire, vous aurez manqué la poste qui n'arrivera que dans deux jours. Quelque pressées que soient nos affaires, mon époux m'a offert d'attendre ici ces deux jours. En vérité cet homme est adorable; mais je n'ai pas voulu abuser de sa complaisance, & je pars, la tête dans un sac, sans voir où vous êtes, & sans pouvoir donner carriere à mon imagination, comme j'ai contume de le faire, sur tout ce qui peut vous arriver d'une lettre à l'autre. Si j'étois assez grande Dame, j'aurois des exprès à mes gages, & il ne se passeroit pas un jour, un seul jour, que je n'eusse des nouvelles de ma Clarice, & qu'elle n'eût des miennes. Si je savois où vous campez actuellement, je ferois partir cette informe chiffon; il faut me tranquilliser en attendant votre lettre, j'espere la recevoir à Calais, & j'acheverai celle-ci en arrivant. Milord me fait comprendre que le courier qui apportera cette lettre si desirée, n'aura pas probablement des ailes; que conséquemment il faudra qu'il attende le retour du paquebot dans lequel nous partons, & qu'ainsi ce ne sera qu'à Paris que nous la

recevrons. En vérité, Milord, je ne puis attendre si long-temps, il faudroit.... Oh, que Clarice est négligente! Voilà mon éternel refrain.

Il faut avoir une grande envie de s'entretenir avec son amie, pour vous écrire dans l'état où je suis. Ecoutez notre tragi-comique entrée à Calais. Vous dire qu'en entrant dans le vaisseau l'odeur du goudron m'a donné au cœur, & m'a tourné la tête; que j'ai souffert pendant cinq heures, tout ce que l'on souffre en prènant un violent émétique, ce seroit vous faire l'histoire de tous les voyageurs qui évitent rarement de payer le tribut à la mer.. Ce n'est que des infortunes qui me sont particulieres, que je veux vous entretenir.

Nous nous sommes embarqués par le plus beau temps du monde, & pour parler poétiquement, Eole qui tenoit les vents enfermés, avoit laissé échapper quelques zéphyrs, qui de leurs haleines frisoient la surface de la mer. Tout-à-coup ce secours nous manqua, & le plus grand calme nous rendit immobiles, au beau milieu du passage. Une personne moins impatiente que votre amie, se seroit tranquillisée comme

comme le reſte des paſſagers, il ne falloit qu'attendre une heure, le vent ſe leve avec la marée, & nous auroit fait entrer dans le port : je ſouffrois beaucoup, cette heure me parut un ſiecle, & je prêtai l'oreille aux conducteurs d'une barque qui étoit venue au devant de notre vaiſſeau. Milord qui n'a pas la force de me contredire, conſentit à y deſcendre avec moi, & notre exemple entraîna quelques paſſagers. Il y avoit trois lieues juſqu'à terre, nous avions quatre forts rameurs, & ils nous promirent d'arriver le jour. (Une de mes raiſons pour quitter le vaiſſeau, étant la crainte d'y paſſer la nuit, ou d'arriver à porte fermée; car on m'effrayoit de la néceſſité de paſſer la nuit dans une cabane, portant le nom d'auberge, qu'on trouve pour toute reſſource, dans le fauxbourg.) A peine eûmes-nous fait une demi-lieue, qu'un nuage bien noir nous annonça une pluie qui ne tarda pas à tomber avec tant dabondance, qu'en un inſtant nous fûmes trempés juſqu'aux os. Comme cette pluie avoit abattu le vent, qui auroit pu nous mettre en danger, je me conſolois d'être mouillée : ce calme ne fut

pas long, & le pilote de notre esquif nous annonça un ouragan qui lui laisseroit à peine le temps de nous mettre à terre. Il y tourna sa voile, & je crois que s'il eût tardé un demi-quart d'heure, nous n'eussions pu échapper au naufrage, tant l'orage fut violent. Vous savez combien le tonnerre me cause de terreur, imaginez-vous, ma chere, qu'un coup n'attendoit pas l'autre, & quel tonnerre! non, je n'en ai jamais entendu un si terrible. Il nous restoit une grande lieue à faire dans les sables; je ne voulois pas me mettre en chemin pendant l'orage; dailleurs, ce sable étoit si mouillé que j'y enfonçois à chaque pas. Si j'eusse été aussi leste & aussi légere que ma Clarice, nos rameurs m'eussent portée alternativement, ils me l'offroient; mais de la taille dont je suis, il y avoit de l'impossibilité à le tenter. Je m'obstinai donc à rester sur le rivage en attendant une voiture; mais on me fit remarquer que la marée qui commençoit à monter, amenoit la mer sur nos talons; & qu'il falloit choisir d'avancer ou d'être noyée: vous devinez ce que je choisis; j'avançai, tantôt à pied, tantôt portée, tantôt

traînée. Pendant que je m'étois amusée à disputer, Milord avoit pris le parti le plus sage, c'étoit de faire partir un des rameurs, avec ordre de m'amener telle voiture qui lui tomberoit sous la main, chaise, cheval, âne, civiere, brouette, charrette, rien ne fut excepté. Un de nos domestiques accompagna cet homme & ce fut un bonheur comme vous l'allez voir. Quoique ces gens marchassent comme s'ils eussent eu des ailes aux talons, j'eus le temps de faire une demi-lieue à pied, & d'arriver à une espece de pont où la marée ne pouvoit nous insulter. J'étois résolue de m'y établir, en attendant la voiture, lorsqu'elle parut. Je vis d'abord une chaise à porteurs, & j'allois m'y élancer, lorsque le domestique ayant dit un mot à l'oreille de Milord, il me pria de n'y point entrer, & de permettre qu'on m'arrangeât sur un civiere. Je ne sais, ma chere, si vous avez l'idée de cette machine dont on se sert communément pour porter le fumier. Ce sont des lattes jointes par quatre morceaux de bois, faits en forme de cadre, & deux bâtons, semblables à ceux de nos chaises à porteurs, quoi-

que beaucoup plus courts, servent à la soutenir en l'air. Ce fut sur cette noble voiture que je fis le reste du chemin. Milord marchoit devant accompagné de mes femmes & des passagers que j'avois par mon impatience engagés dans ce mauvais pas; nos valets fermoient la marche. Devineriez-vous à quoi votre folle amie s'amusa le reste du chemin ? à rire jusqu'à perdre la respiration, & je doute que votre grave personne eût pu s'en empêcher en voyant le comique de cette marche. Figurez-vous mes femmes crottées jusqu'à la ceinture, dégouttant l'eau de tous les côtés, les cheveux de Milord droits comme des cierges, les perruques dans le même état, & moi sur-tout trempée jusqu'à la chemise, & secouée comme on ne la jamais été. Heureusement il faisoit nuit quand nous arrivâmes; car assurément nous aurions ameuté la populace. On avoit eu la complaisance d'attendre à fermer les portes, ainsi nous couchâmes dans la ville, où l'on me bassina un fort mauvais lit. Il ne fut pas possible de m'y faire rester; au bout d'un quart d'heure je me trouvai fraîche, reposée, &

je voulus souper debout. Voilà ma lamentable histoire, & ce qu'il y eut de plus désespérant, c'est que le paquebot arriva dans le port aussitôt que nous, ensorte que nous eussions évité toutes ces peines en y restant. J'étois fort intriguée du choix de Milord, par rapport à la voiture; il m'en apprit la raison. La chaise qu'on m'avoit amenée, est celle qui sert à porter les malades à l'hôpital, & elle avoit servi ce même jour à voiturer un femme qui avoit la fievre maligne.

Avouez, ma chere, que Milord avoit une belle occasion de me régaler d'un bon sermon; car c'étoit malgré lui que je l'avois entraîné dans cette malencontreuse chaloupe; je m'y attendois & franchement j'en aurois subi l'humiliation en silence, tant j'étois *capote*, il m'en a fait grace, & j'ai fait sa charge. J'y ai ajouté le vœu de lui obéir aveuglément, (en voyage, s'entend,) je n'ai pas encore le courage d'étendre ce vœu plus loin. Cet homme réussira à me rendre raisonnable, quelque peu d'apparence qu'il y ait à un tel miracle. Après tout, qu'auroit-il gagné à me reprocher mon

imprudence ? Je la sentois aussi-bien que lui ? toutes ces lamentations n'auroient pas séché une seule goutte de l'eau qui nous avoit inondés, elles m'auroient mise en fureur; car il est dur & insupportable de s'entendre quereller, quand on a tort; il est plus aisé, ce me semble, d'avoir de la douceur quand on est repris mal-à-propos, parce qu'alors on sent qu'on a le beau rôle.

Milord veut absolument séjourner un jour à Calais, pour laisser reposer son monde; cet acte d'humanité me plaît, mes femmes sont sur les dents, & nous avons dormi jusqu'à onze heures du matin : peut-être eussions-nous poussé plus loin cette débauche de sommeil, sans la nécessité d'entendre la Messe. C'est à celle des officiers que nous avons été, & votre amie y a versé des larmes de joie. Toutes les parties du sacrifice s'annoncent au bruit du tambour; à l'élévation, on présente les armes, on joue des fanfares. Ah! je suis bien du goût d'Elisabeth, on dit qu'elle aimoit les [illegible]émonies, certainement elles sont [illegible] Etres composés de corps & d'ames; elles [illegible]vent l'ame à Dieu

& ferment la porte aux distractions en rappellant les idées de sa majesté. J'en ai pourtant eu, c'étoit de vifs regrets sur le malheur de mes pauvres compatriotes, des desirs consumants de les voir réunis avec nous dans une même foi. Hélas! il en est de ce don inestimable, comme de la santé. Vous me disiez dans une de vos lettres, qu'une personne qui en a toujours joui, n'en sent pas la valeur, de même les François qui ont la foi, par le bénéfice de leur naissance en connoissent peu le prix. Pour moi j'ai senti en ce moment un si grand plaisir d'être catholique, que j'ai pris la ferme résolution de ne passer aucun jour de ma vie, sans remercier Dieu de m'avoir donné la grace de l'être.

Nous partons demain en poste, j'espere que le jour que nous avons passé ici, donnera le temps au courier de nous devancer.

LETTRE

DE LADY HARIOTE

A MISS CLARICE.

MES tristes pressentiments sont donc vérifiés; ils m'annonçoient la mort de notre digne ami, & les suites inquiétantes qu'elle devoit avoir pour ma chere Clarice. J'aurois voulu me livrer à l'idée que son domestique s'est efforcé de vous donner, Milord ne m'en laisse pas la liberté. Ou il a d'étranges lumieres sur votre pere, ou il est furieusement prévenu contre lui. Tout ce qui vient de sa part lui est suspect, & il est au désespoir que vous ayiez retenu ce garçon à votre service. Quand je lui en demande raison, il me répond simplement que c'est parce que Sir Derby l'a voulu; ce n'est là que la derniere partie de ses motifs, il en a de plus forts, ma chere, & il me prie d'insister

à ce que vous chassiez cet homme à la premiere occasion que vous en aurez, ou du moins, à ce que vous soyez sur vos gardes, par rapport à lui. Il approuve fort que vous vous retiriez sur vos terres, & puis il est des momens où il dit qu'il vous croiroit mieux à Londres. Enfin, sa derniere résolution est de hâter la conclusion de ses affaires, de partir au sit-tôt pour l'Angleterre & de se loger dans le même endroit que vous. Je ne vous dirai point quel transport de reconnoissance son zele pour vos intérêts a excité dans mon ame : vous connoissez mon cœur, jugez de ce qu'il a dû sentir en pareil cas. Il vous prie de l'instruire exactement de tout ce qui se passera chez vous, & il réglera ses démarches sur vos lettres. Comme ces précautions sembloient présager pour vous des embarras prochains, il m'a rassurée à cet égard ; trois ans doivent s'écouler avant que vous en ayiez vingt & un ; votre pere perdroit tout, si vous mouriez avant ce temps, ainsi il n'épargnera rien pour se masquer jusqu'à ce moment & vous laissera tranquille. Soyez pourtant exacte, ma

chere, à nous donner de vos nouvelles; vous concevez quelles seroient mes terreurs s'il se passoit un ordinaire sans que j'en reçusse. Si vous étiez trop pressée, mettez seulement dans un papier : *Il n'y a rien de nouveau.*

LETTRE

DE CLARICE

A MILADY HARIOTE.

EH mon Dieu! que vous avez eu d'embarras & de fatigues! Que sais-je ce que je vous aurois dit à ce sujet, si vous ne m'aviez pas fait adroitement l'éloge de la discrétion de Milord, pour m'engager sans doute à l'imiter; je ne dirai donc pas un mot du passé; & je me contente de vous exhorter à ne violer jamais le vœu d'obéissance que vous avez fait à votre époux. J'espere que votre déférence pour ses conseils ne sera pas bornée à vos voyages; il me semble qu'il mériteroit par sa conduite que

ce vœu s'étendît à tout, quand il ne seroit pas un devoir. Je quitte bien vîte cet article, mon Hariote ne veut être prêchée que par son popre cœur, & il me semble qu'il s'en acquitte assez bien pour s'en reposer sur lui.

Nous sommes établis à Olds-Winsord ; mais votre Duchesse est encore en Ecosse, & franchement elle y reste trop long-temps, au gré de mon impatience, je devois dire nôtre, car ma mere brûle du desir de la connoître. Nous sommes à plus d'un mille de toute société, ce qui ne nous empêche pas d'avoir souvent compagnie ; la proximité de la ville & du château nous en attire assez pour éviter l'ennui d'une solitude absolue. Mon pere se comporte de maniere à détruire entiérement les soupçons de Milord, & je ne conçois pas comment un homme accoutumé à une vie dissipée, peut être réduit à l'uniformité de nos occupations, il ne les varie que par des parties de chasse qui sont même assez rares, & par des voyages de vingt-quatre heures, à Winsord. Il nous a pourtant dit que, si sa fortune avoit été moins bornée, il eût

fait quelque séjour à Londres. Mettez-vous à ma place, ma chere Hariote ; je jouis de huit mille livres sterling de rente ; pouvois-je entendre un tel discours sortir de la bouche d'un pere, sans lui dire sur le champ, qu'il m'offensoit, s'il ne se croyoit pas en droit de disposer de la plus grande partie de mon revenu. Il m'a serrée dans ses bras, pour toute réponse, & j'ai senti mon visage baigné de ses larmes. Avec quelle abondance les miennes n'ont-elles pas coulé ; non, de ma vie je n'ai éprouvé un sentiment de plaisir si vif, & je me regarderois comme un monstre, si écoutant d'injurieux soupçons, je ne m'efforçois pas de réhabiliter l'auteur de ma naissance, dans l'esprit de l'homme que j'estime le plus. Je connois tout le prix des motifs de Milord dans la défiance qu'il a voulu m'inspirer, une jeunesse déréglée peut l'avoir rendu légitime ; mais l'âge mûr, de grandes infortunes, la grace que je devois nommer la premiere, ne peut-elle pas changer le cœur ? Que savons-nous si les prieres de ma sainte tante, celles de ma respectable mere ; (car je ne compte pas les miennes pour beaucoup.) Que

ſavons-nous, dis-je, ſi tant de prieres n'ont point touché le Pere des miſéricordes, en faveur du mien ? On peut ſe contrefaire pendant quelques jours, quelques ſemaines ; mais voici le ſixieme mois que je vis avec Sir Derby, il n'eſt pas probable qu'il eût ſu ſe contraindre aſſez, pour m'échapper entiérement. Ma mere commence à concevoir quelque eſpérance, & ſi elle a blâmé l'offre que j'ai faite à mon pere, c'eſt, à ce qu'elle m'a dit, qu'elle craint que les mauvaiſes compagnies ne renverſent les bonnes réſolutions de ſon époux. Il convient qu'il a paſſé tout le temps de ſa jeuneſſe d'une maniere déplorable, il en gémit, il avoue même qu'il lui en coûte qulque choſe pour ſe réduire à l'uniformité de notre vie, & cet aveu eſt, ce ſemble, une preuve de ſa ſincérité : j'en ai pris droit de faire une choſe dont je ne me ſerois pas crue capable, & qui m'a réuſſi à ſouhait. Après avoir employé une heure entiere à demander le ſecours de Dieu, j'ai ſuivi mon pere dans le jardin, (c'étoit le ſoir du jour où je lui avois offert mon revenu,) il s'eſt enfoncé dans une allée, & aſſis ſur un banc ; il paroiſſoit

rêver profondément, ensorte que j'étois à ses pieds avant qu'il m'eût apperçue ; j'embrassois ses genoux avec ardeur, & mes larmes me laissoient à peine la liberté de lui faire entendre ma voix. Oh mon pere ! mon cher pere, me suis-je écriée, pardonnez à votre audacieuse fille la liberté qu'elle va prendre ; permettez-lui de vous ouvrir son cœur, il est surchargé d'un poids qui l'opprime & le tue, déchiré par des devoirs contraires qui lui sont également chers. Mon pere avoit passé ses bras autour de moi, & s'efforçoit de me relever : non, lui dis-je, il faut que ma posture, d'accord avec les sentiments du plus profond respect, expie la liberté de ma langue : mon pere me permet-il.... Tout t'est permis, chere fille de mon cœur, m'a-t-il dit ; je te regarde moins comme mon enfant, que comme une tendre amie qui doit faire le bonheur de mes dernieres années, & dans le sein de laquelle je répandrai toujours mon cœur avec confiance ; ne crains pas de m'ouvrir le tien, & sois persuadée que ton bonheur est le plus cher objet de mes desirs. Encouragée par ces marques de bonté,

j'osai lui dire que le respect que je devois à la mémoire de ma tante, me forçoit malgré moi à une réserve qui faisoit mon tourment. Ah! lui dis-je avec un transport qui, je crois, lui peignoit au vrai les sentiments de mon ame: si la fortune dont je jouis, étoit le fruit de mes travaux & de mon industrie, avec quel plaisir viendrois-je la mettre à vos pieds, & recevoir de vous, comme une faveur, les choses qui me seroient nécessaires! Ma dépendance de vous feroit mon bonheur, & je ne puis sans confusion, me rappeller qu'à mon âge je suis tirée de l'ordre commun, par la volonté d'une tante à laquelle je dois obéir, puisque vous lui aviez remis toute l'autorité que vous aviez sur moi. Cette tante étoit vertueuse, pourquoi m'a-t-elle privée du bonheur & du mérite de l'obéissance, dont elle connoissoit si bien le prix? Laissez-moi la liberté d'achever, ajoutai-je, en voyant mon pere prêt à m'interrompre. En réfléchissant sur tout ce qui s'est passé depuis six mois que j'ai le bonheur de vivre sous vos yeux, je crois avoir trouvé la clef de sa conduite. Elle connoissoit sans doute

votre cœur, mon très-cher pere : elle ſavoit qu'il étoit capable des plus grandes vertus, & que les écarts dont vous gémiſſez actuellement, étoient les vices de ceux avec leſquels de fatales circonſtances vous avoient lié. Elle ſavoit combien il en coûte pour renoncer à de telles liaiſons qu'une longue habitude a rendu comme néceſſaires, & c'étoit pour vous mettre dans l'heureuſe néceſſité de vous faire cette violence, qu'elle a remis vos intérêts entre mes mains. C'eſt un dépôt dont je dois rendre compte, & voilà ce qui cauſe mon tourment. Si je ſuis les mouvements de ma tendreſſe qui me portent à vous abandonner ſans réſerve & ma perſonne & ma fortune, je ne ſatisfais point aux intentions de ma bienfaictrice, par cela ſeul, je perds le droit que j'avois à ſes bienfaits, ils ne m'appartiennent plus ; c'eſt un vol, puiſqu'ils ne ſont à moi qu'à des condition que je viole ; & quels malheurs peuvent être la ſuite de mon infidélité ? Pourrois-je me conſoler, ſi une tendreſſe mal réglée pouvoit de nouveau précipiter mon pere..... Je n'ai pas le courage d'achever, mais vous m'entendez,

j'en suis sure, épargnez votre fille, & donnez-lui le moyen d'accomplir ses devoirs.

Je m'étois fait une telle violence pour m'expliquer si librement, que j'étois prête à tomber en foiblesse; mon pere s'efforça de me relever, & me l'ordonna, il prit mon flacon pour me faire respirer des sels; & refusa de me répondre, jusqu'à ce quil me vit entiérement remise, & comme j'en revenois toujours à lui demander pardon de ma hardiesse: vous ne m'avez point offensé, me dit-il, ma chere fille; plût au Ciel qu'on eût toujours employé avec moi, la douceur & la raison; je n'aurois point à rougir en votre présence, & vous n'auriez pas un juste sujet d'appréhender de suivre les mouvements de votre tendresse à mon égard. On ne connoissoit pas mon caractere; on crut pouvoir le réduire par une sévérité outrée. Accoutumé à l'excessive indulgence des seuls parents auxquels je devois du respect, je regardois l'autorité que ma sœur vouloit usurper sur moi, comme une tyrannie; ses bonnes intentions qui m'étoient connues, ne purent justifier le ton qu'elle avoit mis dans ses

remontrances; j'étois déterminé à quitter ma maitresse ; la beauté, la vertu de votre mere m'avoient engagé à faire ce sacrifice ; la hauteur avec laquelle ma sœur l'exigea, serra des nœuds que j'allois briser, je crus qu'il seroit honteux de céder à ses menaces ; voilà la source funeste de tous mes égarements : ma maîtresse aimoit la dépense, elle m'obligea à en faire de telles, que je fus forcé d'engager mon bien, & bientôt après de le vendre. La dureté de ma sœur qui me laissa souffrir des extrêmités que je ne puis me rappeller sans frémir ; sa dureté, dis-je, acheva de me jeter dans le désespoir. Elle étoit exacte à remplir les devoirs que la Religion prescrit, j'en conclus que la dévotion n'étoit porpre qu'à enduçir le cœur, & cette idée me confirma toutes celles qu'on m'avoit insinuées dans ma jeunesse, contre la Religion. Mon épouse devint l'objet de mon aversion, parce que j'attribuai à ses plaintes la hauteur & la dureté de ma sœur. Ces dispositions ont subsisté jusqu'au moment qui vous offrit à ma vue ; j'étois, ce semble, déterminé à vous confondre avec les objets de ma haine ; mon cœur se

refuſa à cet odieux projet, je crus déméler en vous des ſentiments très-oppoſés à ceux qui avoient produit mon éloignement des perſonnes qui devoient m'être cheres; la bonne grace avec laquelle vous me laiſſâtes le maître de tout ce qui vous avoit été donné à mon préjudice, effaça l'impreſſion du dégoût qu'on a naturellement pour les raviſſeurs de ſon bien; je crus que j'en ſerois toujours le maître, tant qu'il reſteroit à la diſpoſition d'une fille ſi bien née; votre conduite n'a pas démenti l'idée que je m'étois faite de votre tendreſſe à mon égard. Vous avez payé mes dettes, pourvu à mes beſoins avec plus d'abondance que je ne l'euſſe fait moi-même; mais, ma chere enfant, il eſt dur à mon âge de vivre dans la dépendance: la mienne eſt ſupportable, tant qu'elle ne ſera qu'à votre égard; votre reſpect, votre tendreſſe, en ôtent ce qu'il y a de plus pénible. Cependant je ne puis être tranquille; vous êtes dans un âge où l'on doit penſer à un établiſſement, & je ne puis ſupporter l'idée de dépendre d'un gendre. Qui ſait ſi votre généroſité à mon égard ne bleſſeroit point un époux qui penſeroit moins

noblement que vous? Qui ſait ſi vous ne ſeriez point forcée d'abandonner les interêts d'un pere, ou d'aliéner le cœur d'un époux? Et pourrois je, dans ces deux cas, ne me pas regarder comme le plus malheureux de tous les hommes? Je ſais qu'avec la penſion que votre tante vous a permis de nous faire, nous pouvons vivre avec une ſorte d'aiſance; mais je le dirai avec confiance à mon amie, il eſt un ſuperflu que l'habitude a changé en néceſſaire, & je ne me ſens pas le courage d'y renoncer ſans peine. Je hais la campagne, j'y ſerois bientôt conſumé d'ennui, ſi j'enviſageois la néceſſité d'y demeurer toujours; quelques mois paſſés à Londres feroient une diverſion qui prolongeroit ma vie, c'eſt à ma chere enfant à en fixer la durée par des arrangements qui me feront un état fixe, & un peu plus agréable que celui dont je ſuis menacé.

Vous réglerez vous-même ce que vous croirez néceſſaire à votre bonheur, dis-je à mon pere, en baiſant reſpectueuſement ſa main qu'il m'avoit préſentée. Je n'ai point de goût préſentement pour le mariage, & ſi on pouvoit répondre de ſes réſolutions,

j'oserois vous promettre que je borne mon bonheur à vivre avec vous & avec ma chere mere, au moins quatre à cinq années: cependant comme rien n'est plus incertain que la volonté de l'homme, je suis prête à me lier de la maniere la plus indissoluble à doubler vos mille livres sterling, avant de prendre aucun engagement. Cette somme vous paroit-elle suffisante ?

Oui, ma chere fille, me dit mon pere en m'embrassant, d'autant plus que vous avez eu la générosité de vous charger d'établir mes deux enfants, qui sont ce que vous avez de plus proche, malgré le défaut de leur naissance. Mais je doute que vous puissiez exécuter ce que votre bon cœur projette. Vous ne pouvez disposer de vos biens-fonds, qui sont substitués à vos enfants, ou aux pauvres. Je ne crois pas que votre tante ait laissé beaucoup d'argent comptant, vous vous êtes épuisée pour payer mes dettes, ensorte que je resterois dans une situation assez triste, si j'avois le malheur de vous perdre. Tranquillisez-vous à cet égard, lui dis-je, je puis mettre chaque année une somme considérable à part. Que si je meurs avant ce temps,

mes bijoux seront plus que suffisants pour satisfaire au devoir que je viens de contracter aujourd'hui, indépendamment de celui qui m'est imposé par la nature. Les mille livres sterling dont vous jouissez aujourd'hui sont la pension que je fais aux auteurs de ma naissance. Celle dont les intérêts commenceront à courir dès ce jour, est un présent que je fais à un ami. Vous m'avez honorée du titre de votre amie, il est juste que je remplisse les idées, que je me suis faites sur les obligations que l'amitié impose. Mais, mon pere, ajoutai-je en souriant, (car la maniere ouverte dont mon pere m'avoit parlé, avoit dilaté mon ame, fait disparoître toute défiance,) me permettrez-vous d'user quelquefois des privileges d'une amie. Je t'entends, me dit mon pere en m'embrassant, tu veux te réserver le droit de me prêcher de temps en temps; écoute, je suis un vieux pécheur, je pourrai bien quelquefois donner matiere à tes sermons je ne te promets pas d'en profiter toujours, mais bien de ne jamais m'en fâcher.

Nous continuâmes à nous entretenir d'une maniere toute cordiale, jusqu'à la nuit, & en revenant au château,

je priai mon pere de me permettre de réjouir le cœur de ma mere, par le récit de notre conversation. Il rêva quelques instants, puis il me dit, peut-être seroit-il mieux de ne pas lui en parler; votre mere est défiante, elle cherche toujours de la finesse dans la conduite la plus simple: toutefois je ne veux pas vous priver de cette satisfaction, & je vous laisse la maîtresse de faire à cet égard ce que vous voudrez.

Je suis entrée dans tout ce détail, ma chere, pour vous justifier le parti que j'ai pris: je suis très-sûre que c'est celui que vous auriez suivi si vous eussiez été à ma place. Il ne m'appartient point de juger des intentions d'un seul homme, fût-il le dernier de tous; combien moins dois-je prendre la liberté de soupçonner mon pere de fausseté. Je suppose, (ce qu'en vérité je ne crois pas) je suppose, dis-je, que mon pere abuse de ma crédulité pour m'arracher un superflu dont il voudroit abuser, j'aurai du moins la consolation de ne m'être rendue qu'à des apparences extrêmement plausibles. Je sais que ma tante étoit la douceur même, & je suis sûre que mon pere,

s'est mépris quand il dit qu'il fut rebuté du ton de hauteur qu'elle prit avec lui ; mais pesez toutes les circonstances. Sir Derby a été élevé avec une condescendance absolue pour toutes ses volontés, on adoroit ses caprices, on applaudissoit à tout ce qu'il disoit. Peut-être la premiere parole d'improbation qu'il ait jamais entendue, est-elle sortie de la bouche de sa sœur ; supposez-la assaisonnée de toute la douceur possible, elle a dû paroître étrange à un homme qui n'avoit jamais été contredit. Quel effet aura produit cette repréhension, pour peu que le zele de sont salut, ou l'indignation de ses procédés y ait mis de vivacité ? En un mot, voici ma conclusion, on a jusqu'à présent tenté inutilement de rappeller mon pere au bien par le délaissement, le mépris & l'abandon ; il faut essayer si l'amitié, la douceur, les sentiments de la nature & l'aisance, ne produiront pas un effet plus avantageux. En le supposant le plus méchant de tous les hommes, je le répete, je n'en serois pas plus autorisée à désespérer de sa conversion, pas plus dispensée de ne rien épargner pour cette conversion. Pourrois-je regretter la somme

ſomme que j'emploie dans cette intention, moi qui donnerois de bon cœur, & avec joie, la derniere goutte de mon ſang, pour lui procurer ce bien que je regarde comme le ſeul bien, & auprès duquel toutes les Couronnes ſont moins qu'un atome.

Il me ſemble que ma mere ne partage pas bien parfaitement mon eſpoir, il lui reſte des doutes qu'elle s'efforce en vain de me diſſimuler: elle approuve pourtant la conduite que j'ai tenue, & j'attends la même indulgence de Milord. Que s'il y trouvoit quelque imprudence, je lui demande comme une faveur de ne la point relever, cela ſeroit inutile, ce qui eſt fait ne peut ſe rétracter.

A préſent que je ſuis dans une ſituation tranquille, je me trouve une vraie curioſité de connoître par un récit détaillé, les mœurs du peuple chez lequel vous allez paſſer quelque temps. Vous ſavez que j'ai toujours aimé les François; marquez-moi s'il n'y a point d'exagération dans les défauts qu'on leur attribue, quelles vertus compenſent ces défauts, s'ils exiſtent. Ne craignez point d'être prolixe, votre

gazette sera le plus grand délassement que nous puissions trouver dans notre solitude. Quant à Jacques, le valet du feu Doyen, il faudra qu'il marche bien droit, s'il veut rester à mon service; je veux au moins dans cette occasion soumettre mes lumieres à celles de Milord.

REPONSE
DE LADY HARIOTE
A CLARICE.

Que Dieu bénisse une conduite justifiée ou du moins excusée par des motifs si nobles & si chrétiens, c'est la seule réponse que je ferai à votre derniere lettre. Milord espere que son silence à cet égard vous encouragera à continuer de l'informer de votre situation; c'est à ce seul détail qu'il forme ses demandes, & comme il est essentiel à ma tranquillité, j'espere que vous continuerez à être exacte & sincere avec nous.

Vous dire que les Dames Françoises

portent un masque, c'est-à-dire, que le rouge défigure les plus beaux visages; vous assurer que les hommes tiennent de la nature des papillons, qu'ils sont plus frivoles que nos coquettes d'Angleterre; ce seroit rebattre ce que mille autres avant moi ont écrit. Ajouter que parmi ces hommes frivoles & ces femmes barbouillées, on découvre des traits de lumiere & de bon sens qui feroient honneur à nos philosophes, c'est ajouter quelque chose au portrait qu'on en fait assez communément. Finir par vous assurer que la sagesse & la vertu se plient à ces travers; qu'il y a nombre de gens qui par principes s'asservissent à l'étiquette des frivolistes, c'est ce que vous aurez peine à comprendre : je dirai même que c'est au milieu de ces papillons qu'on trouve les gens du premier mérite, pourvu qu'on les y cherche à certaines heures. Ceci a besoin d'explication.

Il y a dans Paris différentes coteries où l'on est assorti. Dans telle maison on joue; dans cette autre on fait de l'esprit; là on juge de celui des autres, & l'on n'est point rebuté de porter des arrêts qui sont toujours sifflés du public. Ici on parle de religion, & l'on

déchire charitablement ceux qui ne penſent pas comme la ſociété à laquelle on eſt agrégé. Dans quelques autres maiſons, on parle moins de la piété, & l'on s'excite à la pratiquer chaque jour davantage; en un mot, chacun s'aſſortit, & le plus ſouvent s'affiche. Les vrais ſages évitent cette affectation, ils ſe prêtent aux ſociétés de leur état, vivent pour eux les trois quarts de la journée, & en abandonnent le reſte aux autres, dont ils ſupportent les extravagances avec une patience qu'ils regardent comme un devoir. Ce ſont des philoſophes ſans manteau, ſans bâton & ſans barbe. Croiriez-vous, ma chere, que j'en ai démêlé quelques-uns par inſtinct: Vous m'avez familiariſée avec cette ſageſſe douce & complaiſante, qui ſe prête à la folie, & ne ſe refuſe qu'à la malignité & au crime. J'appellerois volontiers cette ſorte de Philoſophie ſpontanée; elle échauffe l'aſſemblée la plus ſtérile en choſes, & produit quelquefois une flamme ſi vive, qu'elle éclaire ceux qu'elle environne, & les ramene au ton de la raiſon. Voilà la ſeule remarque que je ſois en état de vous communiquer; je n'ai encore été

dans aucun lieu public, & excepté quelques amis que Milord a faits dans ses voyages, je n'ai vu personne. Une incommodité qu'on attribue à l'état de femme, me retient à la maison assez languissante. On a cherché à m'amuser, en me procurant des brochures, des chansonnettes : je n'ai pas assez d'esprit, apparemment, pour comprendre le beau des premieres, & j'ai trop de mœurs pour apprendre les secondes.

Quittons le ton modeste, & parlons naturellement. Savez-vous, ma chere, qu'il y a ici des auteurs qui semblent avoir pris à tâche d'essayer jusqu'où peut aller la sottise du public ? Des Contes de Fées, qui n'ont d'autre mérite que d'être obscenes, des Anecdotes scandaleuses : voilà de quoi traitent tous ces livres du jour. En vérité, je regarde comme un miracle, qu'une Françoise du bel-air puisse conserver la sagesse. Recevoir de pareils livres de la main d'un agréable, qui sait que vous les avez lus lorsque vous les lui rendez, n'est-ce pas convenir avec lui que votre cœur est gâté ; qu'il se vautre avec plaisir dans la fange & l'ordure ; que vous écouterez volontiers

des propos libres avec lesquels de telles lectures vous ont familiarisée. Je sais par oui-dire que de semblables livres trouvent des lectrices en Angleterre; mais celles qui ont un goût si dépravé en rougissent, & ne le satisfont que dans les ténebres. Vous savez qu'une femme qui s'émanciperoit à dire des équivoques seroit regardée comme une créature perdue, & qu'une fille qui auroit eu assez peu de pudeur pour chanter une chanson libre, ne trouveroit pas à se marier. Je le disois, l'autre jour, à un de ces philosophes sans manteau, qui avoit entendu parler de quelques filles, qu'une faute publique n'avoit point empêchées de trouver de bons partis; il trouvoit que cette indulgence angloise étoit contradictoire avec le mépris qu'on a pour les femmes libres; je crois lui avoir prouvé que ces conduites différentes n'étoient point incompatibles.

Une premiere & unique faute dans une jeune personne, n'est pas toujours la preuve d'une ame vicieuse; très-souvent elle a pour principe une ame trop confiante, parce qu'elle se trouve incapable de tromper. Une violente inclination, l'imprudence à se livrer à

des occasions dangereuses, peuvent l'avoir occasionnée, & il n'est point rare de voir une pauvre victime de sa propre crédulité rentrer pour jamais dans le chemin de la vertu dont elle gémit de s'être écartée. Mais l'habitude des équivoques, des chansons libres désigne un fond corrompu; c'est de sang-froid qu'on les prononce, & il ne peut arriver qu'une personne qui a contracté une telle habitude ait conservé l'ombre de la pudeur. Or qu'est-ce qu'une femme sans pudeur? Et quel est l'homme assez hardi pour oser espérer de lui faire recouvrer une qualité qui est le plus grand ornement des personnes de son sexe? J'ai oui dire que les hommes les plus perdus aiment un reste de pudeur dans celles qui n'ont pas de sagesse, comment pourroient-ils s'en passer avec celle qu'ils destinent à être la mere de leurs enfants?

Avouez, ma chere, que je vous aurai fait lire une bien sotte lettre avec mes remarques générales & rebattues. N'en devinez-vous pas la raison? Ne sentez-vous pas que vous m'avez donné des entraves? Ecrivez-moi ceci, ne m'écrivez point cela.

Jusqu'à ce que vous ayiez levé cette défense, attendez-vous à des lettres à la glace. Je vous laisserai la liberté de faire tout ce que vous voudrez, pourvu que vous ne m'ôtiez pas celle d'y trouver à redire. Ces dernieres lignes sont de trop; j'ai profité de l'absence de Milord pour les écrire.

LETTRE

DE CLARICE

A LADY HARIOTE.

VOUS êtes une étrange créature, ma chere Hariote, & où avez-vous pris que je vous aie ôté la liberté de me parler librement. Sur un seul article, j'ai demandé grace à Milord, pace que tout ce qu'il auroit pu me dire n'auroit rien raccommodé. En tout le reste, j'ai suivi ses conseils, ou plutôt je suis déterminée à les suivre. Ne vous gênez pas, je vous prie, laissez couler votre plume, quand vous m'écrirez; tout ce qui me viendra de

votre part n'aura-t-il pas l'amitié pour principe ? Quand vous me diriez des injures ; je les pardonnerois à une si belle cause. Vous m'avez avoué vous-même, qu'il pouvoit y avoir de la prévention chez Milord contre mon pere, n'étoit-il pas de mon devoir de chercher à le désabuser ? & eussiez-vous exigé que, d'après une prévention, j'eusse été cruelle & barbare envers mon pere ?

Nous avions cru mal-à-propos que les biens de ma tante étoient substitués : celui que j'avois chargé de copier l'article du testament que je vous ai envoyé, l'avoit sans doute mal copié, & le Notaire l'avoit tout aussi mal lu. On a omis dans la copie & dans la lecture deux mots essentiels : *A moins qu'elle n'en dispose autrement*. Ainsi je reste la maîtresse de disposer de mes fonds ; j'ai envoyé chercher, il y a quelques jours, une copie collationnée du testament de ma tante, & cette liberté qui m'est laissée m'a empêché de vendre ou d'engager mes bijoux, pour faire à mon pere la rente que je lui ai promise ; je dois lui rendre cette justice, qu'il s'étoit opposé à ce que je les envoyasse à Londres ; il me croyoit

ſans doute plus attachée que je ne ſuis à toutes ces bagatelles.

Notre ſolitude va être égayée par l'arrivée d'un jeune Seigneur Italien, que mon pere a vu naître, & dont il eſt le parrain. Le Marquis de Montalve lui a écrit pour lui recommander ce fils unique, dont le gouverneur eſt mort en Flandres, & il charge mon pere de lui en trouver un, tel que celui qu'il a perdu, qui étoit le phénix de ceux de ſon eſpece.

Notre étranger m'a forcée d'interrompre ma lettre, & les ordres qu'il fallut donner pour loger ſon train m'ont occupée aſſez, pour m'obliger à la remettre au matin. Il faut que cet homme ait de grands biens pour traîner avec lui ſix perſonnes; car il a trois laquais, un valet de chambre, & un aumônier qui remplace le gouverneur. Ma maiſon que, par habitude, j'appelle mal-à-propos le château, eſt fort petite, & j'ai eu bien de la peine à placer tant de gens.

Le Signor de Montalve a vingt-trois ans; mais un certain air grave qu'ont aſſez ordinairement les Italiens, lui en feroit croire près de trente. Ses traits ſont parfaits, ſa taille unique,

en un mot, c'eſt le plus bel homme que j'aie vu de ma vie; & n'allez pas tirer de mauvaiſes conſéquences de ces remarques. Un bel homme, une belle ſtatue, ont toujours eu le droit d'amuſer mes yeux, ſans que mon cœur ait été plus affecté juſqu'à ce jour de l'un que de l'autre: je ne répondrois pas qu'il fût toujours ainſi, apparemment que le moment viendra où je ſerai touchée; mais le moment n'eſt point encore venu, & pour vous épargner des jugements téméraires & des recherches inutiles, je vous promets de vous avertir de bonne foi, dès linſtant où mon cœur aura la plus légere égratignure. Après ce petit préambule qui m'a paru néceſſaire, je continuerai mes remarques ſur le jeune Marquis.

Il a l'air gauche, & porte ſes habits de mauvaiſe grace. Il porte perruque, à ſon âge; j'ai pourtant oui dire que les jeunes gens gardoient leurs cheveux: peut-être quelque maladie l'aura-t-elle obligé de les couper; car il cherche à en impoſer à cet égard, par un toupet qu'on s'efforce vainement de confondre avec ces cheveux d'emprunt; ce toupet indocile, malgré la pommade dont il eſt chargé, retombe

toujours sur son front. Et depuis quand Clarice, direz-vous, en lisant ceci, fait-elle tant d'attention à la figure d'un homme, sans dire un mot de son esprit ? J'en ai une excellente raison, ma chere, c'est que cette belle idole ne parle que par révérence ? oh ! pour cela il en est prodigue, & en met une demi-douzaine à la place de chaque mot qu'il devroit dire. On dit que c'est timidité, & qu'il a beaucoup d'esprit, il faut avoir la foi pour le croire, les hommes à cet âge ne sont pas si timides. Il est pourtant vrai que ses yeux sont spirituels.

Depuis ma derniere lettre, mon pere a fait un petit voyage à Londres, où il n'a resté que quatre jours; il en est revenu plus gai, plus complaisant, plus aimable. Pendant son absence, nos jours ont coulé comme des instants; ma mere a beaucoup d'esprit, & il est très-cultivé; ajoutez à cela une grande douceur & une piété solide. Avouez qu'il falloit être bien aveugle pour lui préférer une Mistriss Cosby; car on dit que cette femme est dans le rang le plus médiocre pour le corps & l'esprit; c'est de la bouche de mon pere, que j'ai entendu sortir cet éloge.

& vous jugez que je l'ai écouté avec un grand plaisir. Il ajoute que ses enfants étoient le plus fort lien qui l'attachoit à elle, & réellement ils sont aimables; on se loue de leur conduite, dans les maisons où je les ai placés. J'ai voulu engager ma mere à me détailler ce qu'elle a souffert de cette créature; sa scrupuleuse charité ne lui a pas permis de me satisfaire; elle prie pour elle tous les jours, & dit qu'elle y est obligée parce qu'elle doit aux malheurs qui l'ont accablée à son occasion, le goût qu'elle a pris pour la vertu. Oh! sur ce chapitre elle ne se fait pas presser pour parler.

Je vivois, dit-elle, dans une grande insensibilité pour Dieu, & dans une monstrueuse indifférence pour mon salut, mes mœurs étoient pures à la vérité; j'étois une honnête païenne, & je n'aspirois pas à être plus. On me maria jeune, mon cœur étoit vuide & votre pere aimable; il paroissoit naturel qu'il plût à une jeune personne dont il assuroit la fortune; car j'avois peu de biens, cependant je me sentis pour lui une antipathie que je ne pus vaincre; je fus entraînée à l'Autel comme une victime, & tout mon

espoir étoit une mort prompte, que je croyois devoir être l'effet inévitable des violences que je me faisois. La bonté de Dieu qui n'avoit permis que je fusse malheureuse en ce monde, que pour assurer ma félicité dans l'autre, se servit de ma belle-sœur pour m'ouvrir les yeux; elle me fit comprendre que la Religion seule pouvoit adoucir mes maux, & rendre léger un joug qui me paroissoit insupportable: la grace qui m'avoit aidée à commencer, bénit mes efforts, ensorte que je puis vous assurer que depuis vingt ans je suis souffrante, mais jamais je n'ai été malheureuse. J'aime mon état, parce que Dieu l'a fait; si votre pere pouvoit réaliser vos espérances & mes desirs, je suis presque sûre que la miséricorde de Dieu trouveroit quelque nouveau moyen de me faire souffrir, & sans oser lui demander cette grace, je la souhaite. La croix est la vie du chrétien, ou plutôt l'amour de la croix; car l'acquiescement à porter celle que Dieu nous envoie, la fait disparoître à force de l'adoucir.

Voilà ce que je ne comprends pas, dis-je à ma mere, Je conçois qu'un chrétien peut être résigné dans la peine,

mais il ne peut m'entrer dans l'esprit, qu'il y trouve le bonheur. C'est que votre foi est bien imparfaite, ma chere Clarice. Le seul bonheur est en Dieu, la croix nous approche de lui, & il n'en envoie jamais sans une surabondance de grace pour les supporter. Vous l'éprouverez, ma chere, s'il vous fait l'honneur de vous destiner à un état de souffrance; mais, ajouta-t-elle, en me donnant un coup sur l'épaule, ne prévenons point les temps qu'il a fixés; il saura bien où trouver ma Clarice, pour lui faire partager le froment de ses Elus; on n'est jamais plus proche de la peine, qu'au moment où la félicité paroît le mieux établie, & c'est une grace. Nous nous reposerions dans le bien-être apparent, & nos desirs pour ce bien infini, pour ce bien qui seul mérite ce nom, deviendroient foibles & languissants.

En réfléchissant sur cette espece de prédiction de ma mere, j'ai examiné soigneusement toutes les avenues de mon ame, pour voir par quel chemin la douleur pourroit arriver chez moi. Je me suis trouvée inaccessible, excepté du côté du cœur; ferme comme un roc par-tout ailleurs, la muraille de

ce côté-là eſt une toile d'araignée ; c'eſt-à-dire, ma chere, que je puis compter les occaſions de malheur, par le nombre des objets qui fondent aujourd'hui ma félicité. Mon Hariote entre donc pour beaucoup dans la compoſition de la médecine que Dieu me prépare ; mais qu'eſt-ce que je crains pour elle ? Seroit-ce la maladie, l'infortune, la mort même ? Il me ſemble que non, cela m'affligeroit ſans me rendre malheureuſe, comme dit ma mere. C'eſt mal finir ma lettre, ſuſpendez votre jugement, je vous prie ; la poſte qui part ne me permet pas de vous juſtifier une façon de penſer, qui paroît dure, & qui ne l'eſt pas, puiſqu'elle eſt compatible avec cette vérité, que rien au monde ſans exception, ne m'eſt plus cher & n'eſt plus tendrement aimé qu'Hariote l'eſt de Clarice.

REPONSE

DE LADY HARIOTE

A CLARICE.

J'AI bien affaire de vos explications, après le beau compliment par lequel vous finissez votre lettre. Oh ! quelle folie, d'avoir mis son attachement à une philosophe ! Ces sortes de gens voudroient nous persuader que le feu ne brûle point ; oh ! il fait tout ce qu'il vous plaira, je suis bien moins occupée à examiner la maniere dont il me pénetre jusqu'aux os, pour ainsi dire, qu'à faire disparoître la rougeur & l'ampoule qu'il a laissée sur ma peau. J'ai beaucoup de respect pour la vertu de Madame votre mere, sans avoir l'espoir d'y atteindre jamais. Si le Ciel m'envoie des croix, je tâcherai de me résigner, de me consoler, par l'espoir de voir le calme succéder à l'orage ; mais de la joie, du desir des souffrances ; cela n'est bon que pour les Saints, & je sens trop mes imperfections,

pour aſpirer à ce titre. N'allez donc pas par bonne amitié pour moi, demander des ſouffrances pour votre Hariote. (*Actuellement je ne ſouffre qu'un mal-aiſe qui me cloue ſur un canapé, & mon petit bout de patience touche à ſa fin.*) Il eſt enfin décidé que je ſuis groſſe & en vérité ce n'eſt pas une choſe fort amuſante. Je ne ſais ſi je n'aimerois pas mieux une bonne fievre de quinze jours, que ce *clopinement* qui ne finit point. Oui, mais la fievre n'aboutiroit pas à me donner un fils, & peut-être dans ſix mois aurai-je la ſatisfaction d'en tenir un dans mes bras : gardons donc la groſſeſſe, & ne ſouhaitons point la fievre. Au reſte, quand je vous dis un fils au lieu d'une fille, ce n'eſt pas que je préféraſſe l'un à l'autre, c'eſt uniquement par condeſcendance pour Milord; oh! votre amie eſt devenue bien complaiſante, *& ſon époux a encore quelque choſe de l'homme*; il ſemble à ces animaux, que la nature a tort quand elle produit une autre eſpece que la leur. Quelle vanité! ma Clarice ne fait-elle pas plus d'honneur à ſa famille, qu'une demi-douzaine de garçons. J'en conviens, me dit Milord qui lit pardeſſus mon épaule;

mais toutes les femmes ne ſont pas des Clarices & des Hariotes. Vous êtes trop galant, Milord, ne confondez pas ces deux noms, s'il vous plaît, votre épouſe eſt modeſte, & n'a pas l'orgueil de vouloir être comparée avec le chef-d'œuvre des femmes. Cela ſe pourra dire de votre fille, ſi je ne vous donne que cela; car j'en ferai vîte un préſent à mon amie, qui lui communiquera toutes ſes perfections, à condition pourtant qu'elle lui laiſſera croire que le feu brûle, que l'eau mouille, & que la douleur rend miſérable.

Vous croyez peut-être, ma chere, que votre curieuſe amie eſt en danger de ſe pendre, par l'impoſſibilité où elle ſe trouve de galoper tout Paris? Pas un mot de vrai dans cette imagination. Une des gentilleſſes de l'état de femme groſſe, c'eſt d'être étouffée de vapeurs; les miennes ſont pareſſeuſes. En Angleterre elles ſeroient noires, j'en ſuis ſûre; la ſubtilité de l'air qu'on reſpire ici, ne leur permet pas de prendre cette couleur: mais voici ce qui me déſeſpere, c'eſt qu'on attache une telle importance à ma perſonne, qu'on ne veut pas la riſquer en voyage dans l'état où je ſuis. J'ai beau alléguer ces

payſannes qui ne diſcontinuent point les travaux les plus rudes, quoiqu'elles ſoient groſſes ; ces femmes de ſoldat qui accouchent dans le milieu du chemin , prennent leur enfant dans leur tablier, & rattrapent la charrette en courant. On me répond que l'habitude d'une vie dure les a miſes en état de ſupporter ces fatigues. Peſte de ceux qui m'ont élevée avec tant de délicateſſe, & qui m'ont fait un corps de verre. Entendez-vous, Clarice, vous aurez la bonté de faire à ma fille un corps de fer ; je ne veux pas l'expoſer à reſter neuf mois à Paris, pendant qu'elle aura une amie qu'elle brûle du deſir de voir, d'embraſſer, de veiller, de conduire, de quereller même, ſi elle ſe donne les airs de ne vouloir point lui obéir. Milord connoît votre Marquis, & me prie de vous aſſurer qu'il n'eſt pas ſi ſot qu'il en a la mine, à moins qu'il n'ait prodigieuſement changé, depuis huit ans. Dans ſon dernier voyage d'Italie, Sir Derby le charge d'une commiſſion pour le Pere de ce jeune Seigneur ; il fut enchanté de toute la famille, & ne peut s'empêcher de ſouhaiter que vous puiſſiez entrer en quelque maiſon qui reſſemble

à celle-là. Montalve est un riche parti, sa figure est aimable ; il ne conçoit rien à sa timidité, il n'avoit point ce défaut à quinze ans. Savez-vous ce qu'il en conclut, ma chere? Que votre premier coup d'œil l'a terrassé ; qu'il est amoureux, & rien ne donne un air si gauche à un homme qui aime pour la premiere fois. Voilà la premiere conclusion de Milord ; voici la seconde : c'est que vous l'aimerez, ma chere ; sa figure vous a plu, son esprit a été soupçonné ; or il est sûr qu'il en a beaucoup ; donc..... Une troisieme conclusion qui vous fera bien autant de plaisir que les deux autres, c'est que si Sir Derby encourage ce jeune Seigneur à vous adresser ses vœux, mon époux abjure tous les soupçons qu'il avoit conçus, oublie toutes les raisons qu'il avoit de les conserver, & croit fermement à la réalité de la conversion de Monsieur votre pere. Ce parti vous convient de toutes sortes de manieres, ne barguignez point, ma chere Clarice, mariez-vous, quand ce ne seroit que pour tranquilliser vos amis ; & mettez pour premier article dans votre contrat de mariage, après tous les titres de votre époux : *Et ledit Seigneur consent*,

promet & s'engage à exécuter le serment qu'il fait sur les beaux yeux de son épouse, de la conduire à Paris aussi-tôt après la célébration, pour enrégistrer les grimaces de très-honorée & impatiente Hariote, quand il faudra rendre le dépôt qu'on lui a confié, & ensuite souffler sur le nouveau né, comme faisoient les Fées, au temps jadis, en lui souhaitant qu'il ne tienne de sa mere que son amitié pour Clarice qui voudra bien être sa marraine, & promettra de faire passer en lui toutes ses qualités, vertus, perfections, &c. &c. &c.

De la sincérité, s'il vous plaît, c'est une dette, car vous vous êtes engagée assez indiscrétement à être vraie; vous n'avez nulle expérience à cet égard, & vous ne savez pas combien il en coûte pour dire la premiere fois ce gros mot : J'*aime*. Franche comme vous êtes, nous n'en aurons pas l'étrenne ; si le Marquis vous plaît, vous le lui direz aussi franchement que vous le diriez à une de vos amies. Vous n'aurez jamais l'esprit de minauder, de vous cacher le visage de votre éventail, en un mot, de faire toutes les petites simagrées dans lesquelles on fait consister l'honneur d'une fille, quoique personne n'en soit la dupe. On

veut ou on ne veut pas épouſer un homme. Si on ne le veut pas, il eſt tout ſimple de le lui dire d'abord ſans l'amuſer ; ſi on le veut, on ne doit pas le laiſſer un moment en ſuſpens & lui laiſſer croire qu'on a quelque choſe à lui ſacrifier, quelque inclination à arracher. Milord veut abſolument que je vous raconte la belle réponſe que je lui fis quand on me le préſenta comme un homme qui aſpiroit au bonheur ou au guignon de devenir mon époux; car en vérité c'eſt une loterie que le mariage, & il y a beaucoup plus de mauvais billets que de lots. Il prétend que je lui répondis : Milord, je n'ai pas l'honneur de vous connoître, ainſi je mentirois ſi je vous diſois que j'aurai pour vous l'eſtime, le reſpect & l'amour qu'une bonne femme doit à ſon mari. Je ne mettrai point d'obſtacle à ces ſentiments, s'ils veulent venir, c'eſt à vous à prendre la peine de les faire naître, & à vous bien examiner, pour connoître ſi vous avez en vous de quoi les produire. Je vous eſtimerai ſi vous êtes eſtimable, je vous reſpecterai, ſi vous êtes plus vertueux que moi, je vous aimerai, ſi vous n'avez point

d'autres défauts que ceux qu'annonce votre physionomie. Au reste, l'examen que je vous prie de faire de vos dispositions est essentiel pour moi aussi-bien que pour vous. Si l'on m'avoit trompée sur votre caractere, vous me rendriez misérable; mais nous serions à deux de jeu. Je suis insupportable à tout ce que je n'aime pas, je vous en avertis à temps, ayez la bonté de vous régler là-dessus.

Il faut que je m'en rapporte à mon très-cher, sur la vérité de cette harangue que j'ai totalement oubliée; ce qui me fait croire qu'elle est réelle, c'est que je me rappelle parfaitement que j'avois dans l'esprit ce qu'elle chante. Ayez la bonté d'écrire sur le champ ce que vous répondrez en pareil cas, je conclus de mon oubli, que j'étois moins à moi dans ce moment que je ne le croyois. Or, vous savez que je me trouble moins qu'une certaine personne, parce que je ne réfléchis pas tant; elle sera donc plus troublée que moi, dans une telle occasion, & je serois fâchée de perdre sa harangue.

LETTRE DE CLARICE A LADY HARIOTE.

SI votre cher oncle pouvoit lire vos lettres, ce feroit bien le moment d'employer fon ancien refrain : *Le renard meurt dans sa peau.* Ne prenez point ceci pour un reproche, ma chere, changez tant que vous voudrez, sur certains articles ; mais conservez votre cœur & votre aimable gaieté. C'est donc là votre ton quand vous êtes malade, & que vous avez des vapeurs ? Votre ton chagrin ressemble comme deux gouttes d'eau à la joie d'un autre. Je vous dirai pourtant que je n'aime point votre indolence ; c'est un état contre nature. Secouez vous, ma chere, si les médecins vous le permettent, c'est à ce coup que vous êtes sous leur férule, & qu'il faut faire pénitence de vos hérésies sur la médecine. Je serois bien fâchée que vous eussiez une fille qui n'eût rien de sa mere

que son amitié pour moi; elle auroit beau m'aimer, je ne l'aimerois guere; il me faut une copie absolument semblable aux originaux, & en ce cas vous n'aurez point du tout besoin des Fées. Je m'apperçois fort bien que je n'en suis pas une, sur-tout quand je vous écris; car si j'avois la baguette, au lieu d'une lettre vous auriez une visite.

Que parlez-vous de grimaces à enrégistrer, vous vous êtes trompée de mot, vous vouliez dire de saillies; vous vous tirerez du pas pénible où vous êtes, comme de tout le reste, en plaisantant. C'est parce que le mariage est une loterie où les bons billets sont rares, que j'y penserai plus de quatre fois avant que de m'y engager. Je n'aime point les jeux de hasard, mais bien ceux où on a le temps de faire des combinaisons capables d'aider à la fortune. Voilà à peu près la réponse que j'ai faite, il y a deux jours, à Sir Derby qui me sollicitoit en faveur de son filleul. C'est vous annoncer que Milord avoit à peu près deviné. Je dis à peu près; le coup de roman n'est pas parfait, car on dit que dans ces sortes d'ouvrages,

l'amour est presque toujours une surprise. Le Marquis venoit ici pour y être amoureux, son pere l'avoit chargé de n'y pas manquer, & j'étois ce gouverneur qu'il souhaitoit que mon pere pût lui procurer.

Treve de badinage, je vous ai promis de la sincérité, je tiendrai ma parole. L'embarras de Monsieur de Montalve a peu duré, & je suis aussi contente de son esprit que de sa figure. Mais ce n'est pas là l'essentiel, il faut que le cœur réponde au reste, & il est aisé de le masquer. J'exige de plus de la religion, une piété solide & point superstitieuse, chose rare dans un Italien. Si, après l'examen le plus exact, je puis raisonnablement présumer qu'il unisse ces qualités, je l'épouserai par préférence à tout autre homme. Je ne crois pas les qualités extérieures & brillantes, essentielles au bonheur d'une femme, mais quand elles se trouvent réunies avec les solides, c'est une surabondance qui ne gâte rien. Ce n'est pas là ce qu'on vous demande, dit Hariote avec vivacité; un seul mot & qu'il soit décisif. L'aimez-vous? Il faudroit pour vous répondre plus d'expérience que je n'en ai : je vais vous

expliquer ma ſituation, & vous prier de décider. Je vois le Marquis avec plaiſir, je le quitte ſans peine. Je ne m'ennuie point avec lui, je ne ſens point qu'il me manque lorſqu'il eſt abſent. Je dors mes ſept heures ſans interruption, & il n'eſt point mêlé dans mes ſonges. Il ne me donne aucune diſtraction dans mes prieres, ni même dans mes lectures. Je ſerois véritablement fâchée qu'il lui arrivât quelque choſe de déſagréable, je le verrois porter ſes vœux à une autre, ſans inquiétude. J'obéirai ſans repugnance à mes parents, s'ils m'ordonnent de l'épouſer; je leur obéirois ſans chagrin s'ils me défendoient de penſer à lui. Eſt-ce là de l'amour, Hariote? Non, répond-elle avec dépit, mais vous nous trompez, ou vous vous trompez vous-même. Le ſecond pourroit arriver, mais aſſurément je ne vous trompe pas. La ſuite me juſtifiera, ſi mes proteſtations ne peuvent le faire. Mon pere veut faire voir la ville de Londres à notre hôte, la ſaiſon n'eſt pas favorable, il n'y a perſonne, cependant il reſte à voir les édifices publics, deux ou trois jours en feront l'affaire; & il a fallu promettre au Marquis

qu'on n'y seroit pas plus long-temps; on m'a fait quelques propositions sur ce voyage auxquelles je n'ai point prêté l'oreille. Est-ce encore là de l'amour ? Je vais profiter de la solitude où ce départ me laisse, pour demander à Dieu la grace de conduire toute cette affaire de la maniere qui conviendra le plus à sa gloire, & à mon salut; il me semble que je n'ai que ces deux motifs, & je puis vous assurer que je lui demande la conclusion ou la rupture de cette affaire, avec une telle indifférence, qu'il ne m'en coûteroit pas un soupir si elle étoit absolument rompue. Montalve ne m'est pourtant point indifférent; j'ai quelque chose pour lui, que je ne saurois définir; je voudrois qu'il fût heureux; il me semble qu'il le mérite; mais je consentirois sans répugnance à le voir heureux avec une autre, c'est mon dernier mot, & sur ce dernier article, je ne me trompe point.

REPONSE

DE LADY HARIOTE

A MISS CLARICE.

NE frémiſſez-vous pas à la vue de ce paquet, ma chere Clarice ? Aurez-vous le courage de lire cette lettre, ou plutôt ce volume ? Je m'accuſe d'indiſcrétion en vous l'envoyant, & pourtant je le mets à la poſte ; c'eſt aſſez mon uſage, vous le ſavez, de connoître les ſottiſes que je vais faire, & d'aller toujours mon chemin. Quelle apparence d'eſpérer que vous lirez ma longue épître, dans le temps où vous diſcuterez peut-être l'affaire la plus ſérieuſe de votre vie ! N'importe, ce qui eſt écrit eſt écrit, & qui pis eſt, partira ; la choſe eſt trop ſinguliere pour ne vous être pas détaillée.

Vous vous ſouvênez ſans doute, ma chere, que j'avois un goût pour les romans, dont vous avez eu bien de la peine à triompher. J'ai violé la parole que je vous avois donnée de n'en

jamais lire, & c'est votre faute. Vous m'avez recommandé d'être soumise, sous la férule du médecin, & la lecture de ces bagatelles m'est absolument recommandée par le suppôt d'Hypocrate : ajoutez à son autorité celle de mon maître de langue, qui prétend que je n'ai point de meilleur moyen pour perfectionner mon françois, & vous me trouverez suffisamment justifiée d'avoir manqué à ma parole. J'ai eu la sagesse de m'en rapporter à Milord sur le choix des romans; car je n'avois pas pu lire plus de dix pages de nombre de brochures licencieuses, qu'on m'avoit vantées; il revint il y a trois jours, avec cinq volumes qu'il mit sur ma table, & en même temps il fixa les yeux sur moi en souriant. Je conçus que ce sourire étoit relatif à l'ouvrage qu'il m'offroit, j'ouvre un volume, jugez de ma surprise à la vue de l'intitulé: *Lettres de Clarice*, &c. S'il n'y avoit pas eu cinq volumes, j'eusse cru qu'il avoit pris la peine de faire imprimer vos lettres, mais vous n'avez pas encore rempli une si longue tâche. Je parcours, je dévore, mon étonnement croît à chaque ligne. Une Clarice

qui d'abord vous ressemble, trait pour trait; je dis d'abord, la ressemblance ne se soutient pas, & elle fait des sottises dont vous êtes incapable. Une Miss Howe, aussi étourdie que votre Hariote, & presque aussi attachée à sa Clarice, que je le suis à la mienne. Tout d'un coup il me prend fantaisie de vous extraire cet ouvrage qu'assurément vous n'auriez pas la patience de lire. Il est pourtant semé de maximes admirables, l'auteur qui est Anglois, est homme de bien, & aime la vertu; mais il est d'une prolixité assommante, & ce défaut est votre aversion. Avoir une fantaisie & la satisfaire, vous savez que ce sont deux choses qui se suivent immédiatement, c'est à la mauvaise habitude dont je vous fais la confession, comme si vous l'ignoriez, que vous devez la corvée dont je vous charge. Je veux votre avis sur le jugement que j'ai porté de l'ouvrage.

Clarice, toute belle & toute parfaite, est cadette d'un frere & d'une sœur, qui ne lui ressemblent en rien. La dureté, l'impertinence, l'obstination: voilà le caractere du frere. La sottise, la jalousie, le desir de se venger d'une

cadette qui l'eclipſe : voilà celui de la ſœur. Monſieur Harlove le pere eſt annoncé comme un honnête homme, dur envers une femme qu'on dit parfaite, deſpotique envers ſa famille, & pourtant ſubjugué par ſon fils. Deux Oncles qui ont le caractere du pere, une tante qui a celui de la mere, dont elle eſt ſœur. Un Lovelace qui fait demander l'ainée des Harloves par mépriſe, qui ayant connu ſon erreur ſe fait donner ſon congé par cette ainée, & demande Clarice la cadette dont il eſt amoureux. Ce Lovelave eſt un de ces caracteres qui ne peuvent être définis. Dans les premiers volumes, au travers du plus affreux libertinage, on découvre des étincelles de bien, qui ne peuvent s'accorder avec ce qu'on trouve à la fin de l'ouvrage. Le frere ainé engage ſon pere dans la haine qu'il a conçue pour Lovelace, dès le college, & la famille décide d'éloigner Lovelace à force d'impoliteſſes. Il les dévore par conſidération pour Clarice ; on le pouſſe à bout, le fils Harlove le force à ſe battre, eſt vaincu, reçoit la vie du vainqueur, & n'en eſt que plus animé contre lui. Clarice inſtruit Miſſ Howe de tout ce détail. Cet-

original dont je suis un peu la copie, veut faire avouer à Clarice qu'elle aime Lovelace; Clarice lui répond à peu près comme vous venez de faire. Notez que le grand-pere de Clarice lui a légué une terre considérable où elle pourroit vivre indépendante; elle en remet la disposition à son pere, & son amie la querelle d'importance à ce sujet, j'en ferois bien autant; mais voici ce que je ne ferois pas : c'est qu'au fort des embarras de son amie, elle seme ses lettres de plaisanteries déplacées, dont sa mere (de Miss Howe) & un Hincman, son amant, font les frais; elle retombe sur les Harloves qu'elle tourne en ridicule, (passe pour cela,) & finit par le portrait de son Hincman qu'elle veut rendre burlesque, à quelque prix que ce soit.

Le frere de Clarice propose un Solmes pour épouser sa sœur, il est très-riche, neveu d'un oncle qui s'est enrichi par des voies basses, & qui auroit été le plus avare de tous les hommes, si son neveu n'avoit pas enchéri sur lui. Solmes est une ame de boue qui consent à acheter Clarice; tout jusqu'à sa mere entre dans la

conſpiration. Il eſt vrai que cette derniere le fait malgré elle; elle a ſacrifié tous ſes goûts à la paix qu'elle n'a pas obtenue; Miſs Howe en conclut qu'une femme trop ſoumiſe à un mari qui n'eſt pas raiſonnable, aggrave les défauts de ſon mari, & le met dans le cas d'abuſer de ſa douceur. Et mais cette remarque ſeroit aſſez de mon goût, je doute qu'elle ſoit du vôtre, dites-m'en votre avis.

Avant l'entiere rupture avec Lovelace, on avoit chargé Clarice de lui écrire, je ne ſais plus à propos de quoi. Elle continue cette correſpondance pour empêcher cet amant furieux de ſe venger de ſa famille. Lovelace piqué des excès de cette famille entreprend de ſe rendre maitre de Clarice, de ſon aveu, mais malgré eux. Pour en venir là, il les excite à pouſſer cette fille à bout & à vouloir même uſer de violence pour la forcer d'épouſer le monſtre auquel on la ſacrifie; les Harloves donnent dans le panneau. Clarice s'engage à ne ſe marier jamais, ſi on veut, à n'épouſer jamais ni Lovelace, ni aucun autre; à abandonner ſon bien, & à ne tenir que de la libéralité de ſon pere, ſes plus

pressants besoins. Tout est rejetté, refusé, & sa mere a la barbarie de la presser d'épouser Solmes malgré sa répugnance, quoique Clarice l'assure que son bonheur temporel & éternel en dépend. Que devient donc l'éloge qu'on a fait de la vertu de cette Dame ? L'obéissance à un mari doit-elle aller jusqu'au crime, & n'en est-ce pas un de violenter une fille qui fait des propositions si raisonnables ? L'Auteur a-t-il voulu nous montrer le danger d'une douceur & d'une obéissance excessive ? je crois qu'il pouvoit s'éviter cette peine. Ce ne sont pas là les défauts ordinaires aux femmes ; & s'il s'en trouve à qui on puisse reprocher trop de complaisance & de douceur, il n'y a pas de danger que ces défauts gagnent.

Lovelace, pour promettre à Clarice de ne point faire périr tous ses parents, exige d'elle la promesse de rester fille, s'il ne peut l'épouser; ensuite il l'exhorte de se jeter dans les bras de Lady Laurence sa tante à lui, elle y consent, retire sa parole, & la donne une seconde fois dans la crainte qu'on ne profite d'un évanouissement pour la marier ; car elle sait qu'on a fait

venir un ministre assez peu scrupuleux pour le faire. Elle se dédit encore & écrit à Lovelace qu'elle a changé d'avis. Comme il s'en doute, il laisse cette lettre au dépôt où on avoit coutume de la mettre, ce qui force Clarice à se trouver à un rendez-vous qu'elle lui a donné, pour lui dire qu'absolument elle ne peut quitter la maison de son pere. Pendant qu'elle s'entretient avec lui, elle entend crier aux armes, croit que ses parents viennent la surprendre, craint qu'ils s'égorgent à ses yeux, & se laisse entraîner par Lovelace jusqu'à un carrosse qui l'attend. Elle est conduite dans une ferme, & Lovelace dont le premier dessein étoit de la séduire ou du moins de l'éprouver, oublie ses résolutions perverses, en la voyant, & lui offre de l'épouser sur le champ. Elle rejette cette proposition avec dédain, lui déclare qu'elle veut se réconcilier avec sa famille, s'il est possible, & rester fille, si cela dépend d'elle. C'est en conséquence de ces résolutions qu'elle refuse d'aller dans la famille de Lovelace, exige qu'il la conduise à Londres, & la laisse dans une maison dont il n'approche pas. Ici Miss

Howe semble faire le personnage sensé, & écrit à son amie, qu'elle n'a plus d'autre moyen que d'épouser Lovelace; qu'elle sera malheureuse, à la vérité, si elle ne parvient point à réformer ses mœurs : mais qu'elle s'est mise dans la nécessité de l'être, parce qu'il vaut mieux être malheureuse que déshonorée.

C'est ici le grand défaut de ce roman. Il est certain qu'une fille qui a le malheur d'être forcée de quitter la maison de son pere, ne doit fuir qu'avec un époux. Nous sommes comptables à Dieu de notre vertu, & aux hommes de notre réputation. Plus les mœurs de Lovelace étoient déréglées, moins elle devoit espérer qu'on s'imaginât qu'il avoit respecté une fille qu'il aimoit, & qui étoit en sa disposition. L'espoir de se réconcilier avec ses parents étoit ridicule; il ne pouvoit plus la regarder que comme une fille sans honneur. Pour moi, je crois que si j'eusse été dans le cas de fuir avec un valet, j'aimerois mieux qu'on me taxât de bassesse en l'épousant, que de vice en restant avec lui; & si je n'avois pas un lieu où il pût me conduire sur le champ, entre les mains de gens

d'honneur, & qui pussent répondre de ma conduite, oh, il seroit mon mari dans les vingt-quatre heures. Je ne trouve rien qui ne soit préférable à l'idée de perdre sa réputation, excepté le crime; or il n'y en auroit point dans une mésalliance, à plus forte raison dans le mariage qu'eût fait Clarice. Son amie le lui répete dans chaque lettre, elle convient qu'elle a raison; Lovelace le lui offre vingt fois, mais parce qu'il n'est pas assez pressant, la délicate Clarice le rebute, & à force de duretés, lui rend toute sa perversité.

Il la conduit à Londres, dans une mauvaise maison, dont la maîtresse passe pour une femme *comme il faut*; & pour abréger, après mille incidents, il se sert d'un breuvage qui lui ôte l'usage de ses sens. Clarice, après cette indignité, se sauve, refuse constamment la main de Lovelace qui lui est offerte par toute la famille de ce monstre, & meurt après avoir éprouvé plusieurs affronts qui ne sont qu'épisodiques au sujet. Pourquoi, puisqu'on employoit le nom d'une fille aussi parfaite que ma Clarice, ne lui pas donner une conduite aussi toute parfaite? Qu'avoit-

elle besoin de ce Lovelace pour se sauver ? Ou elle pouvoit obéir à ses parents, ou sa conscience s'y opposoit. Dans ce second cas, il falloit aller jurer la paix contre ses persécuteurs ; protester chez le Juge qu'elle ne consentiroit jamais à épouser Solmes ; avertir que tout mariage, fait autre part qu'à l'Eglise & publiquement, seroit forcé de sa part ; rendre le Juge dépositaire de la promesse qu'elle faisoit de rester fille, & à l'abri, par cette démarche, de la violence qu'elle craignoit ; revenir dans la maison de son pere, & s'y soumettre de bonne grace à la persécution. Il est vrai que Lovelace l'avoit environnée d'espions, & qu'elle seroit tombée entre ses mains ; alors elle eût été dans le cas d'une fille enlevée, qui n'a plus d'autre parti à prendre, après cela, qu'à épouser son ravisseur.

Voilà mes réflexions, ma chere, & je me flatte qu'elles seront les vôtres. Ayez la complaisance de me le confirmer. Je me connois, tout ce que j'ai de bon vient de vous, & je me défierois des pensées qui me paroîtroient les plus justes, si vous n'y mettiez pas votre sceau. Jugez du prix de cette disposition,

en apprenant que Milord eſt dans les mêmes principes que moi, & m'a cité un épiſode d'un Auteur célebre, qui penſoit de même. Le Comte Roger touchoit au moment d'épouſer une perſonne qu'il aimoit, dont il étoit aimé; elle ſe nommoit Alix. Le pere d'Alix meurt, & fait promettre à ſa fille d'achever ſon mariage; ſa mere s'y oppoſe, parce qu'elle aime Roger; & pour ſe l'aſſurer, fait enlever ſa fille par le Comte de Damartin. Alix, malgré ſon amour pour Roger, épouſe ſon raviſſeur, & croit que l'honneur l'exige. Roger déſeſpéré approuve pourtant le parti qu'elle prend.

Et nous, nous approuverons auſſi celui que vous prendrez, par rapport à Monſieur de Montalve. Nous deſirons pourtant paſſionnément de vous voir mariée, ſans pouvoir vous dire toutes les raiſons que nous avons de le ſouhaiter. Conſultez Dieu, rien de plus juſte; mais rendez vous à l'ordre qu'il vous manifeſte, par une Providence cachée ſous des événements qui paroiſſent fortuits; il n'enverra pas un Ange du Ciel, pour vous déclarer ſes volontés d'une maniere plus immédiate.

LETTRE DE CLARICE A LADY HARIOTE.

VOus ne vous imagineriez jamais, ma chere, que votre amie a ſuccombé à la tentation de lire l'ouvrage que vous lui avez annoncé, & de le lire en huit volumes; car l'Auteur Anglois a été abrégé par ſon traducteur, que vous avez encore trouvé trop long. Je crois que l'intention de l'Auteur, qui étoit très-bonne, vous a échappé. C'eſt comme s'il eût dit: Une fille auſſi parfaite & auſſi vertueuſe que mon Héroïne, a perdu pour une déſobéiſſance à ſes parents, ſon bonheur, ſa réputation, ſon honneur même. Apprenez, jeunes perſonnes, par ſon exemple, qu'une premiere faute contre la ſoumiſſion que vous devez à vos parents, peut vous conduire de précipices en précipices; qu'il eſt des démarches qui ne laiſſent plus que le choix entre deux malheurs. C'en eſt un bien grand d'être

lié à un homme ſans mœurs ; mais il n'eſt pas ſans reſſource, on a l'eſpoir ou de le corriger, ou de ſe ſanctifier par la patience ; mais la réputation une fois perdue, l'eſt ſans reſſource. Vous dites que ſi vous vous fuſſiez trouvée dans la néceſſité de fuir avec un valet, vous l'épouſeriez ſur le champ : le cas eſt bien délicat ; il faudroit ſuppoſer une impoſſibilité abſolue de trouver une protection, une reſſource. Il faudroit.... Oh ! il faudroit ne s'y point expoſer & j'aurai toujours mauvaiſe opinion d'une fille qui quitte la maiſon de ſon pere, à moins qu'elle ne pût échapper à un crime certain ; & où ces circonſtances ſe rencontrent-elles ? Je crois qu'une pauvre fille eſt bien à plaindre en pareil cas, s'il eſt poſſible ; il eſt peu de peres qui vouluſſent perdre leurs enfants. Je conçois pourtant.... Mais écartons ces idées : nous n'en aurons jamais beſoin, & ce ſont de ces choſes qui laiſſent dans l'imagination, des traces qui ne produiſent rien de bien & d'utile.

Après avoir bien réfléchi ſur le parti qui m'étoit propoſé, j'ai cru qu'il me convenoit, & j'ai donné mon

consentement d'assez bonne grace, pour que le Marquis n'ait point à craindre que j'eusse quelque chose à sacrifier, comme vous le dites dans une de vos lettres; je l'ai ratifié avec encore plus de joie, lorsqu'il a été question de dresser les articles. Monsieur de Montalve, fils unique pouvoit se passer de la fortune d'une femme; son pere dont j'ai pris alors la plus haute idée, lui ordonne dans une lettre qui a accompagné son consentement, de se contenter du quart de mon bien, & d'abandonner le reste à mes parents. Ils n'ont point d'autres enfants que vous, dit-il, & il ne seroit pas juste qu'ils restassent dans la médiocrité, pendant que vous seriez dans l'abondance. La joie avec laquelle le Marquis a souscrit à cet article, m'a causé un tel transport, que je l'eusse volontiers embrassé. Du moins lui ai-je laissé la liberté de lire dans mes yeux combien mon amitié pour lui étoit augmentée. Je dis mon amitié, Hariote, assurément je n'ai que cela. Plus je m'examine, & plus j'en suis persuadée. Je ne l'ai point dissimulé au Marquis, il voudroit quelque chose de plus vif, je n'en suis pas la maîtresse;

apparemment je n'ai de vocation que pour l'amitié. Voici les articles dont nous sommes convenus, & qui ne seront signés que le lendemain de mon mariage; car je n'acquiers le droit de disposer de mon bien, qu'en me mariant. Ma dot se montera à cinquante mille livres sterling, qui sont sur la banque de Gênes, le reste des actions sur la Compagnie des Indes, sur les fonds publics & sur la banque, sera employé à payer les legs dont ma tante m'a chargée, c'est-à-dire, ceux qui consistent en pensions viageres, & le reste à acheter une terre qui reviendra à mes héritiers légitimes, & dont mes parents auront la jouissance. Comme les desirs de ma mere se trouvent d'accord avec les miens, nous engagerons mon pere à acheter cette terre en Italie, afin que nous puissions jouir du plaisir de nous voir. Bien entendu que, tous les deux ans, nous viendrons passer quelques mois en Angleterre, pour voir mon Hariote & son époux; à condition que nous les verrons à notre tour en Italie. Je n'aurai pas le temps d'avoir votre réponse avant la célébration, mais vous aurez celui de recevoir cette lettre,

& de prier pour moi. Je ſens combien il faut de vertus pour remplir l'idée que je me fais des devoirs d'une femme, & cela m'effraie. Vous voyez, Hariote, que votre encens ne m'a point enivrée : je ne vous ai rien dit jusqu'à préſent, des exceſſives flatteries dont vous avez jusqu'ici rempli vos lettres, je vous connoiſſois trop pour eſpérer de vous faire changer de ton. Ces louanges ne ſeroient plus de ſaiſon, ſi mon époux exigeoit que je lui montraſſe les lettres que j'écris & celles que je recevrai, (& cela ne devroit point paroître extraordinaire dans un Italien ;) ſi, dis-je, il vouloit voir vos lettres, il pourroit me ſoupçonner de prendre plaiſir à un langage qui reſſemble à l'adulation, & qui n'eſt que l'effet de l'amitié un peu trop aveugle, que vous avez pour moi : cela pourroit diminuer l'eſtime que je ſouhaite qu'il ait toujours pour moi, & qui me flattera beaucoup plus que les ſentiments tendres, qui diſparoiſſent ordinairement après l'hymen.

AUTRE LETTRE DE CLARICE A LADY HARIOTE.

QUEL coup affreux vais-je porter à votre cœur, ma chere & tendre amie! Quel coup pour Milord, qui ſembloit les avoir prévus! N'ai-je point à me reprocher mon obſtination à conſerver la fatale confiance qui m'a perdue, lorſqu'un homme tel que lui m'en diſoit aſſez pour m'avertir qu'elle me conduiſoit au précipice? Mais qu'il étoit affreux de ſoupçonner un pere, de tant de noirceurs. Ah! chere Hariote, lorſque je vous écrivois avec tant de ſécurité, que nous ne ſerions jamais dans le cas imaginé par l'Auteur du roman de Clarice, que j'étois bien éloignée de penſer que je touchois au moment d'éprouver des malheurs mille fois plus terribles, au moment d'être forcée de quitter en fugitive ma prope maiſon, pour aller chercher auprès de vous un

asyle contre celui qui devoit être mon défenseur. Hélas! cette ressource sur laquelle je comptois m'a été ravie, & votre pauvre Clarice est bien dans le cas de l'imaginaire. C'est de la chambre obscure d'un inconnu, à la probité duquel il faut qu'elle s'abandonne, qu'elle implore votre pitié & celle de Milord; mais c'est trop vous tenir en suspens. Je dois reprendre ma malheureuse histoire à l'endroit de ma derniere lettre.

Le glaive étoit suspendu sur ma tête, & j'étois tranquille. J'attendois sans inquiétude sur mon sort le moment qui devoit m'unir pour jamais à un homme que je croyois digne de toute mon estime. Qui n'y auroit pas été trompé! Le monstre jouoit la vertu, la religion, avec une intrépidité capable d'en imposer à une personne qu'une longue expérience auroit rendu plus défiante. Et puis le témoignage que Milord avoit donnné en faveur de la famille des Montalve n'étoit-il pas suffisant pour éloigner de moi tout soupçon? Vous savez que depuis l'Acte du Parlement, il n'est pas permis de se marier sans licence, & autre part qu'à la paroisse, ce qui embarrasse

embarrasse extrêmement les Catholiques. Quelques-uns, après s'être fait marier par un Prêtre, se présentent ensuite à la Paroisse. D'autres ont passé en France, ou dans d'autres pays catholiques, pour s'y marier, & éviter par-là de paroître devant le Ministre. On me fit entendre que cette cérémonie n'étoit pas nécessaire à mon égard, puisque je devois quitter le Royaume, & qu'il suffisoit de me faire marier par l'Aumônier de l'Ambassadeur, ou plutôt de l'Envoyé de quelque Prince Italien. Montalve connoissoit celui du Grand Duc de Toscane, il se chargea de lui écrire, & il vint au jour nommé. Cet homme fit d'abord beaucoup de difficultés : en bénissant notre mariage, il s'exposoit à être transporté pour quatorze ans, & il étoit naturel qu'il prît les plus grandes précautions pour éviter ce malheur. Mon pere le rassura en lui découvrant une circonstance dont j'ai oublié de vous faire part, c'est que la recherche du jeune Marquis n'avoit point éclaté au dehors de la maison ; que les domestiques ne savoient pas que la célébration fût si proche, & qu'il étoit facile de les écarter : effectivement on en

envoya deux à Londres, & deux à Windford, sous prétexte de porter des lettres pressées, & d'aller aux provisions. Mes femmes se couchoient de bonne heure; car vous vous souvenez que je n'ai jamais eu la dureté de les assujettir à m'attendre, quand je passe l'heure ordinaire, & que je me déshabille moi-même, en pareil cas. Nous ne devions garder que l'Aumônier de la maison, celui de Montalve qui avec mon pere & ma mere faisoient quatre témoins. Un de ceux-là nous manqua; mon Aumônier se trouva fort incommodé après le dîner, & fut obligé de se mettre au lit; mais il m'assura que trois témoins qui restoient, étoient suffisants. Ma mere croyoit toucher au plus beau jour de sa vie, elle me para de ses propres mains, & malgré mon peu de goût pour la magnificence, il fallut obéir. Le détail de mon ajustement est nécessaire, puisqu'il produisit un incident qui m'a sauvée, comme je le dirai bientôt. J'avois une robe à fond d'argent mat, brochée en argent poli, d'où sortoient des faisceaux de roses très-éclatantes; mes cheveux noirs furent entrelacés de perles; vous savez que

ma tante en avoit beaucoup, & des plus belles. Comme mes diamants n'étoient point remontés, on me para d'une garniture d'améthystes, & ma tendre mere fit un bouquet des plus gros diamants, pour attacher derriere ma tête, ensorte que j'avois au moins pour plus de vingt mille livres sterling sur moi. Pauvre victime, je me persuade que Montalve dévoroit des yeux ces richesses dont il se croyoit déjà possesseur. Vous savez, ma chere, que j'ai toujours eu un grand foible pour Fani, ma femme de chambre, & elle le mérite par son attachement. Je ne pus lui faire un secret de mon mariage, je ne risquois rien en le lui confiant, puisqu'elle devoit me suivre en Italie. Cette pauvre fille me dit qu'elle mouroit d'envie de me voir dans mon ajustement de noces, & je lui promis d'entrer dans sa chambre un moment avant de nous mettre à table. On attendit pour souper que tous les domestiques de la maison fussent retirés; vous savez qu'il en restoit peu, ceux du Marquis avoient fait préparer le souper au village, & on servit à onze heures du soir. Pendant qu'on étoit occupé à tout arranger,

je feignis d'avoir oublié quelque chose dans ma chambre, & j'y montai pour tenir la parole que j'avois donnée à Fani. Je fus très-surprise de la trouver levée, avec un air fort embarrassé. Un inconnu, dit-elle, m'a remis une lettre, & m'a dit qu'il importoit extrêmement que vous la lussiez avant d'être mariée. Surprise de voir cet inconnu, si bien au fait d'une chose qui étoit un mystere pour nous tous, j'allois lui faire quelques questions, lorsqu'il m'a quittée, en me recommandant le secret & la diligence. Je n'ai pu trouver le moment de vous aborder depuis ce temps, & si vous n'étiez pas montée, j'allois jeter de grands cris, en me plaignant d'une colique affreuse, pour vous attirer ici.

Je pris la lettre en tremblant, & ne voulant pas, quoi qu'elle contînt, qu'on pût soupçonner cette fille de me l'avoir donnée, je quittai ma chambre, & descendis à la bibliotheque. Jugez de ce que je devins, après la lecture de cette lettre que je vous envoie.

LETTRE de Mistriss Cosby, à Miss Clarice.

C'EST à genoux, Mademoiselle; que je vous trace l'horrible aveu de mes crimes, fasse le Ciel que la premiere bonne action que je fais dans ma vie, en vous découvrant l'affreuse trahison dont vous allez devenir la victime; fasse le Ciel, dis-je, que cette bonne action soit suivie d'un repentir sincere. Vous m'avez fait sentir hier au soir le premier remords que j'aie senti dans ma vie; jusqu'à ce jour j'ai avalé l'iniquité comme l'eau, & je m'applaudissois d'un projet qui ne pouvoit que vous rendre misérable, lorsqu'il m'est venu tout-à-coup dans l'esprit: Quel mal t'a fait l'innocente Clarice? N'est-ce pas elle qui ne peut se résoudre à te laisser dans la médiocrité pour laquelle tu es née, qui a ajouté de son propre mouvement cent livres stèrling à la pension qu'on lui demandoit pour toi, & qui s'est fait la mere de tes enfants? Je n'endurcis point mon cœur contre cette pensée, & craignant que ma malignité ne l'emportât sur la miséricorde de Dieu,

je me hâtai d'appeller du secours contre moi-même. Je suis née catholique, quoique depuis l'âge de quatorze ans je n'aie fait aucun exercice de religion. Je savois qu'il y avoit à quelques portes de la mienne, un Ecclésiastique fort zélé; je le fis prier de passer chez moi, & je lui découvris la trame diabolique qu'on avoit ourdie pour vous perdre. Il me chargea de vous en écrire le détail, & ne voulut s'en fier qu'à lui pour le rendre à la femme que vous honorez de votre amitié, & dont je lui dis le nom.

Vous êtes sur le point d'épouser mon fils, & peut-être votre frere. Ce malheureux fruit de mon crime me fut enlevé par le Marquis de Montalve, qui partageoit avec votre pere le doute de la paternité. Elevé dans la piété, par les soins du Marquis, qui depuis son mariage a renoncé aux erreurs de sa jeunesse, mon malheureux enfant parut devoir réparer par ses vertus le crime de sa naissance; il entra dans un Ordre Religieux fort austere, dans lequel il a reçu les ordres sacrés, & pendant plusieurs années il a paru content de son état. Mais je vois, à

n'en pouvoir douter, qu'il eſt fils de Sir Derby; la perverſité de ſon caractere découvre la ſource de ſon ſang, il s'eſt refroidi peu à peu dans les devoirs de ſa profeſſion qu'il a enfin abandonnée, & s'étant échappé de ſon monaſtere, il me vint trouver à Londres, où votre pere m'avoit fait venir ſecrétement. Il eſpéroit vous engager à y faire quelque ſéjour, votre répugnance pour cette ville augmenta la haine qu'il vous portoit; car il ne peut penſer ſans horreur, que vous êtes en poſſeſſion de la fortune qu'il croit lui appartenir, & qu'il deſtinoit à nos enfants. Mon fils lui parut aſſez dépravé pour entrer dans ſes deſſeins de vengeance; il ſavoit que le Marquis de Montalve avec lequel il eſt brouillé depuis deux ans, avoit envoyé ſon fils en Angleterre pour y paſſer ſix mois, & y apprendre la langue; il crut la circonſtance favorable. Les ſommes que vous lui avez ſi généreuſement données, ont ſervi à mettre le fourbe en équipage. Pour ſe ménager des protections, il a abjuré la catholicité avec mon malheureux fils, entre les mains de l'Evêque de Londres qui, le croyant de bonne foi, a conçu beau-

coup d'amitié pour lui. Il lui a promis de rappeller à l'Eglise Anglicane son épouse & sa fille, & l'on attend l'effet de ses promesses. Il ne se flatte pourtant pas de pouvoir y réussir, & voici le reste de son affreux projet. Mille livres sterling ont gagné le Notaire dépositaire du testament de Madame votre Tante, il est changé, & les signatures contrefaites, & comme le pauvre Doyen de Colborn en avoit une copie qui eût pu embarrasser, le misérable que vous avez actuellement dans votre maison, trouva le moyen d'abréger sa vie, & d'enlever cette piece essentielle. Pour profiter de tous ses crimes, il falloit en commettre de nouveaux; vous faire épouser quelque misérable, qui trop content de la plus légere portion de votre bien, lui abandonneroit le reste. Le nouveau testament vous donnoit droit d'en disposer en vous mariant, & comme on connoissoit votre bon cœur, on ne doutoit point que vous ne vous prêtassiez avec plaisir à tout ce qui pouvoit assurer le bonheur de votre famille. Mon fils devoit ensuite vous conduire en Allemagne, & tâcher, à force de soins & d'amour, de vous

faire oublier la tromperie qu'on vous avoit faite sur le bien ; car vous deviez ignorer à jamais sa double apostasie. Celui qui doit vous marier est un Moine apostat, compagnon de mon fils ; car on veut que votre mariage soit aussi authentique qu'il sera possible, suivant les loix du Royaume, pour donner du poids à l'acte qui le suivra ; ainsi on a obtenu toutes les dispenses nécessaires pour cela.

Il ne me reste plus, Mademoiselle, qu'à vous demander mille pardons d'être entrée dans ce noir complot, il vous est aisé de m'en punir en laissant pénétrer le secret que je vous confie ; votre pere regarderoit un crime de plus comme une bagatelle, & ma mort lui sembleroit un dédommagement au chagrin de voir échouer son projet. D'ailleurs vous ne gagneriez rien à montrer ma lettre, le bon Ecclésiastique qui veut bien la porter, l'a copiée de sa main, je pourrois la nier, & puis cette affaire si elle étoit prouvée pourroit conduire votre pere sur un échafaud ; il mériteroit d'y perdre la vie, mais ce n'est pas à sa fille à l'y placer. Je pense qu'après avoir lu ces horreurs, il ne sera pas besoin

de feindre que vous vous trouvez mal ; gagnez une journée, & profitez-en pour vous mettre en lieu de sûreté, c'est le seul conseil que puisse vous donner la coupable & repentante Cosby.

Ne devois-je pas mourir en lisant cette lettre fatale ? Le desir d'échapper à mon malheur soutint seul mes esprits, & je résolus de suivre le conseil de cette femme qui devenoit par la miséricorde de Dieu l'instrument de mon salut. Quoi ! j'avois touché au moment d'être unie à un sacrilege ! mon sang se glaçoit dans mes veines en y pensant, & lorsque je rentrai dans la salle, ma mere fit un cri en voyant ma démarche chancelante, & mon visage couvert des ombres de la mort ; elle accourut à moi, me prit dans ses bras, au moment où mes forces m'abandonnoient. Je ne perdis pourtant point connoissance, & ce fut mon malheur. Montalve s'étant approché pour me soutenir, je jetai moi-même un cri en disant : retire-toi, monstre que l'enfer a vomi pour ma perte. C'est à cette imprudence que je dois attribuer tous les maux que j'éprouve : j'aurois eu le temps de consulter ma

mere, si j'avois su dissimuler, & mon.... Oh! je n'ai plus le courage de prononcer ce nom qui avoit pour moi tant de douceur. Sir Derby, dis-je, auroit attribué mon état à une cause physique, & n'ayant aucune raison de me supposer au fait de son noir complot, auroit consenti à un délai qu'il eût cru sans danger. Mon horreur pour Montalve lui fit voir que j'étois instruite, & désespérant de me tromper, il résolut de me contraindre. Je suis trahi, s'écria-t-il avec transport, mais je ne me serai point inutilement abaissé jusqu'à feindre, pour ménager une malheureuse dont les artifices m'ont dépouillé. Approchez-vous, dit-il au Ministre, unissez à l'instant ces deux personnes; & vous, me dit-il en me regardant avec des yeux où la noire fureur étoit peinte, hâtez-vous de saisir ce seul moyen de vous rendre un pere; j'oublie tout, si vous devenez à l'instant la femme de Montalve.

Ce terrible discours qui devoit m'anéantir, me rendit toute ma force. N'espérez pas, lui répondis-je avec vivacité, m'arracher un consentement qui outrageroit la nature, prenez tout ce que je possede, j'y consens de bon

cœur, mais la mort la plus cruelle ne pourroit me faire consentir au crime que vous me proposez. Et toi, dis-je au Ministre qui avoit fait quelques pas pour venir à moi, souviens-toi qu'il est un Dieu vengeur, crains que sa foudre ne lui échappe des mains pour te réduire en poudre, si tu osois entreprendre de former les coupables liens auxquels je me refuse. A ces mots, mon pere furieux se jette sur moi, me meurtrit le visage, & m'eût sans doute ôté la vie, si ma pauvre mere ne se fût exposée pour me sauver. Ah! j'avois peu senti les coups qu'il m'avoit portés, ceux dont il accabla ma mere déchirerent mon cœur; je me précipitai sur lui en lui criant qu'il prît sa vraie victime, & qu'il épargnât son épouse qui n'étoit point coupable de ma rebellion à ses volontés. Montalve, malgré sa dureté, fut touché du danger dans lequel il me vit, & m'arracha de ses mains. Il fut long-temps avant de pouvoir obtenir de mon pere la grace d'être écouté. Enfin l'ayant traîné au fond de la salle, il lui parla long-temps en particulier, avec une action fort animée. Pendant cet intervalle, je m'étois jetée aux pieds de ma mere;

& je baignois ses habits de mes larmes, sans avoir la force de lui parler. Le Ministre interdit étoit resté debout, Montalve l'appella, apparemment pour fortifier le conseil qu'il donnoit à mon pere, d'éviter un éclat qui pouvoit le perdre, & d'essayer à me réduire par des moyens plus doux. Rendez grace à l'amour qui plaide en votre faveur, me dit Sir Derby. Je vous donne vingt-quatre heures pour vous déterminer à faire de bonne grace ce que j'exige de vous, mais n'espérez pas un plus long délai. Vous serez la femme de Montalve de gré ou de force; suivez-moi toutes deux. En même temps il nous conduisit dans un réduit obscur qui étoit à l'extrêmité de la maison, où il n'y avoit qu'une fenêtre au plancher, qui donnoit à peine de la lumiere en plein jour. Je ne fis aucune résistance, l'idée consolante de me trouver avec ma mere en liberté de me plaindre, m'occupoit entiérement. Mais que devins-je lorsque je connus l'intention de mon persécuteur? On bâillonna ma mere pour étouffer ses cris, & on l'arracha avec violence de mon cachot, pendant que des mains que je respectois à peine, dans l'état

où j'étois réduite, me retenoient immobile à ma place. Mes cris qui dans la salle auroient attiré mes femmes, m'étoient inutiles dans ce lieu où ils auroient été étouffés, j'en poussois néanmoins, j'appellois le Ciel à mon secours, je le priois de protéger ma mere : je tâchois de me dégager pour voler à son secours, vains efforts, elle étoit disparue, & Sir Derby cessant alors de me retenir, me jeta sur le plancher avec tant de violence que j'en fus toute brisée, & sortit en fermant la porte avec toutes les précautions imaginables. Mon premier mouvement fut d'y courir pour mettre deux verroux qui la fermoient en dedans, résolue de me laisser mourir de faim plutôt que d'ouvrir. Plus tranquille alors, je me jettai à genoux & je demandai le secours de Dieu avec une ardeur qui pénétra jusqu'au Ciel, puisqu'il m'inspira le desir & le moyen de briser mes chaînes. J'avois tout à craindre pour les jours de ma mere, Sir Derby dans sa colere avoit laissé transpirer l'horrible dessein de faire dépendre sa vie de mon mariage. Ah! si je n'avois eu à trembler que pour la mienne, j'aurois bravé la mort & les

tourments ; mais un intérêt plus cher m'animoit. Pendant que je priois encore, j'entendis mettre la clef dans la serrure. Comme elle tournoit inutilement, & qu'on s'apperçut de l'obstacle qui empêchoit la porte de s'ouvrir, l'odieux Montalve fit entendre sa voix, & me conjura pour ma propre sûreté de daigner lui accorder un quart-d'heure d'entretien. Si je n'avois cru que mon indignation, je ne lui aurois répondu que par les justes reproches que méritoient ses crimes ; mais j'avois conçu un foible espoir d'échapper ; il eut la force de me contraindre. J'ai vingt-quatre heures pour prendre ma derniere résolution, lui dis-je, n'espérez pas me joindre avant ce temps. Souvenez-vous surtout, que le parti que je prendrai dépendra du traitement qu'on aura fait à ma mere ? Ah ! charmante Clarice, me répondit ce monstre, que ne pouvez-vous lire dans mon cœur : quelque pénétré qu'il soit d'amour pour vous, vous y verriez encore plus de remords que de tendresse. Un criminel tel que moi, n'ose prendre le Ciel à témoin de ses serments, je consens pourtant à recevoir en ce moment la punition

qu'il doit à mes crimes, si je ne suis sincere dans mon repentir, & si je ne me dévoue à réparer les maux que je vous fais souffrir. Au nom de vous-même, feignez de vous rendre aux desseins de votre pere, vous n'en serez pas moins la maîtresse de votre sort: mes jours vous répondront de ceux de votre respectable mere. Nous verrons demain, lui répondis-je, jusqu'à quel point on peut compter sur votre repentir; jusqu'à ce temps je ne vous demande que de me laisser tranquille.

Qu'il est aisé d'en imposer à un cœur droit! Il fut des moments où je crus appercevoir le ton de la vérité dans les promesses de Montalve. Y a-t-il un seul homme assez téméraire pour invoquer la vengeance du Ciel, pour ainsi dire, dans le temps où il la provoque par des trahisons? Si les promesses de ce malheureux étoient sinceres..... Mais a-t-il respecté celles qu'il a faites à Dieu en s'engageant au service des Autels! Ce repentir pourroit-il subsister avec l'amour criminel dont il convient qu'il brûle encore? Ah! je me rendrois complice de son crime, si j'osois me fier à ses serments. Fuyons, au risque de termi-

ner ma misérable vie : Dieu qui ne punit pas la volonté, connoît que je n'ai pas dessein d'en abréger le cours.

Il y avoit dans le lieu où j'étois enfermée une cheminée fort étroite, je ne désespérai pourtant pas de pouvoir m'y glisser, & d'arriver jusqu'au toit. Si vous me demandez ce que je prétendois faire lorsque j'y serois parvenue, je ne pourrois vous le dire; car si j'avois le dessein fixe de m'évader, je n'avois pas discuté si la hauteur des toits ne seroit point un obstacle à mon entreprise. Je me recommandai à Dieu avant de m'engager dans ce passage étroit, & véritablemet je crus plusieurs fois toucher au moment d'y rester engagée. Je gagnai enfin le faîte, à l'aide de mes pieds, de mes mains & de ma poitrine, sur lesquels je m'appuyois alternativement. Arrivée au haut, je fus contrainte d'y rester quelques moments pour respirer : ensuite à la pâle lueur des étoiles, je jetai les yeux de tous les côtés, pour voir si je ne découvrirois pas un endroit d'où la descente fût facile. Je connoissois bien un petit bâtiment qui étoit à l'extrêmité de ma maison, & qui étoit bien moins élevé qu'elle, si

j'étois aſſez heureuſe pour y arriver, je pouvois me gliſſer ſans danger, entre les deux toits, & parvenue au ſecond, j'eſpérois le franchir du côté du jardin, où il n'avoit guere plus de quinze pieds de haut; mais il y avoit un long eſpace pour y arriver, eh! le moyen de ne pas tomber dans ce chemin! Je n'avois pourtant pas d'autre parti à prendre, je riſquai donc le tout pour le tout. A cheval, pour ainſi dire, ſur le ſommet du toit, une jambe d'un côté & la ſeconde de l'autre, je pliai le corps, & m'attachant fortement avec les mains, je m'élançai, en quelque façon, ou plutôt je rampai ſur l'eſtomac juſqu'à l'extrémité du toit. J'entendis ſonner minuit lorſque j'y arrivai, & il en étoit temps, le Ciel ſe couvroit, les étoiles pâliſſoient, tout annonçoit un orage, & j'eus à peine gagné le jardin, que le peu de lumiere que j'avois eu juſqu'alors me manqua. Il me reſtoit un mur à franchir, il étoit moins haut que le toit que je venois de ſauter ſi heureuſement, & cependant je n'eus pas le même ſuccès. Mon pied ſe trouva engagé ſous moi dans ma chûte, & j'y reſſentis une telle douleur, que je

fus plus d'une heure ſans pouvoir bouger de ma place. La crainte de retomber entre les mains de mes perſécuteurs me rendit un peu de force ; je m'avançai du côté de Windſord, autant que j'en pouvois juger, & quoiqu'une horrible pluie m'eût percée juſqu'aux os, je m'avançois avec ardeur vers le lieu où j'eſpérois trouver un aſyle. Je ſavois qu'il y avoit au château quelques Dames du premier rang, j'étois réſolue de me jeter aux pieds de la premiere chez laquelle la Providence m'adreſſeroit, pour la conjurer de me cacher quelques jours juſqu'à ce que j'euſſe appris des nouvelles de ma mere, déterminée à laiſſer croire de ma fuite tout ce qu'on voudroit, plutôt que d'accuſer celui que ſa cruauté pour moi ne me diſpenſoit pas de reſpecter. Le Ciel en avoit diſpoſé autrement. A peine eus-je marché un quart-d'heure, que la douleur de mon pied ſe ralentit, & profitant de ce changement, je doublai le pas, enſorte qu'en trois heures, je ne fis pas moins de ſept milles, à travers les champs, pour ainſi dire. Je voyois bien que j'avois manqué ma route, toutefois il n'y avoit pas moyen de

retourner ſur mes pas, & je ne cherchois plus qu'à m'éloigner de Oldſwindſord, pour arriver à la pointe du jour dans quelque lieu où je puſſe avoir une voiture pour gagner Londres. Il commençoit à poindre lorſque j'entendis ſonner quatre heures, & jetant les yeux ſur le lieu d'où partoit ce ſon, je découvris que j'étois entre deux villages, & que c'étoit l'horloge de celui qui étoit devant moi, qui avoit ſonné. Je doublai le pas pour y arriver, lorſque j'apperçus de loin quelque choſe qui venoit vers moi. Je vis bientôt que c'étoit une femme qui portoit un panier à ſon bras. Quelques inſtants plutôt je me ſerois fiée à elle, mais la vue de ce clocher me donnoit l'eſpoir de trouver une bonne auberge; car l'Egliſe avoit l'air conſidérable, & dénotoit celle d'un gros bourg. J'avois de l'argent, une ſomme pouvoit éblouir le maître de l'hôtellerie, & l'engager à me fournir une voiture. Pendant que je faiſois ces réflexions, cette femme s'approchoit, & levant les yeux & les mains d'admiration, venez-vous du ſabbat, la belle fille, me dit-elle brutalement? Ah! je gage que vous vous ſauvez de quelque

bonne maiſon, où des cavaliers de mauvaiſe volonté vous auront battue; elle s'avançoit pour me regarder ſous le nez, je traverſai le chemin pour l'éviter, & auſſi-tôt que je l'eus perdue de vue, la crainte que la curioſité ne la fît retourner ſur ſes pas pour m'inſulter encore, me fit franchir un petit foſſé & une haie qui ſéparoit une piece de bled du grand-chemin, je la traverſai, & vis avec plaiſir qu'elle conduiſoit à une double haie entre laquelle il y avoit un chemin étroit qui paroiſſoit conduire au lieu où j'avois deſſein d'aller. Le diſcours de cette femme me fit réfléchir au déſordre de mon habillement auquel je n'avois pas penſé juſqu'alors, & jugeant qu'il y auroit de l'imprudence à paroître dans l'état brillant où j'étois, je m'aſſis ſous un petit arbre, & je détachai mes diamants & mes perles. Mon deſſein étoit de retrouſſer ma robe dans une jupe blanche que je portois deſſous, & de m'envelopper dans une capucine que j'avois dans ma poche, & que j'y avois miſe le matin au ſortir du jardin. Je croyois être à l'abri des regards curieux entre ces deux haies; quelle fut ma frayeur de

voir à vingt pas de moi un homme qui portoit une épée nue sous son bras! Dans cet instant tout ce que j'avois à craindre de plus terrible s'offrit à mon esprit déjà troublé, & voyant que je ne pouvois espérer de me sauver, je me jetai à genoux, & jetant ma bourse à dix pas de moi : Qui que vous soyez, lui dis-je, ayez pitié d'une misérable fille, & n'abusez pas du malheur qui me rend à votre discrétion. Voilà ma bourse, je vous la donne de bon cœur; prenez aussi cette aigrette de diamants, ce que je dis en jetant à ses pieds la derniere que je détachois de ma tête. Je ne vous demande en retour, que de me laisser la liberté de continuer mon chemin, & de me dire si je puis espérer de trouver une voiture dans le village qui est devant nous.

Cet homme s'étoit arrêté à ma voix; & me considérant de la tête aux pieds, il sembloit chercher à deviner par quel malheur une fille telle que moi se trouvoit dans un endroit écarté, dans un équipage si peu convenable à une route. Après quelques moments de silence, il me dit en mauvais Anglois, reprenez votre argent & vos diamants,

Mademoiselle, & dites-moi si je puis vous rendre quelque service; si vous croyez ne pas devoir les accepter, dites un seul mot, & je m'éloigne. Je vous avouerai pourtant que je le ferai à regret; vous pourriez tomber dans de mauvaises mains, & je pense que vous n'êtes pas faite pour aller mendier un asyle dans une auberge; car pour de voiture, vous pouvez vous assurer sur ma parole que vous n'en trouverez point dans tout le village.

La physionomie de cet homme étoit si belle, le son de sa voix si touchant, son air si respectueux, que je me trouvai tout-à-coup sans frayeur. Vous n'êtes pas Anglois, Monsieur, lui dis-je; non, Mademoiselle, me répondit-il, je suis François, & ceux de cette nation regardent comme un devoir, de se dévouer au secours des personnes de votre sexe, lorsqu'elles sont infortunées. C'étoit en François qu'il me fit cette réponse, parce que je lui avois fait la question dans cette langue. Oserai-je vous demander de quelle religion vous êtes, ajoutai-je? seriez-vous un François réfugié? Je ne sais pas dans quelle intention vous me

faite cette demande, me répondit-il ; mais dussiez-vous diminuer de la confiance que vous semblez vouloir prendre en moi, je ne serai point assez lâche pour vous dissimuler que j'ai l'honneur & l'avantage d'être catholique romain. Grand Dieu, m'écriai-je, en levant les yeux au Ciel, m'auriez-vous envoyé un défenseur ! Après cette courte exclamation, je dis à ce jeune homme : la franchise avec laquelle vous avez déclaré votre foi, sans pouvoir présumer quelle étoit la mienne, excite ma confiance. Pourriez-vous me procurer un asyle pour quelques heures, me fournir des habits convenables, & me faire trouver une voiture ? Rien de plus facile, me dit-il, si vous voulez accepter mon pauvre logement. Je demeure chez un maître très-honnête homme, j'y suis seul, & comme nous mangeons à l'auberge, nous n'avons point de domestiques. Vous vous enfermerez dans ma chambre jusqu'au soir, & alors vous pourrez vous confier à un honnête voiturier de ma connoissance, qui vous remettra dans Londres, où vous jugerez à propos d'aller. Je n'avois point encore fait attention à l'habit de celui qui

me

me parloit, qu'il étoit discordant avec sa figure! La poudre dont il étoit rempli m'apprit que je parlois à un perruquier, & malgré les importantes pensées qui devoient m'occuper, je ne pus m'empêcher d'avoir une distraction. Quelle doit être la politesse d'un François qui a quelque naissance, puisque j'en trouve tant dans un homme de cette classe! Vous n'obligerez point une ingrate, lui dis-je en me levant, je suis en état de faire votre fortune, je vous la promets; aussi-bien paroissez-vous né pour un état plus relevé que le vôtre. Ces paroles firent rougir prodigieusement le jeune homme. Je serois bien malheureux, me dit-il, si je pouvois être soupçonné de vues basses & intéressées, dans le petit service que je vous rends. Je suis pauvre, je l'avoue, mais ma pauvreté ne m'est point à charge, quoique j'aie à rougir de sa cause. Quant à ma profession, qui est à la vérité assez nouvelle pour moi, elle me réhabilite dans ma propre estime, puisque c'est le desir d'accomplir un devoir qui m'y retient. Mon étonnement augmentoit à chaque parole qui sortoit de la bouche de cet homme, son ref-

pect me frappoit encore davantage ; mon pied qui étoit fort enflé me causoit une douleur plus vive, depuis qu'il s'étoit refroidi ; l'inconnu s'apperçut que j'avois peine à marcher, & au lieu de m'offrir son bras, il voulut arracher un bâton qui tenoit à la haie, pour me soutenir ; je devinai son intention, & sensible à cet acte de retenue, je crus ne rien risquer en lui demandant le secours de son bras. Nous parlâmes peu le reste du chemin, qui étoit d'un demi-mille, & toujours couvert de haies ; il aboutissoit à une muraille où il y avoit plusieurs portes ; il en ouvrit une, & me conduisit dans une petite chambre qui étoit au premier de la maison dont nous avons traversé le jardin. Elle est sur la rue, me dit-il en entrant ; s'il vous étoit resté quelques soupçons, ils doivent disparoître, puisque vous êtes dans un lieu où vous pourriez appeller du secours. En me disant ces mots, il me fit remarquer une grande rue où il y avoit plusieurs maisons d'assez belle apparence. Vous êtes ici en sûreté, me dit-il, voilà la clef de ma chambre, je n'y entrerai que de votre aveu, permettez-moi

d'y venir frapper de temps en temps pour voir si vous n'avez besoin de rien ; & si vous croyez me devoir quelque reconnoissance, daignez m'en donner une preuve, en acceptant une tasse de chocolat que je vous apporterai dans quelques minutes. Non, Monsieur, lui dis-je, je ne conserve aucune défiance, j'accepte le rafraîchissement que vous m'offrez, & dont j'ai grand besoin, car je suis épuisée ; & lorsque vos occupations pourront vous permettre de me rejoindre, je ne puis rien faire de mieux que de consulter avec vous sur le parti que je dois prendre. Ma confiance vous paroîtra sans doute excessive, ma chere Hariote ; mais il est des figures auxquelles on ne peut la refuser, & jusqu'au moment où j'écris ceci, je n'ai pas lieu de croire que j'ai mal placé la mienne.

Mon guide revint bientôt avec quelques biscuits & une tasse de chocolat, & me dit qu'il étoit forcé de me quitter alors pour aller ouvrir la boutique. Comme la chambre étoit peu élevée, & que de simples planches la séparoient de la boutique, il ne s'y prononçoit pas une parole que je

n'entendisse, ainsi je restai immobile dans ma place, crainte de déceler mon asyle par quelque mouvement. J'entendis une voix qui étoit sans doute celle du perruquier, qui disoit à son garçon : vous êtes revenu bien matin, mon pauvre Chevalier. Je gagerois bien que vous n'avez pas mangé depuis hier au soir, & que vous aurez préféré de venir à jeun, plutôt que de boire un coup avec les domestiques de Milord. Pauvreté & gloire vont mal ensemble, mon pauvre ami, & vous devriez vous défaire de ces manies. Je mange bien avec ces gens là, moi qui suis votre maître ; êtes-vous plus grand seigneur que moi pour les mépriser ? Je ne les méprise pas, répondit mon guide ; mais je craignois que vous n'eussiez besoin de moi, & d'ailleurs j'avois plus de sommeil que de faim. A d'autres, répondit le maître, je vous connois ; je crois pourtant bien que vous avez besoin de quelques heures de repos ; ainsi vous pouvez vous jeter sur votre lit, il n'y aura rien à faire de toute la journée. Comme le maître finissoit ces paroles, j'entendis plusieurs chevaux qui alloient grand train, & qui s'arrêterent devant la bou-

tique. Je ne sais pourquoi je fus saisie d'un frémissement involontaire; combien augmenta-t-il lorsque je discernai la voix de Sir Derby, qui demandoit au maître, s'il n'avoit pas vu une jeune créature habillée de telle & telle façon, & là-dessus, il lui dépeignit mon ajustement, & finit en disant, il y aura cent guinées pour ceux qui la rendront à ses parents. Un coup de foudre m'eût rendu moins tremblante. Quelle tentation pour le jeune homme qui m'avoit rencontrée ! Il m'avoit dit qu'il étoit pauvre, résisteroit-il à la facilité de gagner cette somme? Je me reprochai cette pensée comme un acte d'ingratitude, & véritablement c'en étoit une. Le maître répondit qu'il ne faisoit que d'ouvrir sa boutique, & que cette fille auroit pu passer cent fois sans qu'il l'eût vue. J'ai été plus chanceuse, dit une femme qui balayoit, je l'ai rencontrée à la petite pointe du jour, je voulois lui parler, elle a traversé le chemin, & a doublé le pas pour gagner Londres: si j'avois pu prévoir ce qu'il y avoit à gagner, je l'aurois bien empêchée d'aller si vîte. Jugez de ma frayeur, ma chere, à la lettre,

je n'osois respirer, crainte que mon souffle ne fût entendu. Heureusement les cavaliers n'eurent pas plutôt entendu que j'avois pris le chemin de Londres, qu'ils partirent de toute la vîtesse de leurs chevaux. O Providence, m'écriai-je intérieurement ! que serois-je devenue si la rencontre de cette femme ne m'avoit pas fait quitter la grande route ? Mais par quel enchantement a-t-on pu découvrir sitôt ma fuite, & se mettre si juste sur mes pas ! L'arrivée de mon libérateur interrompit mes réflexions, il mit en entrant le doigt sur sa bouche pour me recommander le silence, & me montrant de la main une porte qui conduisoit à une autre chambre, il m'invita par ce geste à y passer. Nous serions entendus ici, me dit-il en me présentant un siege. Ah ! Mademoiselle, que j'ai frémi pour vous tout-à-l'heure ! mais peut-être êtes-vous déjà instruite du sujet de ma frayeur. Vous avez du entendre ? Eh ! j'ai tout entendu, lui dis-je. Quelle reconnoissance ne vous dois-je pas pour.... Ne me parlez pas de reconnoissance, me dit-il en m'interrompant, & daignez m'apprendre ce qu'il faut faire pour

vous garantir du péril qui vous menace. Qui ſont vos perſécuteurs? Ne pouvez-vous pas implorer la juſtice contr'eux? Le Bailli de ce lieu eſt un fort honnête homme, voulez-vous que je lui demande pour vous un aſyle plus convenable que celui que je vous ai offert?

Je fondois en larmes, & je fus long-temps avant d'être en état de répondre. A la fin je parvins à dire à mon protecteur: l'excès de mon infortune eſt telle, que je ne puis haïr mon plus cruel ennemi; il eſt mon pere, & je dois mourir mille fois, plutôt que de lui nuire. Je fuis pour éviter un mariage odieux, auquel on vouloit me forcer; une mere que j'aime plus que moi-même, court riſque d'être la victime de mon refus; le plus cher de mes deſirs ſeroit de lui être réunie. Combien y avoit-il de cavaliers à ma pourſuite? cinq, me répondit le jeune homme. C'eſt tout ce que nous avions d'hommes à la maiſon, repris-je. Ah! Monſieur, quel droit n'auriez-vous pas à mon éternelle reconnoiſſance, ſi vous aviez le courage de vous tranſporter à Oldwindſord, vous demanderiez à l'auberge, la maiſon de

Mifs Derby, & dans cette maifon Fani fa femme de chambre. Si par elle vous pouvez tirer ma mere du péril où elle eft expofée & la mettre en lieu où je puiffe la rejoindre cette nuit, ma vie fuffiroit à peine pour m'acquitter envers vous. Il eft des actes qui portent eux-mêmes leur récompenfe aux yeux d'un honnête homme, me répondit le jeune homme; des difcours nous feroient perdre un temps précieux; Oldwindford n'eft qu'à quatre milles d'ici, j'y vole. Mais, Mademoifelle, voici le moment de ma vie où ma pauvreté m'a été la plus pénible, il pourroit arriver telle circonftance où l'argent me feroit néceffaire.... Je vous entends, lui dis-je en lui préfentant ma bourfe : dix guinées me fuffifent, dit-il; foyez tranquille ici, ma chambre eft un lieu dont j'ai feul la clef, vous entendrez au bruit que je ferai avec mon fouet le moment où vous devez vous rendre à la porte de la premiere chambre.

Il n'attendit pas ma réponfe, & me faluant avec une grace bien finguliere dans un homme de fa forte, il defcendit, & dit affez haut pour que je puffe l'entendre : le fommeil fuit

loin de mes yeux; puisque vous n'avez pas besoin de moi, je vais essayer de me débarrasser d'un mal de tête, en montant quelques heures à cheval.

Continuation de la Lettre de Clarice à Lady Hariote.

Qui croiroit au milieu des inquiétudes qui m'agitent, que le sommeil ait pu suspendre pour un petit moment le sentiment de mes maux! que dis-je il semble qu'il ait augmenté ma faculté de les sentir, en rétablissant mes forces épuisées. Quelles affreuses images ont assailli mon ame pendant mon sommeil! J'ai cru voir mon libérateur devenu celui de ma mere; il me la ramenoit lorsqu'il a rencontré son cruel époux. Le vaillant jeune homme a essayé de la défendre contre ces cinq hommes qui vouloient la lui ravir, je l'ai vu tomber percé de coups; ma mere qui avoit cherché à le garantir aux dépens de sa propre vie, est tombée à côté de lui, leur sang se confondoit, & mon libérateur lui disoit: il est doux de le verser pour Clarice. Tout-à-coup la terre s'est ouverte, & a englouti mon malheureux pere: Montalve est

tombé à mes genoux, & joignant ma main à celle de mon libérateur expirant, il m'a dit : je répare les maux que je vous ai causés. Tout cela a disparu, je vous ai vue à côté de moi, mais d'une maniere si froide, si glacée, que je n'osois vous exprimer le plaisir que j'avois de vous revoir. Milord tout-à-coup vous a pris par le bras, & vous a dit : fuyons, fuyons ; je me suis élancée vers vous pour vous retenir, cet effort m'a reveillée couverte d'une sueur froide, & prête à m'évanouir. Quelle est la foiblesse de votre chere amie ! J'ai beau me dire à moi-même que ce songe est une suite des maux que j'ai éprouvés depuis vingt-quatre heures, & de ceux que je crains encore ; il me laisse une impression de terreur, qu'il ne m'est pas possible de dissiper. Quoi ! le Ciel n'accorderoit pas la conversion de mon malheureux pere à mes desirs ardents ? il seroit l'éternelle victime de la juste colere d'un Dieu vengeur ? Ah ! qu'il prenne ma vie en satisfaction de ses crimes, qu'il réunisse sur moi toutes les peines, en est-il une qui puisse approcher de cette affreuse pensée ? Quelque terrible que soit l'image de

ma mere & de mon libérateur expirant, je n'aurois point, ce semble, à trembler sur leur sort futur; ma mere a comblé la mesure de ses vertus, & ce généreux garçon pense trop noblement pour s'être jamais livré au crime. Il semble que l'innocence, la candeur & la paix siegent sur son visage. Oh Ciel! daigne être sa recompense, répands sur lui tes plus douces faveurs, & donne-moi le moyen de ne pas mourir ingrate. Ah! s'il me rendoit à ma tendre mere!... Pourquoi l'auteur de mes jours déshonore-t-il son rang par d'odieux procédés, pendant qu'un homme, né sans doute dans une classe obscure, montre des sentiments dignes d'un Prince?

Une curiosité que je me reproche en vain, m'a fait interrompre ma lettre; des papiers épars sur une table, peuvent me donner quelques lumieres sur celui dans la dépendance duquel je suis forcée de rester. Ah! si ces belles apparences cachoient un cœur corrompu & perfide! Montalve n'avoit-il pas comme lui ces dehors séduisants? Qui sait si cette curiosité que je me reproche, & que je combats, n'est point une inspiration du Ciel pour

me donner le moyen de fuir un danger égal à celui auquel je suis échappée ? Je succombe à la tentation ; si c'en est une, mon intention justifie une action que je regarderois comme criminelle dans tout autre cas.

Si je vous taisois ce que ma curiosité vient de me faire découvrir ; vous pourriez croire que ces découvertes sont désavantageuses à mon protecteur. D'abord il se nomme Chevalier, ce nom est sur l'adresse d'une lettre qui ne peut être que pour lui, car sa profession y est désignée. Le cachet de cette enveloppe n'a pas laissé de me surprendre. Ce sont des armes qui désignent une grande noblesse, & l'écriture est un caractere de femme ; j'ai cherché avec beaucoup de vivacité la lettre qui étoit contenue sous cette enveloppe ; un perruquier n'est point fait, ce me semble, pour avoir de telles correspondances. Je n'ai rien trouvé, & dans le fond j'en suis bien aise. Clarice n'a rien à craindre d'un homme de néant, la bassesse de sa naissance l'empêchera d'élever ses yeux jusqu'à elle, elle la rassurera elle-même contre un mérite qui sans cette circonstance pourroit faire de trop

fortes impressions sur elle. Quel aveu m'échappe ! ma chere Hariote, laissez-moi le temps de sonder mon propre cœur.

Graces au Ciel, je ne me sens pas capable d'oublier le sang dont je suis sortie ; le sentiment de ma gratitude est si vif, que j'en ai été effrayée ; eh ! pourroit-il l'être moins ? Ah ! je déchirerois mon cœur, s'il étoit moins sensible. A quels dangers ce pauvre jeune homme s'expose-t-il peut-être actuellement pour moi ? Ah ! si ce songe affreux devenoit une réalité ! Il faut que je détourne les yeux de cette terrible pensée, je ne pourrois la soutenir.

Il y a beaucoup de vers parmi ces papiers, & la poésie n'en est pas médiocre. S'il n'est pas Poëte, du moins il aime la poésie, voilà encore un goût singulier pour un homme de sa sorte ; le choix des pieces marque son discernement. Juste Ciel ! j'entends le signal qu'il m'a donné, déjà de retour ! Mes forces sont prêtes à m'abandonner.

Que j'ai de choses à vous apprendre, ma chere Hariote ; qui me débrouillera le cahos dans lequel je me perds ? Fatal voyage ! ce fut dans sa colere

contre moi que le Ciel vous mit dans sa nécessité de le faire. Je n'en murmure point, ô mon Dieu ! ne suis-je pas votre créature, obligée de me soumettre à votre divins décrets, quelque rigoureux qu'ils me paroissent ? ne m'avez-vous pas montré que vous êtes mon pere dans la protection que vous m'avez accordée pour échapper au plus grand de tous les maux ? Vous acheverez votre ouvrage, vous couvrirez de vos ailes la plus vertueuse de toutes les femmes, vous me remettrez dans ses bras & dans ceux de la plus tendre des amies, ou si vous me refusez ces biens dont je ne suis pas digne, vous me donnerez le courage nécessaire pour vous en faire le sacrifice. Voici ce que Chevalier vient de m'apprendre.

» Arrivé à l'auberge d'Oldwind-
» sord, il fut long-temps sans pou-
» voir attirer l'attention du maître,
» auquel il demandoit un morceau
» à manger, & du domestique auquel
» il crioit de mettre son cheval à
» l'écurie : tout y paroissoit dans le
» trouble, on alloit, on venoit, on
» faisoit des exclamations. Enfin,
» l'hôtesse rentra en s'écriant : non,

» il aura beau dire, on ne croira
» point que Madame Derby, non
» plus que sa fille aient fait quelque
» chose contre le devoir; la pauvre
» Fani se tue de le dire, & ce brutal
» de valet la menace, comme si
» c'étoit un crime aux yeux de Mon-
» sieur, de dire qu'il a la plus hon-
» nête femme, & la plus vertueuse
» fille du monde. Que n'amenois-
» tu ici cette pauvre fille, lui dit le
» Maître de la maison: j'ai toujours
» eu mauvaise opinion de ce Jacques,
» je ne la crois pas trop en sûreté
» avec lui, cours l'appeller, dit-il à
» sa servante, dis-lui qu'elle vienne
» prendre une tasse de thé avec nous;
» la pauvre fille, j'en suis sûr, n'aura
» pas eu le courage de déjeûner: puis
» appercevant à la fin Chevalier qui
» tenoit encore la bride de son cheval,
» je vous demande excuse, Monsieur,
» de vous avoir fait attendre; vous
» nous voyez tout hors de nous,
» voulez-vous prendre un déjeûner?
» De tout mon cœur, répondit Che-
» valier, je prendrai volontiers le
» thé avec vous, en attendant quel-
» que chose de plus solide; mettez-
» moi, s'il vous plaît, quelque chose

„ à la broche, car je ne veux pas
„ m'arrêter d'ici à Londres. Mais
„ pourroit-on vous demander ce qui
„ est arrivé de nouveau dans ce
„ quartier ?

Vraiment, dit l'hôtesse, nous n'en savons encore que quelques mots par-ci par-là; mais voilà Mistriss Fani, la femme de chambre d'un excellente Demoiselle qui a été enlevée, elle nous dira comme tout cela s'est passé.

Fani avoit les yeux extrêmement rouges, & il étoit aisé de voir qu'elle avoit beaucoup pleuré. Elle montra beaucoup de prudence dans tout ce qu'elle dit. La jeune maîtresse s'étoit échappée pendant la nuit, la trace de ses pas dans le jardin, avoit conduit jusqu'à la muraille, & les mêmes traces de l'autre côté, avoient indiqué de quel côté il falloit faire des recherches. Sir Derby, Montalve & trois domestiques s'étoient mis à sa poursuite; quelques heures après, Montalve & Jacques étoient revenus à la maison. Le premier s'étoit fait conduire à une chambre écartée, où étoit Madame Derby, & en avoit fait sauter la serrure; Jacques qui vouloit s'y opposer, en avoit été battu; après une demi-

heure de conversation, sa maîtresse étoit montée dans une chaise de poste que Montalve escortoit à cheval. Les cris de Jacques avoient ameuté tout le village, il crioit qu'on trahissoit Monsieur; qu'après lui avoir ravi sa fille, on lui enlevoit son épouse; mais Madame Derby ayant dit quelques paroles, tout avoit été appaisé. Elle ajouta que l'infame Jacques la menaçoit de la mettre entre les mains de la justice, comme une voleuse, parce qu'elle avoit aidé à sa jeune maîtresse à enfoncer des armoires pour emporter des diamants. Tous les gens de la maison, & plusieurs voisins se récrierent beaucoup contre cette méchanceté, & conseillerent à Fani d'aller porter ses plaintes à Windsord, où elle pourroit jurer la paix contre ce domestique: tous s'offroient à l'y conduire. Non, dit Fani, je ne veux mêler personne dans mes embarras, pourvu qu'on me trouve un cheval, j'irai fort bien toute seule faire ma déposition. Chevalier prit alors la parole. J'ai quelques affaires à Windsord, lui dit-il, & j'y puis dîner aussi-bien qu'ici; je vous offre la croupe de mon cheval, & comme j'ai l'honneur d'être fort connu

du juge de paix, j'eſpere qu'il rendra à Mademoiſelle toute la juſtice qu'elle mérite. Je ne demande qu'une récompenſe pour le ſervice que je lui rendrai, ce ſera de m'inſtruire demain de la ſuite de cette affaire; je m'intéreſſe au ſort de ces Dames, & ſi je n'étois pas forcé d'être aujourd'hui à Londres pour une affaire preſſante, je remettrois mon voyage.

Fani bénit l'honnête-homme qui s'intéreſſoit à ſon ſort, & avant de quitter la maiſon, vuida ſes poches, ôta ſa robe, ſecoua ſes jupes qu'elle fit tâter à pluſieurs femmes, pour montrer qu'elle n'emportoit rien. Le maître de l'auberge pouſſoit la générosité jusqu'à ne vouloir rien prendre pour la dépenſe de Chevalier; celui-ci n'y a point voulu conſentir, il a jeté une guinée ſur la table, & a laiſſé cinq ſchelings pour ſon déjeûner, & pour le dîner qu'il avoit fait préparer, ce qui a donné une grande idée de lui, & l'a fait prendre pour un homme de conſéquence; car il avoit emprunté une redingote au village, qui cachoit ſon habit.

A peine Chevalier a-t-il été à un demi-mille du village, qu'il s'eſt ou-

vert à ma femme de chambre. Cette pauvre fille a manqué mourir de joie, lorsqu'elle a entendu prononcer mon nom : elle vouloit à toute force me joindre ; Chevalier lui a fait entendre qu'elle me seroit plus utile à Oldwindford, parce que nous pourrions être instruits par elle des mesures qu'on prendroit pour découvrir mes traces. Ils sont convenus que la démarche qu'elle faisoit étoit absolument nécessaire à sa sûreté ; mais comme elle craignoit que le retardement de Chevalier ne me causât trop d'inquiétude, elle l'a prié de me rejoindre, & a continué sa route à pied.

Quand le desir d'apprendre des nouvelles ne me retiendroit pas où je suis, une autre raison plus forte m'empêcheroit de m'éloigner. Jacques a laissé échapper que je serois entre les mains de mon pere avant qu'il fût vingt-quatre heures, parce qu'il m'avoit consignée à toutes les barrieres, & qu'ainsi je serois arrêtée de quelque côté que je me présentasse. A quelle extrêmité suis-je réduite ! Forcée de fouler aux pieds la bienséance en passant la nuit avec un inconnu, je suis en cela plus à plaindre que la

Clarice de Monſieur Ritcharſon ; elle avoit la compagnie de quelques femmes. Cependant en confrontant nos aventures, je me trouverois moins à plaindre qu'elle, ſi je pouvois être raſſurée ſur le ſort de ma très-chere mere. Je n'ai point à me reprocher de m'être jetée dans la ſituation où je me trouve, le cas d'une indiſpenſable néceſſité juſtifie ma fuite. Je ne me ſuis point miſe volontairement ſous la protection d'un homme, cet homme n'eſt point & ne peut devenir mon amant. S'il avoit fallu choiſir entre tous ceux que je connois, excepté Milord, je doute que j'euſſe pu rencontrer quelqu'un avec lequel je fuſſe plus en ſûreté. La lettre que vous recevrez par le prochain ordinaire vous apprendra combien je ſuis fondée à vous parler ainſi. Ce ſera vous qui la recevrez cette ſeconde lettre, ma chere Hariote. La ſituation où je me trouve, excuſe l'indiſcrétion de la priere que je vais vous faire. Je ne puis être en aucun endroit auſſi cachée qu'ici, Fani m'y viendra joindre auſſitôt qu'elle ceſſera de m'être néceſſaire à Oldwindſord. Je ſuis donc réſolue d'y attendre la fin de mes infortunes.

Je les croirai passées au moment où je pourrai me jeter entre les mains & sous la protection de Milord, & passer avec lui en France. Je sais qu'à mon âge on est encore sous l'autorité d'un pere, il peut me réclamer. Je sais aussi que l'acte par lequel il m'a cédée à ma tante, peut anéantir sa réclamation, ou du moins l'affoiblir, & mitiger le pouvoir qu'il a reçu de la nature; mais je m'exposerois à tout, plutôt que de diffamer l'auteur de ma naissance. S'il peut oublier que je suis sa fille, je n'oublierai jamais qu'il est mon pere, & avec le secours du Ciel, je ne m'écarterai jamais de ce que je lui dois en cette qualité. Le plus sûr parti est donc de fuir ma patrie, & d'y abandonner tout ce que je possede. C'est ma fortune qui m'ôte mon pere, elle m'est odieuse, qu'il en jouisse & qu'il me rende son cœur. J'espere que Milord aura la générosité de vouloir bien partir à lettre vue; il m'en coûte infiniment de vous proposer une telle privation dans l'état où vous êtes: cependant il est le seul qui puisse ôter aux yeux du public, ce que ma fuite a d'odieux, sur-tout lorsqu'il m'est impossi-

ble d'alléguer les raiſons que j'ai eues de prendre ce parti. Son nom fera bien préſumer d'une action preſque toujours condamnable.

C'eſt la ſeule raiſon de la bienſéance qui me fait reſter ici, juſqu'à l'arrivée de Milord. Chevalier m'aſſure qu'il trouveroit des moyens de me conduire ſûrement en France. Je ne balancerois pas à m'abandonner à ſa conduite, ſi tout le monde avoit de lui l'opinion que j'en ai conçue. Mais Sir Derby ſaiſiroit peut-être cette occaſion de me décrier; & s'il faut ſouffrir avec réſignation la perte de ſa réputation, quand Dieu l'ordonne, je regarde comme un devoir ſacré le juſte ſoin qu'on en doit prendre, & j'ai toujours ces paroles préſentes : malheur à celui par qui le ſcandale arrive, &c. Hélas! je ſuis tombée dans ce malheur, le plus grand de tous à mon gré. Ma ſeule conſolation eſt la réſolution où je ſuis de ne point l'aggraver. La poſte me force de finir, je vous apprendrai le reſte par la premiere lettre.

LETTRE
DE CLARICE
A MYLADY HARIOTE.

COMME je prévois, chere Hariote, que j'aurois beaucoup de choſes à vous mander, je commence cette ſeconde lettre un jour avant celui où elle partira, & je vais reprendre le fil de mes triſtes aventures, à l'endroit où la poſte me força de les interrompre.

Les occupations de Chevalier le forcerent à me quitter auſſi-tôt qu'il m'eut rendu compte de ſon voyage. Il avoit eu l'attention de ſe pourvoir d'un poulet froid, & du reſte de ce qui étoit néceſſaire pour ſuſtenter une vie qui menace d'être bien traverſée, mais que Dieu m'ordonne de conſerver : je m'élevai donc au deſſus de mon abattement pour prendre quelque nourriture, il me ſemble que ce petit ſecours rendit quelque vigueur à mon eſprit. J'avois ſur-tout deux choſes qui me cauſoient une inquiétude

mortelle. La premiere regardoit mon incertitude sur le sort de ma vertueuse mere. Quelquefois je me rappellois les promesses que Montalve m'avoit faites la veille, & je me disois que le premier effet de son repentir, avoit été de soustraire Madame Derby aux fureurs de son epoux. Elle l'avoit volontairement suivi, & il falloit pour l'engager à ce coup d'éclat, qu'il lui eût découvert toute la trame qu'on avoit ourdie contre nous. Montalve ne pouvoit probablement la conduire que chez sa mere ; la conversion de cette pauvre femme n'étoit point équivoque ; elle avoit coupé dans le vif pour m'écrire la lettre qui m'avoit fait éviter mes malheurs ; de pareils commencements menent loin, & je la regardois comme une personne que Dieu avoit choisie pour en faire un exemple de sa miséricorde. En supposant à son fils les plus mauvaises intentions dans l'énlevement de ma mere, il devoit compter sur la perversité de la sienne, & ne pouvoit être instruit du prodigieux changement que la grace avoit opéré. Que je regrettois alors de n'avoir point attendu l'effet de ses promesses ! peut-être, me disois-je

à

à moi-même, ſerois-je actuellement dans les bras de ma mere? Je n'ai pas conſervé long-temps ce regret, il me ſemble que j'ai ſuivi les regles de la prudence, c'eſt elle que Dieu nous a donnée pour guider nos actions, & nous ne ſommes pas reſponſables du ſuccès. J'ai peut-être trop compté ſur la mienne, & Dieu prend plaiſir à la confondre, pour m'apprendre à ne compter déſormais que ſur ſon ſecours.

J'ai été forcée de quitter ma plume pour laiſſer le temps à cette derniere réflexion de ſe développer dans mon eſprit. Effectivement j'ai trop compté ſur le bonheur : il me ſembloit que celui que je me promettois étoit mon ouvrage; je ſuis ſortie, ſans m'en appercevoir, de cette dépendance de Dieu où il ſembloit qu'une longue habitude m'avoit aſſujettie. Effet funeſte de la proſpérité! je m'apperçois que depuis quelques mois je m'étois inſenſiblement attiédie; cette étrange diſgrace eſt ſans doute un moyen que Dieu emploie pour me réveiller du ſommeil dans lequel je tombois ſans m'en appercevoir; plaiſe à ſa bonté, s'il me rend le calme, de ne pas permettre que j'en abuſe encore.

Il y a une heure que je médite un projet qui pourroit peut-être terminer mes peines, & c'est le desir de mettre fin à celles de ma mere, qui me l'inspire. Qu'est-ce qui s'est opposé aux sentiments de la nature, dans le cœur de Sir Derby? Le dépit qu'il a conçu de la préférence que ma tante m'a donnée sur lui. Puis-je estimer une fortune qui me cause une si grande perte? Non, il vaut mieux la lui abandonner, la pauvreté, l'indigence n'est qu'un mal imaginaire. Qu'il me rende ma mere, & qu'il prenne mes richesses; ne sommes-nous pas convenues mille fois que richesse & bonheur ne peuvent habiter ensemble?... On donne le signal pour ouvrir, j'y cours....

Le sommeil fuit de mes yeux, ma chere Hariot, l'étrange projet que j'étois prête à vous expliquer lorsqu'on m'a interrompue, se présente à mon esprit sous les formes les plus séduisantes. Cependant je ne me sens pas le courage de vous le déclarer à présent. Peut-être serai-je plus la maîtresse d'une mauvaise honte, avant de finir ma lettre; il faut en attendant que je vous entretienne de ce qui s'est passé depuis l'heure où mon libérateur

s'est retiré, jusqu'à celui où je suis demeurée seule. Une de mes inquiétudes étoit la crainte de passer la nuit si proche d'un homme inconnu : quelle que soit l'estime que ses procédés m'aient inspirée, je sais que la défiance est la gardienne de la vertu. Il ne m'a pas laissé l'embarras de lui expliquer ma peine à cet égard, & m'a dit en entrant qu'il venoit de se ménager la commodité de me laisser libre, en priant un ami de lui rendre partager son lit : mais, a-t-il ajouté, je suis en usage de me retirer tous les soirs dans ma chambre, pendant que mon maître va passer une couple d'heures avec ses amis, je suis attentif à lui porter de la lumiere lorsque je l'entends rentrer, il pourroit s'inquiéter si j'y manquois, & peut-être me croire malade. Il a tant de bonté pour moi qu'il ne voudroit pas se coucher sans voir si je n'aurois pas besoin de secours, ce qui pourroit trahir notre secret ; je suis donc forcé, Madame, de vous demander permission de passer quelques heures dans la chambre voisine, en attendant qu'il sorte ; aussi-tôt que je serai seul, je descendrai dans la boutique & vous laisserai libre. Jusques-

là j'ai cru qu'il valoit mieux vous importuner que de lui causer des soupçons. D'ailleurs j'ai besoin de prendre vos ordres ; si vous étiez forcée par quelque accident imprévu de quitter cet asyle, vous auriez besoin d'habits plus simples que celui que vous portez, vous manquez de linge & de mille choses nécessaires ; si votre femme de chambre n'est pas en état de vous en procurer, ne seroit-il pas convenable que je cherchasse à vous en pourvoir ?

Je louai les soins & l'attention de mon protecteur ; & comme j'avois une grande curiosité de le connoître plus particuliérement, je saisis cette occasion de la satisfaire. Vous aimez la solitude, à ce que je vois, lui dis-je ; c'est un goût louable dans un homme de votre âge ; car vous ne paroissez pas avoir plus de vingt-ans. Pourrois-je vous demander sans indiscrétion à quoi vous vous occupez tous les soirs ? J'aime la lecture, répondit Chevalier, & ce qui m'a été de plus pénible depuis près d'une année que je suis ici, c'est la disette des bons Auteurs. Depuis quelques mois ma profession m'ayant ouvert l'entrée de quelques

bonnes maisons, je me suis procuré des livres Anglois, je commence à les entendre, & je regrette de n'avoir pas eu occasion de commencer cette lecture plutôt : il y a un si grand nombre de bons ouvrages dans votre langue, que mon seul devoir m'arrache à la lecture. Vous me rappellez, Madame, un oubli que je me reproche, j'aurois dû vous offrir ma chétive bibliotheque, cela vous eût rendu la journée plus courte. Je ne lis point de romans, répondis-je. Avez-vous des livres d'un autre genre ? Il est des romans qu'on peut lire avec plaisir, répondit-il, je vous avouerai pourtant qu'il est peu d'Anglois qui aient réussi dans ce genre. Je préfere les livres qui traitent de la morale & des sciences, & il faut avouer qu'on trouve ici une source abondante de richesses, pour ceux qui sont plus curieux de former l'esprit que de s'amuser. Je lis actuellement le grand Newton, & les heures que je passe avec cet auteur, s'écoulent avec une rapidité étonnante. Il faut que je vous répete ce que je vous ai déjà dit une fois, ajoutai-je : vous n'êtes pas fait, ce semble, pour l'état dans lequel vous êtes, tant de sentiments, & une

éducation qui transpirent à chaque instant, annoncent un homme qui ne peut être né dans l'obscurité & la bassesse. Je suis jeune, me répondit Chevalier, cependant plus de la moitié de ma vie s'est passée dans une médiocrité qui approche de l'indigence. Je vivois du travail de mes mains, comme nos premiers peres, & le bonheur d'adoucir les peines d'une personne qui devoit m'être chere, ne me laissoit pas sentir ce que mon état avoit de pénible. Jours heureux! s'écria-t-il en levant au Ciel des yeux humides & dont il s'échappa quelques larmes, je vous ai perdus sans retour, & le reste de ma déplorable vie se passera à gémir de votre perte! Pardon, Madame, ajouta-t-il, je devois réprimer ce transport. Si je n'avois à me plaindre que d'un malheur, il me semble que je ne daignerois pas m'en affliger; mais j'ai à pleurer des fautes, & l'infortune accompagnée du remords, est un mal contre lequel le courage se trouve impuissant. Il est peu de fautes qu'un repentir aussi vif ne puisse effacer, lui dis-je; auriez-vous abandonné une épouse, une mere? Ce mal seroit-il irréparable? Je conçois

par les preuves que vous m'avez données de votre désintéressement, que vos larmes ont une cause plus noble que la pauvreté où vous êtes réduit, & plut au Ciel que vous n'eussiez point d'autres malheurs à pleurer! avec quel plaisir je réparerois les injustices de la fortune à votre égard: vous me feriez sentir le plaisir de l'abondance.

Chevalier ne répondit à mes offres que par une profonde inclination; car je l'avois forcé de s'asseoir, ensuite il me dit: „ Je ne suis point engagé „ dans des liens indissolubles, ce „ ne sont point les devoirs du ma- „ riage que j'ai trahis, ce sont ceux „ de la Nature. J'ai déchiré le cœur „ de la plus respectable de toutes les „ meres, la généreuse bonté avec „ laquelle elle vient de me pardon- „ ner mon ingratitude, m'en fait „ mieux sentir toute l'indignité. J'es- „ pere un jour me revoir à ses pieds; „ mais le retour de la tendresse, qui „ faisoit il y a un mois le seul objet „ de mes desirs, ne m'empêche pas „ d'être jusqu'au tombeau, le plus „ infortuné de tous les hommes; en „ un mot, Madame, mes maux sont

„ de nature à ne finir qu'avec ma
„ vie, je ne desirerois pas même d'en
„ voir la fin : pardon encore une
„ fois, Madame, c'est trop vous
„ occuper d'un infortuné qui n'attend
„ d'autre bonheur que celui de voir
„ vos peines heureusement terminées,
„ & qui dans celles qui lui restent
„ à souffrir, n'aura point de plus
„ doux plaisir que celui de penser
„ qu'il aura contribué à la satisfac-
„ tion du chef-d'œuvre de la
„ nature. „

Rien de plus mesuré que le discours de Chevalier, ses regards l'avoient été moins, ma chere, il lui en étoit échappé quelques-uns que l'indigne Montalve m'avoit appris à discerner. Je ne sais s'il s'en est apperçu lui-même, j'ai lieu de le croire, par la promptitude avec laquelle il changea de discours. Nous parlâmes des bons Auteurs François, il les avoit tous lus, enfin, nous entendîmes le maître sortir de la boutique dont il ferma la porte, & alors Chevalier s'empressa de me préparer du thé, il me demanda ensuite quelles étoient mes résolutions pour le lendemain. J'ai besoin du repos de la nuit, lui dis-je, pour

m'arranger avec moi-même ; vous ne pourrez paroître à Oldwindsord avant deux heures, puisque vous serez censé avoir couché à Londres, j'espere avant cette heure avoir pris une résolution capable de me procurer quelque repos. Je me levai en disant ces mots, & marchai vers une petite armoire où il m'avoit montré ses livres ; j'y vis avec plaisir quelques ouvrages de piété, & cela me donna l'occasion de le sonder sur les principes de religion. Je lui trouvai à cet égard des lumieres supérieures, & comme je l'en félicitois ; ah ! Madame, me répondit-il avec un profond soupir, que servent les lumieres de l'esprit contre les penchants du cœur ? Les miennes n'ont servi qu'à aggraver mes fautes & le déplorable oubli de mes principes, pendant une année entiere. Jours funestes que je voudrois effacer aux dépens de la derniere goutte de mon sang ! J'oserois vous promettre de la part de Dieu qu'ils le sont, lui dis-je, si à la vive douleur qu'ils vous causent, vous avez joint les secours que la religion vous offre en pareil cas. On trouve à Londres des Ecclésiastiques d'une grande piété, vous

en connoiſſez ſans doute quelques-uns ?

Oui, Madame, me répondit-il, Dieu ne m'a point châtié dans ſa colere, l'extrêmité des malheurs qui ont été les ſuites de ma faute, en eſt devenue le remede, & j'ai trouvé dans M...... un Ange dont la charitable main a troublé la Piſcine en ma faveur. Ce digne homme habite dans le bourg prochain, & je trouve toujours auprès de lui de nouvelles conſolations dans mes peines. J'ai déjà eu la penſée de vous propoſer une entrevue avec lui, mon maître eſt accoutumé à le voir quelquefois ici, & quoiqu'il n'ignore point ſon état, il le voit avec plaiſir. Avec quelle ſatisfaction n'ai-je point appris que je trouverois un Eccléſiaſtique dans le ſein duquel je pourrai répandre mes peines ! J'ai prié Chevalier de me procurer ſa viſite, en revenant de Windſord, & j'attendrai ce moment avec impatience. Ce jeune homme m'a quitté au retour de ſon maître, & j'ai voulu tout de ſuite vous inſtruire de la converſation intéreſſante qui a ſuſpendu le ſentiment de mon malheur. Je n'ai oſé lui demander le

détail de ſes aventures, il m'a ſemblé qu'il craignoit de m'en inſtruire, puiſqu'il a éludé ma curioſité à deux différentes fois. Quelles que ſoient les fautes qu'il ſe reproche, je les crois l'effet d'une foibleſſe plutôt que d'un vice, ſon cœur eſt fait pour la vertu.

Suite de la Lettre de Clarice, achevée le lendemain.

Chevalier arrive de Windſord ; eh quelle affreuſes nouvelles vient-il de m'apprendre ! Ciel daigne ſoutenir mon courage dans les malheurs qui me reſtent à ſouffrir ! C'eſt de l'hôteſſe qu'il a ſu le détail ſuivant. A peine l'a-t-elle apperçu, quelle s'eſt écriée : hélas ! mon cher Monſieur, ſi vous étiez revenu quelques heures plutôt, vous auriez été témoin d'une ſcene qui vous auroit attendri. Cette pauvre fille que vous vîtes hier ici, vient d'être arrêtée comme complice de ſes maîtreſſes. Deux miſérables ont été jurer que Madame Derby & ſa fille, de concert avec Montalve, les avoient ſollicités d'empoiſonner Sir Derby, parce qu'il s'oppoſoit au mariage de ſa fille avec ce Montalve, qui ſe faiſoit

appeller Marquis, quoiqu'il ne fût qu'un aventurier. Les domestiques ayant, disent-ils, reçu le poison, pour empêcher qu'on ne s'adressât à d'autres, le remirent avant hier au soir entre les mains de Sir Derby, qui voulant éviter l'éclat, se contenta d'enfermer sa femme & sa fille dans des lieux séparés. Sa fille s'est sauvée pendant la nuit, & Montalve profitant de l'éloignement du pere, enleva hier matin la mere. Ce qui confirme cette déposition, c'est qu'effectivement la mere a suivi ce misérable, de son bon gré. Pour moi, ajouta cette femme, je ne fais qu'en dire; j'aurois juré que la mere & la fille étoient des saintes; il est vrai qu'elles sont Papistes, & que le pere avoit quitté cette religion depuis quelques mois. C'est peut-être une vengeance; car on dit que ces chiens de Papistes sont bien méchants. Pour moi, je n'ai jamais rien vu faire de mal à ces pauvres créatures, & je souhaite de bon cœur qu'elles s'échappent; car elles ont toujours été très-obligeantes pour nous; quand elles me rencontroient, c'étoit toujours, bonjour, ma chere Mistriss, comment se portent les

enfants ? ou autres choſes ſembla-bles.

Et croyez-vous que la femme de chambre ſoit coupable, demanda Chevalier ? Elle m'a paru une fort bonne fille dans le peu de temps que je l'ai vue. Elle n'eſt que ſoupçonnée, je crois, répondit l'hôteſſe, mais il eſt toujours bien triſte d'être en priſon. On vient de la conduire à la ville, & elle eſt partie d'un air aſſez réſolu ; mais ne voulez-vous pas vous rafraîchir, Monſieur ? J'ai encore une grande route à faire, répondit Chevalier ; mais dites-moi : eſt-ce que Monſieur Derby voudroit faire arrêter ſa femme & ſa fille ? Il a obtenu des Warans contr'elles, reprit l'hôteſſe ; mais franchement je crois qu'il ne veut que les effrayer, pour les obliger à fuir ; la fille eſt riche comme un Juif, & peut-être ſon pere ne cherche-t-il qu'un prétexte pour avoir ſon bien. Après tout, c'eſt à Dieu de le juger, & non pas à moi. Chevalier n'avoit pas beſoin d'en apprendre davantage, il eſt venu me rejoindre de toute la vîteſſe de ſon cheval, & après m'avoir appris ces terribles nouvelles, il eſt allé au bourg voiſin, pour m'amener

l'Eccléſiaſtique dont il me parla hier.

Avez-vous jamais entendu parler d'une ſituation pareille à la mienne ? Je n'ai que le choix entre une mort infame pour moi & ma reſpectable mere, ou de conduire moi-même ſur l'échafaud celui auquel je dois le jour. Ah ! Milord ne pourroit plus à ce moment me donner qu'un ſecours que je regarderois comme funeſte. Pourroit-il accorder ſa protection à une créature ſoupçonnée infame, ſans la juſtifier, & à quel prix le ſeroit-elle ? Il faut céder de bonne grace au ſort qui me pourſuit, ma réſolution eſt priſe, & je vous en inſtruirai après que je l'aurai confiée au guide que j'attends, & dont je ſuivrai les avis, comme venant du Ciel.

Le ſort de votre pauvre amie vient d'être fixé pour toujours, ma chere Hariote, & ſi j'avois l'eſpoir de rejoindre mon infortunée mere, je vous avouerois, ſans rougir, que je me croirois dédommagée des biens que je ſacrifie, par celui que je viens d'acquérir. Si celui qui m'a ſi généreuſement ſecourue étoit né le dernier des hommes ; & que je fuſſe deſtinée à

porter une couronne, mon cœur l'eût choisi, au moment que ma raison l'eût rejetté. Je cherchois à me dissimuler à moi-même l'impression qu'il m'avoit faite, & que j'ai été prête à vous confesser en commençant cette lettre : pour réparer l'éclipse passagere de ma confiance, je vous déclarerai ingénument que mon amour pour lui a commencé au premier moment qui l'offrit à ma vue ; le Ciel n'a pu s'offenser d'une passion qui devoit suspendre les sentiments des maux les plus cruels, & m'empêcher d'y succomber.

Mais pourquoi nommer passion un sentiment qui fut sitôt étayé par l'estime & par la reconnoissance ? Aurois-je pu payer autrement un libérateur si généreux ? J'aurois pu attribuer mon mariage à la nécessité où j'étois de me mettre en situation de désarmer mon pere, le justifier par les découvertes que j'ai faites après l'avoir résolu. Je croirois ce déguisement indigne de moi, & offensant pour une amie telle que vous. Je vais donc conserver l'ordre des événements, dans le récit qu'il me reste à vous faire ; si vous me trouvez condamnable, suspendez votre jugement.

Je vous marquois au commencement de cette lettre, la sorte de dégoût que j'avois conçu contre une fortune qui m'avoit attiré de si grands malheurs. Quand je serois réduite à vendre les diamants que j'ai sur moi, me disois-je, n'en pourrois-je pas tirer une somme suffisante, pour passer tranquillement le reste de mes jours ? Il est vrai que je perdrois l'espoir d'entrer dans une famille illustre ; mais l'avantage de porter un grand nom, mérite-t-il qu'on s'expose aux désagréments de la plus grande partie des mariages, qu'on appelle de *convenance* ? Une grande fortune est souvent un malheur, parce que l'amour de l'héritage plus que de l'héritiere peut engager un mal-honnête homme à se masquer & à se contraindre, jusqu'à ce qu'il ait attiré dans ses filets, la proie qu'il veut dévorer. A présent que je serai pauvre, je ne vaudrai plus la peine d'être trompée, je pourrai, sans crainte de blesser des usages qu'il faut toujours respecter, prendre un époux dans une classe médiocre, où l'on trouve ordinairement plus de mœurs que dans celles qui sont plus relevées.

A ces considérations succédoient les

réflexions ſuivantes. Il eſt un ordre établi par la Providence, dont il n'eſt pas permis de s'écarter. Une fille de mon âge ne peut avec décence ſe choiſir elle-même un époux : celle qui ſort d'un ſang illuſtre ne peut faire une méſalliance, ſans braver un uſage. Or ceux qui n'ont rien qui bleſſe la loi de Dieu, doivent être reſpectés : en me mariant, non ſeulement je me donne un époux, mais je donne auſſi un parent à toute une famille qui a droit d'exiger de moi de ne pas l'aſſocier à un homme de néant. Ma raiſon ne s'eſt déclarée qu'en ſecond pour mon libérateur, mes yeux avoient prévenu ſon choix, & j'ai lieu d'appréhender qu'ils ne me faſſent illuſion ſur les qualités que je crois remarquer en lui. Cette réputation dont je fais tant de cas, je la perdrai par une alliance ſi peu ſortable. Mon pere publie que le deſir de me marier m'avoit porté à attenter à ſa vie; un mariage ſi déſaſſorti donnera du poids à cette accuſation; je ſerai juſtifiée tôt ou tard du crime qu'on m'impute ; Dieu veille ſur les méchants, & s'il m'eſt défendu de ſouhaiter le châtiment de mon pere, je puis eſpérer que ſes complices

soient punis. Qui me justifiera alors de la démarche que je fais aujourd'hui? Je puis braver le jugement d'une foule aveugle. Qui me donnera le courage de supporter le mépris de ma chere Hariote, de son respectable époux? Pourrois-je y survivre? La prudence me fait-elle pas une loi d'attendre l'arrivée de Milord? Il volera sans doute à mon secours, à la réception de ma premiere lettre: n'aura-t-il pas sujet de m'accuser d'une précipitation qui paroîtra avoir été causée par une passion dont je n'aurai pu réprimer les mouvements? S'il faut prendre un époux pour désarmer mon pere, en acquérant le droit de disposer de mon bien, ne vaudroit-il pas mieux le prendre de la main de Milord? Mon pere avoit consenti à m'abandonner la somme que j'ai sur la banque de Gênes, elle sera suffisante pour me procurer un époux dont ma famille & mes amis n'auront point à rougir. Ne pourrois-je pas acquérir le droit de disposer de mon bien, en entrant dans un Cloître? Peut-être la résolution de me faire Religieuse suffiroit-elle pour désarmer mon pere, du moins dois-je attendre pour

me déterminer, qu'il l'ait rejettée?

En lisant les objections que je me suis faites à moi-même sur mon mariage, ma chere Hariote me trouvera peut-être condamnable d'avoir osé passer outre ; mais ces objections n'étoient pas sans réponse, & voici celles que me suggéroit ma raison, ou peut-être mon amour.

Je ne suis pas d'un âge à disposer de ma main sans l'aveu de mon pere. Mais hélas! puis-je me flatter d'en avoir un? N'a-t-il pas vendu, depuis bien des années, le droit que la nature lui avoit donné sur moi? Si ce droit, comme j'en suis convaincue, est inaliénable, l'indigne usage pour lequel il l'a réclamé ne le lui a-t-il pas ravi? Celle qui sort d'un sang illustre ne doit pas se mésallier, c'est un préjugé dont il n'est pas permis de s'écarter. Et par quelle raison ce préjugé est-il devenu respectable? C'est qu'on suppose qu'une naissance illustre transmet comme un héritage, les sentiments nobles & vertueux qui l'ont produite; c'est qu'on a lieu d'espérer qu'un homme qui a pour aiguillon les grandes actions de ses aïeuls & les bons exemples de ses parents immédiats, rougi-

roit de s'en écarter; enfin, c'est qu'on regarde une bonne éducation comme inséparable d'une haute naissance. La Noblesse n'a donc de mérite réel que la facilité à devenir vertueux ; celui qui a de la vertu, est donc le vrai Noble du sage. En donnant un allié vertueux à ma famille, je la sauve du danger d'être déshonorée par les vices du fils d'un Pair. Si le Ciel avoit prolongé la vie du Vicomte d'Asaph, n'auroit-il pas gémi, malgré sa dureté, du malheur dans lequel il avoit précipité mon incomparable mere ? La pauvreté honteuse dans laquelle le vice a jeté son gendre, auroit été une punition suffisante de son ambition & de son avarice. L'amour pour celui que je veux rendre le maître de mon sort, avoit précédé l'estime. Sa figure enchanteresse est-elle donc un crime dont il doive être puni ? Ses graces, la régularité de ses traits, ont moins de part à sa beauté que la paix, la tranquillité, l'excellence de son ame. C'est cette ame qui embellit sa physionomie. Croiriez-vous votre Clarice assez foible pour n'avoir pu triompher de la surprise de ses sens, si la moindre bassesse avoit

déparé cette figure séduisante ? Je le connois peu, direz-vous. Des circonstances aussi critiques que celles où il s'est trouvé depuis deux jours, développent tout d'un coup un caractere. Ce n'est plus cent livres sterling que mon pere offre à mon délateur, la passion qu'il a de me faire périr l'a fait aller jusqu'à mille. Chevalier pouvoit-il espérer un pareil dédommagement de ma part ? Ce n'est point un artifice pour me faire valoir son désintéressement, c'est par les papiers publics que j'ai appris cette offre de Sir Derby. J'y suis peinte sous les traits d'une fille parricide, qui par ses artifices a dépouillé son pere, & qui à ce premier crime vouloit en ajouter de plus énormes, par la crainte qu'on ne fît invalider les dernieres dispositions d'une tante séduite. Chevalier ne devoit donc plus voir en moi qu'une fille proscrite & peut-être coupable; qui l'eût blâmé de livrer une criminelle ? N'auroit-il pas pu couvrir le desir de faire sa fortune, du zele apparent de la justice ? Il m'avoit offert de me conduire en France, par une route détournée; cet effort étoit une preuve certaine qu'il n'avoit aucun

espoir, & je ne pouvois le lui supposer. Deux fois interrogé sur sa naissance, il avoit éludé ma question; j'en devois conclure qu'elle étoit basse : on se croit en droit de relever sa pauvreté par des titres, lorsqu'on en a quelques-uns; il n'en avoit point établi, donc il n'en avoit point; il s'étoit donné pour un laboureur; un homme de cette condition ne pouvoit prétendre à une fille de la mienne : il n'avoit donc aucun espoir de dédommagement pour l'aisance qu'il se seroit assurée en me trahissant, & il m'imposoit la loi de réparer le tort que lui faisoit sa probité...... O Ciel! de nouveaux malheurs paroissent prêts à tomber sur Clarice. C'est au milieu de la nuit qu'elle est obligée de fuir à pied, pour éviter le plus grand des malheurs. O mon Dieu! que vais-je devenir?

LETTRE
DE CLARICE
A LADY HARIOTE.

Du bord d'un Vaisseau où je m'embarque pour Bordeaux.

VOus avez dû recevoir une lettre de moi, qui me fait frémir lorsque j'y pense. Vous y apprenez mon mariage, & je n'ai pas eu le temps de vous détailler l'indispensable nécessité où je me suis trouvée de le conclure. Ah! sans doute j'ai perdu votre estime & votre amitié; l'une n'a pu survivre à l'autre. Si mes conjectures à cet égard sont fondées, vous dédaignerez peut-être de jeter les yeux sur la lettre d'une infortunée que vous rougissez d'avoir aimée! Au nom de Dieu, chere Hariote, ne me condamnez pas sans m'entendre. Vous m'avez regardée jusqu'à ce jour avec des yeux que la partialité pour moi rendoient mauvais juges, vous m'es-

timiez trop; ne tombez pas, dans l'autre extrêmité, ne me méprisez pas, je vous conjure. Non, mon cœur ne me reproche rien qui puisse m'attirer un tel changement. Je me hâte d'avancer dans le récit de mes malheurs, ma justification est attachée aux fatales circonstances que je n'ai pu ni prévoir ni empêcher. Je n'ai à me reprocher qu'une seule faute, elle avoit une vertu pour principe, pourrois-je me repentir de l'avoir faite?

Je vous détaillois dans ma derniere lettre, les raisons qui me déterminoient à braver le préjugé, en épousant mon libérateur. Je ne désespérois pas de les faire goûter à Milord, & j'étois déterminée à rester dans la situation où j'étois, jusqu'à son arrivée que je regarde comme prochaine: pouvois-je prévoir que je n'avois plus que quelques heures à rester dans mon asyle? L'Ecclésiastique que j'attendois, & qui est ce Monsieur Beker auquel j'ai laissé le soin de vous faire tenir ma derniere lettre, cet Ecclésiastique, dis-je, étant arrivé, monta comme il avoit coutume de le faire, dans l'appartement de Chevalier, qui pour me laisser la liberté

liberté de l'entretenir, resta dans la premiere chambre. Je ne balançai point à lui confier mes peines & mes résolutions, je le conjurai de ne pas me refuser son secours. Ma plus vive inquiétude étoit pour ma mere. L'accusation que Sir Derby avoit intentée contr'elle, ne pouvoit me rassurer : ils cherchoient peut-être, par-là, à en imposer au public, pour se défaire sans danger d'une épouse odieuse. Peut-être la regardoit-il comme un otage qui lui répondoit de ma docilité, tant que j'aurois à trembler pour elle. Je remis donc à M. Beker une lettre que j'avois écrite à mon pere pour savoir s'il en approuveroit l'envoi. En voici la copie.

LETTRE de Clarice à Sir Derby.

OH! mon pere, ne fermez point l'oreille à la voix de la nature, qui ne peut manquer de vous parler en faveur d'une fille infortunée, qui n'a point à se reprocher une seule pensée, dont vous puissiez être offensé. Pourquoi lui faire un crime d'une fortune qu'elle n'a point mendiée, qu'elle n'estimoit qu'autant qu'elle

pouvoit la partager avec vous, qu'elle vous abandonnoit avec joie, & qu'elle est encore prête à vous abandonner. Je sais qu'il est insolent à une fille d'oser proposer des conditions à celui auquel la nature a donné le droit de lui en dicter; mais ma tendresse pour ma mere m'en fait une loi. Le plus grand des malheurs l'a empêchée d'avoir part à votre tendresse; le Ciel m'est témoin que ce n'est point à ses plaintes que je dois ces tristes lumieres, elle vous respectoit trop pour se les permettre. Laissez-moi cette digne mere, & recevez en échange tout ce que je possede. Il faut qu'un mariage me donne le droit de disposer de l'héritage de ma tante, je me détermine à acquérir ce droit, à épouser un homme obscur, à passer avec lui dans une terre étrangere, & à y vivre, s'il le faut, du travail de mes mains. Je ne vous demande que quelques jours pour effectuer mes promesses. Elles le seront sitôt que vous y aurez consenti. Je ferai déposer l'acte de mon mariage & celui de ma donation, bien cachetés, entre les mains de Monsieur l'Ambassadeur de France, qui les remettra à

celui que vous choisirez pour conduire ma mere chez lui. Je joins à ce paquet une lettre par laquelle je le prie de ne le remettre qu'à cette condition. Que le Ciel daigne vous accorder ses bénédictions à proportion de celles que je lui demande pour moi-même. Qu'il exauce les prieres que je lui fais de me rendre le cœur d'un pere qui trouvera toujours en moi tout le respect & l'obéissance qu'il a droit d'attendre de la plus respectueuse de toutes les filles, pourvu que cette obéissance puisse être compatible avec celle que doit à son Dieu, l'infortunée Clarice Derby.

Monsieur Beker approuva ma lettre, mais il sourit à l'endroit où je marquois à mon pere que j'étois déterminée à épouser un homme obscur. Je lui demandai ce que signifioit ce mouvement qui ne m'avoit point échappé. Si vous entendez, me dit-il, par un homme obscur, celui qui est privé des dons de la fortune, votre expression est juste; mais s'il étoit question de désigner par ce mot un homme né dans la lie du peuple, elle seroit déplacée. Celui qui a eu le bonheur

d'être l'instrument de Dieu pour vous sauver, descend d'une maison très-ancienne ; sa Baronnie auroit pu être érigée en Marquisat ; sous le regne passé, & sans la modération & la probité de son pere, il seroit actuellement un riche Seigneur. S'il ne vous a pas déclaré sa naissance, c'est par la confusion de l'état dans lequel vous l'avez trouvé, & par un motif plus flatteur pour vous. Vous n'aviez rien à craindre des prétentions de Chevalier, peut-être vous fussiez-vous trouvée plus en danger avec le Baron d'Astie.

Vous sentez, ma chere Hariote, qu'une pareille découverte n'étoit pas propre à refroidir la bonne volonté que j'avois pour cet aimable jeune homme. Monsieur Beker se chargea du soin de l'en instruire lorsqu'il en seroit temps, & il jugea à propos de le faire appeller pour l'aider de ses conseils, dans ce que nous devions faire par rapport à ma mere & à Fani. J'ignorois absolument l'adresse de Mistriss Cosby ; mais elle s'étoit ouverte à un Prêtre catholique, cela nous donnoit le moyen de la découvrir. Nous pouvions par elle suivre les traces de son

fils, & ſavoir ce que Madame Derby étoit devenue. Par rapport à Fani, il n'étoit queſtion que de la conſoler & de lui faire tenir quelque argent : j'avois cinquante guinées dans ma bourſe, je les remis à Monſieur Beker, pour fournir aux frais qu'il faudroit peut-être faire pour tirer ma mere du lieu où elle étoit. J'avois propoſé de mettre un de mes diamants en gage, mon conſeil me fit remarquer qu'il n'y falloit pas penſer, puiſqu'il y avoit de l'apparence que mon pere auroit fait courir des billets pour les réclamer. Je reſtois donc avec cinq guinées, Chevalier, que je ne dois plus appeller que de ſon nom, le Baron, dis-je, ayant employé le reſte à me fournir d'habits fort ſimples : Monſieur Beker me promit de partir à la pointe du jour, & m'exhorta à bien eſpérer de ſes recherches.

Il étoit l'heure de prendre le thé, le Baron ſortit pour avoir quelques petites proviſions qui lui manquoient, & ſon abſence fut ſi longue qu'elle commençoit à nous inquiéter. Il nous parut fort changé lorſqu'il rentra ; & voici quelle étoit la cauſe de ſon trouble.

Né bienfaiſant, Monſieur d'Aſtie avoit eu occaſion de rendre ſervice à la fille d'un commis de la Douane, qui étoit mariée dans ce village. Cette fille voulant lui marquer ſa reconnoiſſance, étoit ſortie de chez elle pour lui donner un avis important. Son pere venoit d'arriver avec deux de ſes compagnons; on avoit donné avis aux Commiſſaires de la Douane, qu'on faiſoit une grande contrebande dans les villages voiſins de Windford. Ils avoient obtenu un ordre de faire une recherche exacte dans les maiſons qui n'étoient point habitées par des perſonnes de conſidération, & on devoit commencer cette viſite par celle de ſon Maître; car vous ſavez, ma chere, que tous les perruquiers François fourniſſent des blondes & autres marchandiſes de France, aux Dames qu'ils coëffent. Elle offroit à d'Aſtie, de retirer ſes marchandiſes chez elle, s'il en avoit, & elle l'aſſuroit qu'elles y ſeroient en ſûreté. D'Aſtie, après l'avoir remerciée, & l'avoir aſſurée qu'il n'avoit rien à craindre, ſe hâta de venir nous apprendre cette accablante nouvelle, & ce fut ce qui hâta toutes mes réſolutions.

Il falloit me résoudre à quitter mon asyle, à fuir au milieu de la nuit, sous la gard du Baron. Hariote ne m'avoit-elle pas dit que le seul parti qu'une fille pût prendre en cette occasion, étoit de fuir avec un époux? Mais, étois-je bien sûre qu'un homme de qualité consentît à lier son sort à une fille accusée, & qui ne pouvoit lui donner des preuves certaines de son innocence? Cette réflexion m'arrêta quelques instants; forcée d'offrir ma main, aurois-je le courage de supporter un refus, sans mourir? Il falloit pourtant se déterminer. A chaque moment la maison pouvoit être investie, & qu'auroit-on pensé de trouver une fille dans la chambre d'un homme, où elle se tenoit cachée? D'ailleurs on pouvoit présumer que cet avis étoit un artifice de mon pere, qui, sûr que je n'étois pas entrée à Londres, me soupçonnoit aux environs. La crainte de tomber entre ses mains l'emporta sur toute autre considération. Monsieur, dis-je au Baron, si j'avois une moindre opinion de votre vertu, je ne balancerois pas un moment sur le parti que j'aurois à prendre: mon malheur est tel que je ne puis me justifier qu'aux

dépens de l'honneur d'une personne que je dois respecter, & que je respecterai toujours ; il ne me reste donc plus qu'à me livrer entre ses mains, & à lui donner moyen d'éteindre dans mon sang la haine que j'ai eu le malheur de lui inspirer. Les plus cruels supplices ne m'arracheroient pas l'aveu d'un crime dont la seule pensée me glace d'horreur ; mais je puis garder le silence, mes juges le prendront sans doute pour un aveu tacite du forfait dont on m'accuse, je mourrai déshonnorée : si je n'entraîne point dans le malheur ma respectable mere, je bénirai mon sort. Et que m'importera le jugement qu'on portera de ma mémoire, si le juste Juge qui examinera toutes nos actions, me déclare innocente ? Il est un seul moyen d'échapper à ma perte. Je puis fuir, mais je ne puis le faire qu'avec un époux. Voyez si la triste situation où je suis réduite vous permettra de prendre cette qualité, qui possible dans d'autres circonstances, auroit été accompagnée de quelques avantages qui disparoissent aujourd'hui, puisque.....

Il ne me fut pas permis d'en dire davantage. D'Astie étoit à mes pieds,

& par un désordre plus éloquent que les discours les mieux suivis, me faisoit connoître avec quel ravissement il recevoit une offre qu'il auroit faite mille fois, s'il l'avoit osé. Monsieur Beker nous interrompit. Il y auroit peut-être du danger, me dit-il, à nous arrêter plus long-temps : laissez-moi seul ici pour parler au maître, & hâtez vous de prendre le chemin de ma maison; je vous y rejoindrai bientôt pour bénir votre union, & vous procurer tout de suite une retraite plus sûre.

Heureusement, j'étois d'éjà vêtue des habits simples qu'on m'avoit apportés, j'avois fait un paquet de ma robe, dont le Baron se chargea. La nuit commençoit à être assez obscure; nous sortîmes par le jardin, & nous reprîmes la route par laquelle j'étois venue dans cette maison où je comptois recevoir votre époux. Qui pourroit vous peindre la situation de mon ame, dans une occasion si critique ? Etoit-ce là le sort qui m'étoit destiné ? Sous quels malheureux auspices alloit se former une union qui ne devoit finir qu'avec ma vie ? Ah! ma chere tante, m'écriai-je, du séjour de la

félicité où vos vertus vous ont sans doute placée, jetez les yeux sur votre infortunée Clarice; obtenez-lui de Dieu un secours & une protection égale au danger dans lequel elle se trouve. Pardon, mon généreux protecteur, ajoutai-je, je ne puis penser sans frémir, qu'il ne me restera bientôt que le funeste pouvoir de vous associer à mes malheurs & à mon indigence; car enfin, Monsieur, je n'ai d'autre moyen de sauver ma mere que d'abondonner à son époux les biens qui m'ont attiré sa haine, trop heureuse si je pouvois, au prix de ce sacrifice, regagner son cœur. Que vous connoissez peu le mien, adorable Clarice, me répondit Monsieur d'Astie, si vous pouvez penser que l'idée de votre fortune puisse causer une seule distraction à un homme que vous arrachez au sort le plus funeste. Vous voir, vous adorer, ont été chez moi l'ouvrage d'un instant. J'ose en appeller à vous-même sur le profond respect qui m'a forcé à renfermer ces sentiments au fond de mon ame. S'il n'eût été question que d'offrir à vos yeux d'illustres ancêtres, j'eusse pu concevoir quelque espoir; mais, triste jouet de la mauvaise foi

des hommes, il ne me reste de tous mes biens qu'un champ cultivé de mes mains, arrosé de mes sueurs. Comment aurois-je eu la témérité dans cette situation d'élever mes yeux jusqu'à la divine Clarice? Elle orneroit les palais des Rois, comment oser lui offrir l'humble toit qui fait notre demeure? Il est vrai qu'il est habité par la vertu; une mere digne d'un meilleur fils y pratique chaque jour des vertus nouvelles. Quel présent plus précieux puis-je lui faire, qu'une fille telle que vous? Que je vais réparer avec usure les tourments dont j'ai déchiré son cœur! Vous ne connoissez pas, Madame, combien celui que vous élevez jusqu'à vous s'est rendu coupable, & combien il mérite peu un tel sort. Que j'ai sujet de craindre que l'aveu de mes égarements ne refroidisse vos bontés à mon égard! je ne puis pourtant me résoudre à vous dissimuler mes fautes. Apprenez..... Je ne veux rien apprendre, lui dis-je en l'interrompant. Je vous l'ai déjà dit, il est peu de fautes qu'un tel repentir n'efface: laissez-moi me livrer à la douce espérance de voir nos respectables meres oublier dans nos bras, & nos

fautes & les rigueurs du sort. Un premier mouvement m'a fait regretter des biens que j'aurois voulu vous offrir, un second me console de leur perte, parce qu'il m'apprend à bénir des malheurs qui me donnent occasion de connoître toute la noblesse de votre ame. Nous vivrons dans la médiocrité qui nourrit la vertu, qui la conserve, & qui produit le bonheur. Je me rappellerai sans cesse les circonstances dans lesquelles vous avez accepté ma main, & vous pourrez vous dire à vous-même : ce n'est point à ces circonstances que je dois Clarice. Une autre bienséance lui eût fait attendre le consentement de ceux desquels elle dépendoit, pour me déclarer ses sentiments ; mais ils étoient tels, que si elle n'eût pu obtenir leur aveu pour me donner sa main ; elle n'eût jamais été à personne. D'Astie ne put modérer sa joie en écoutant un aveu si franc des sentiments qu'il m'avoit inspirés, il se précipita à mes genoux, sans considérer que le lieu étoit peu propre à de tels transports, & si je ne lui avois pas fait remarquer que nous ne pouvions trop tôt gagner notre asyle, il eût oublié abso-

lument le danger où nous nous mettions en nous arrêtant. Monsieur Beker nous avoit donné la clef d'une petite maison où il logeoit seul, & nous avoit recommandé de l'y attendre sans lumiere, il nous y rejoignit bientôt quoiqu'il fût chargé des hardes du Baron. Mon futur époux m'avoit appris, en l'attendant qu'il ne savoit comment il pourroit terminer avec son Maître, auquel il devoit quinze guinées. Son généreux ami lui en fit un billet en son nom, & comme le départ de son garçon pouvoit le jeter dans quelque embarras, il lui en donna quinze autres de l'argent que je lui avois remis, ce que j'approuvai. Il nous apprit ensuite de quel prétexte il avoit colorée la fuite du Baron. Il avoit ici deux effets précieux, qui lui avoient été confiés, apparemment qu'il a été vendu; car il vient d'apprendre qu'on alloit incessamment faire une visite dans votre maison. Vous pouvez être sans inquiétude, il n'y a rien laissé qui puisse vous causer le moindre embarras, & dans quelques jours, vous aurez de ses nouvelles, ce sera lorsqu'il aura mis en sûreté le dépôt dont on l'avoit chargé.

Vous pouvez penser avec quel plaisir nous apprîmes l'heureux tour qu'il avoit donné à cette affaire. Il interrompit nos remerciements pour nous faire un petit discours sur le Sacrement qu'il alloit nous administrer. Je connois vos dispositions, nous dit-il en finissant, vous êtes dignes l'un de l'autre, & j'espere que je n'aurai jamais béni une union plus agréable au Seigneur. Dans un temps plus tranquille j'eusse exigé plus de préparations, mais il y a peu de jours que vous vous êtes approchés du Sacrement de pénitence, & je présume par vos aveux mutuels que vous en avez conservé la grace. Vous savez que je risque beaucoup en vous unissant, & que vous me perdriez si vous faisiez usage du certificat que je vous délivrerai. Il n'est que pour Madame votre mere, dit-il au Baron, & vous ne pourrez vous dispenser en arrivant auprès d'elle, d'ajouter quelques cérémonies à votre mariage, pour le rendre conforme aux usages du Royaume dans lequel vous allez habiter; j'aurai soin de faire écrire à M. votre Archevêque, par M. le Vicaire Apostolique, qui rendra témoignage de ma qualité de

Prêtre, & vous ſuivrez enſuite les ordres de votre Prélat.

Monſieur Beker ſortit un moment pour appeller deux catholiques ſur leſquels il pouvoit compter, & ce fut en leur préſence qu'il m'unit au plus eſtimable & au plus aimé de tous les époux. A peine la cérémonie fut-elle finie, qu'il nous dit: je ne vous crois pas en ſûreté chez moi. Qui ſait ſi ce bourg n'eſt point un de ceux dans lequel on doit faire les recherches. Il faut donc vous réſoudre à partir ſur le champ. Ma mere demeure à neuf milles d'ici, dans un village fort éloigné du grand chemin; je vais lui écrire un mot pour la prier de vous donner un aſyle dans lequel je pourrai vous apprendre le tour que prendront vos affaires. Un de vos témoins vous ſervira de guide. Je voudrois, ajouta-t-il, vous procurer des chevaux; cependant, je crois qu'il ſeroit plus ſûr d'aller à pied. Quoiqu'il y ait peu d'apparence que Sir Derby ait donné votre ſignalement aux barrieres du côté du nord, où vous allez, les papiers publics en ont aſſez dit pour exciter la curioſité & la cupidité des gens à

pied échappent plus aisément aux regards que ceux qui sont à cheval, d'ailleurs ils peuvent passer sans faire ouvrir les barrieres.

Quelle joie pour moi, chere amie; notre généreux ami, Monsieur Beker, m'adresse ici une Lettre qui lui a été remise par le perruquier. Je reconnois l'écriture de ma chere Hariote, j'en baise les caracteres, & je quitte tout pour la lire.

LETTRE
DE LADY HARIOTE
A CLARICE.

A Quelles épreuves Dieu met-il ma résignation, infortunée chere amie, comment votre Hariote n'est-elle pas partie à la réception de votre lettre, pour vous arracher à vos cruels persécuteurs! Etoient-ce les seuls témoignages de ma vive sensibilité que vous aviez droit d'attendre de votre amie? Ah! si au lieu de moi vous ne voyez qu'une lettre, n'en accusez que la

crainte de commettre un crime. Le récit de vos malheurs a fait ſur moi une impreſſion ſi terrible, que je me ſuis bleſſée ; les médecins ne croient point le mal ſans remede, pourvu que je reſte neuf jours au lit. Neuf jours ! & pendant cet intervalle ma malheureuſe amie.... Ah ! je ne puis ſoutenir les terribles penſées qui m'accablent, & ſi je n'étois ſûre qu'un autre moi-même va s'empreſſer de vous porter les ſecours dont vous avez beſoin, je ne ſais ſi ma foible vertu ſuffiroit pour me retenir ici.

Par le plus grand malheur du monde, Milord étoit à Compiegne lorſque j'ai reçu l'affreuſe nouvelle de vos infortunes. Un exprès eſt parti ſur le champ, j'attends à chaque inſtant mon époux, & vous pouvez compter qu'il ne reſtera à Paris qu'autant de temps qu'il lui en faudra pour lire votre lettre. La chaiſe de Poſte eſt prête, & peut-être le verrez-vous avant que vous ayiez appris ſon départ. Pauvre Clarice ! à quelles extrêmités avez-vous été réduite ? Que Dieu répande ſes abondantes bénédictions ſur l'honnête-homme qui s'eſt rendu votre protecteur ! Si j'étois Reine,

il deviendroit Prince. Louez-le, aimez-le, tant qu'il vous plaira, vous ne pourrez l'aimer plus que moi ; ma fortune deviendra la ſienne. Je ne me dirai point, pour diminuer le ſentiment de ma gratitude envers lui, qu'il eût fallu être barbare, pour vous refuſer ſon ſecours, combien d'hommes euſſent été tentés de la ſomme qu'on offroit en échange de leur probité ! mais ces attentions délicates qu'il a eues pour vous, déſignent l'ame la plus noble. Non, ma Clarice, cet homme n'eſt point ce qu'il paroît, il vous a avoué qu'il étoit pauvre, & n'a rien répondu ſur l'article de la naiſſance, la ſienne ne peut être obſcure. Que ſi, malgré ce qui ſemble appuyer mes conjectures, il ſe trouve né d'un ſang obſcur, il vient d'ennoblir toute ſa race, & a droit au reſpect de tous les honnêtes gens. N'ajoutez point à vos maux, ma chere, celui de vous tourmenter ſur les ſentiments qu'il vous a inſpirés ; votre extrême délicateſſe vous rend craintive, & je connois, à la vivacité de l'intérêt que je prends à lui, ce qu'a dû ſentir le plus reconnoiſſant de tous les cœurs : j'ai toujours eu en horreur des méſalliances,

vous le ſavez ; ſi quelque cas pouvoit m'en faire excuſer une, en vérité ce ſeroit celui où vous êtes. N'allez pas croire que je vouluſſe encourager la bonne volonté que vous devez avoir pour lui ; toutes les vertus ont leur excès qui devient un vice ; je veux ſeulement vous raſſurer contre vous-même ; il ſeroit excuſable d'être tentée en pareil cas, & je regarderois la victoire dans cette tentation, comme un acte héroïque, dont peut-être il n'y auroit que ma Clarice qui fût capable. Mais ſi mes preſſentiments étoient juſtifiés ; ſi cet homme n'étoit qu'indigent, ſi, comme il vous la fait entendre, il ne reſtoit dans la baſſe profeſſion qu'il exerce que pour accomplir un devoir de Juſtice ; ſi enfin on pouvoit être aſſuré que ſa naiſſance fût égale à la vôtre, je vous dirois de bon cœur, ne venez point ſeule, chere amie, amenez-moi votre protecteur, nous vérifierons ſa nobleſſe, & nous accomplirons cette partie de votre ſonge, en joignant vos mains, ſans que ce monſtre de Montalve s'en mêle... J'entends monter mon époux... il part ma chere Clarice, il part avec cette lettre, je la mets pourtant à la

poſte, le courier ſera peut-être plus de diligence que lui ; s'il arrive le premier, à la bonne heure ; que ſi ces expreſſions de mon attachement arrivent ſeulement une heure avant lui, c'eſt toujours une heure d'avancée ſur la tranquillité de ma chere amie.

REPONSE
DE CLARICE
A LADY HARIOTE.

MON malheur eſt contagieux, il s'eſt répandu ſur ce que j'ai de plus cher. Faſſe le Ciel que les ſuites en ſoient moins funeſtes que je n'ai lieu de le craindre. Le départ de Milord ſemble m'aſſurer qu'on vous a cru ſans danger. La ſolidité de votre amitié ne m'a point ſurpriſe, non plus que l'adreſſe avec laquelle vous me donnez des conſeils que je ne ſuis plus en état de ſuivre. Nous mettons dans l'inſtant à la voile. Vous apprendrez, au moment de mon arrivée en France, pourquoi je ne ſuis pas

retournée sur mes pas, en apprenant la bonté de Milord. Je vous demande en grace de suspendre votre jugement jusques-là. On ne me laisse que le temps de cacheter mon paquet. Si vous daignez me faire réponse à Bordeaux, à la poste restante, je recevrai un des plus grands plaisirs dont je sois encore capable.

LETTRE

DE MADAME DERBY

A CLARICE.

CHERE, aimable & vertueuse fille, vous m'auriez trouvée à la descente de votre vaisseau au lieu de cette lettre, si je n'étois encore dans le commencement d'une convalescence que le moindre excès rendroit plus longue. L'ardent desir de me revoir entre vos bras m'engage à ménager une vie qui vous appartient, & dont je veux employer tous les moments à vous témoigner ma reconnoissance, pour les sacrifices que vous m'avez faits.

(Lady Hariote continue.)

On n'a permis à Madame votre mere d'écrire ces quatre lignes de sa main, que pour tranquilliser sa chere fille : elle revient des portes du trépas, tout le danger est passé, soyez en bien persuadée. Nous avions appris votre mariage, nous y avions applaudi avant de recevoir la lettre par laquelle vous nous l'annoncez, & nous admirons la bonté de la Providence, qui par des voies si extraordinaires vous a conduite au vrai bonheur. Je remets à vous quereller à la fin de cette lettre, pour les craintes mal conçues que vous aviez eues de nous voir désapprouver votre conduite. Je ne veux pas vous amuser de mon babil, que vous ne sachiez par quel bonheur nous sommes en possession de la moitié de vous-même, d'une femme digne d'être la mere de Clarice, c'est tout dire en un mot.

Je vous avois bien dit que je faisois voler à votre secours un autre moi-même. Milord fut en quinze heures à Calais, & devança l'arrivée du courier. Un seul domestique qui l'avoit

ſuivi, courut au port avec ordre de faire marché avec un Capitaine pour partir à la prochaine marée ; il y avoit deux heures à paſſer à Calais en l'attendant, & quoique mon époux n'eût preſque pris aucune nourriture dans le chemin, il ſe reprochoit un retardement qui pourtant lui étoit néceſſaire pour ſe rafraîchir lui & ſon domeſtique qui étoit auſſi fatigué que lui. Il y avoit à peine quelques minutes que ce garçon étoit parti, & ſon impatience lui perſuadoit qu'il perdoit un temps précieux. Il penſa qu'il obligeroit quelque Capitaine à riſquer de partir une demi-heure plutôt par l'eſpoir d'une grande récompenſe, & ſortit de ſa chambre pour ſuivre ſon domeſtique. Jugez de ſa ſurpriſe à la vue de Miſtriſs Cosby qui entroit dans l'auberge. Ce qu'elle venoit de faire pour vous, les lumieres qu'elle pouvoit lui donner par rapport à vous & à Madame votre mere, l'engagerent à l'aborder en la ſaluant par ſon nom. Cette femme à qui ma mere avoit appris que vous entreteniez une correſpondance avec nous, jeta un cri de joie lorſqu'il ſe fut fait connoître, & ſans lui dire un ſeul

mot courut à la porte d'une salle basse en disant, Madame Derby, c'est Milord V***. Vous pensez bien que mon époux fut plutôt dans cette salle, que Madame votre mere n'en fut sortie. Miss Clarice est-elle avec vous, lui demanda Milord en l'abordant. A ces mots votre tendre mere fondit en larmes, & se jetant à ses genoux sans qu'il pût le prévoir : Ah ! Milord, lui dit-elle, j'allois à Paris demander votre protection pour ma malheureuse fille; j'ignore ce qu'elle est devenue, les recherches que fait son pere m'assurent seulement qu'elle n'est point tombée entre ses mains. Rassurez-vous, Madame, lui répondit Milord qui l'avoit forcée à se relever. Votre charmante fille est en sûreté, & je cours pour la remettre entre vos bras, je dirois pour la venger de son persécuteur, si je ne savois que sa scrupuleuse vertu contente du premier service, ne me permettra certainement pas le second. Mais lisez vous-même & les cruelles extrêmités où elle s'est trouvée réduite, & ses sentiments par rapport à vous, & par rapport à un homme auquel je ne sais quel nom donner.

Quelqu'avide que fût votre tendre mere

mere de lire ce qui pouvoit l'éclaircir de votre ſort, ſes larmes & ſes ſanglots la forcerent pluſieurs fois d'interrompre ſa lecture. Je ne vous répéterai point les expreſſions de ſa douleur & de ſa tendreſſe, vous connoiſſez comment ſon cœur eſt pour vous, & cette connoiſſance vous fera deviner ſans peine ce qu'elle ſentit à cette occaſion : ce ſont de ces choſes que le récit affoiblit toujours, parce qu'elles ſont au deſſus de l'expreſſion. Elle vouloit apprendre à Milord par quel bonheur elle ſe trouvoit libre ; mais conſidérant, que chaque inſtant qu'elle emploieroit à cette narration, ſeroit autant de temps perdu pour votre délivrance, elle ſe contenta de lui dire qu'elle devoit la ſienne au ſincere repentir de Miſtriſs Cosby & de Montalve. Milord occupé de Madame votre mere, n'avoit point fait attention à ce jeune homme, qui d'un air humilié ſe tenoit à l'écart. Mon époux lui tendant la main, lui dit : il eſt de l'homme de faire des fautes, Monſieur, mais il eſt du grand homme de les réparer comme vous faites les vôtres. En tout autre temps je voudrois partager avec vous

le bonheur de conduire Madame chez moi ; l'intérêt de Mademoiselle Clarice me force à vous le laisser tout entier. Mais pardonnez-moi une réflexion, êtes-vous en sûreté en France ? Le motif qui m'y ramene, répondit Montalve, me fait espérer de trouver grace auprès de mes supérieurs : que si j'ai trop présumé à cet égard, je me soumettrai de bon cœur à tous les châtiments qu'ils voudront m'infliger pour punir mon apostasie. Ces sentiments sont louables, répondit Milord, cependant je vous prie d'en suspendre les effets. Si le Ciel favorise mon passage, je compte être en trente heures à...... Il ne me faudra guere plus de temps pour repasser la Mer. Ce petit intervalle ne sera pas inutile pour remettre ces Dames ; je vous conseillerois donc de m'attendre ici, nous reprendrions tous ensemble le chemin de Paris, & vous resteriez tous chez moi jusqu'à ce que j'eusse fait vos conditions avec vos supérieurs. Madame Cosby conjura Madame votre mere de vouloir accorder cette grace à son fils, & elle y consentit d'autant plus volontiers, que cela lui avanceroit de quelques jours le plaisir de vous

voir. Milord ayant appris que le vaisseau qui les avoit amenés étoit à la rade en attendant la marée pour entrer dans le port, se jeta dans une barque, & partit pour le joindre. Son retour ne fut pas aussi prompt qu'il l'avoit espéré, & voici ce qui lui arriva dans son voyage.

Il ne sortit point de la chaise de poste dans laquelle il monta à Douvres, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à.... Et ayant demandé l'adresse du perruquier, il descendit à deux pas de sa boutique & lui demanda un garçon qui travailloit chez lui, & qui se nommoit Chevalier. Il n'y est plus depuis quelques jours, répondit cet homme, & les quinze guinées qu'il m'a fait remettre en présent, ne me consolent point de sa perte; non, jamais je ne trouverai un si brave garçon, si sobre, si désintéressé : oh, c'étoit un trésor! Quelque plaisir que prît mon époux à entendre confirmer l'éloge que vous nous aviez fait de votre guide, un intérêt plus pressant le força de l'interrompre. Et pourquoi ce brave garçon est-il sorti de chez vous? C'est un mystere, répondit le perruquier, & je ne puis le dire; mais vous, Monsieur,

vous me paroissez un homme de conséquence, pardonnez-moi ma curiosité. Si vous êtes un des Commissaires de la Douane, je puis vous assurer que je ne me suis jamais apperçu que ce garçon fît la contrebande; il avoit sans doute des ennemis, & en vérité, il ne se les étoit point attirés: il étoit aimé de tout le monde ici, & même des gens qui étoient au dessus de lui, quoiqu'on sût qu'il étoit Papiste. A ce mot de mystere, mon époux crut qu'il étoit du secret. Je ne suis point un des Commissaires de la Douane, lui dit-il, je suis un des amis de celui qui étoit chez vous, & qui étoit un homme de qualité; je viens pour lui apprendre que l'affaire qu'il avoit en France est accommodée, & qu'il peut y retourner. Je m'appelle Milord V***, & vous pouvez compter que je ne vous trompe pas. Cela peut être, Milord; mais comme je n'ai pas l'honneur de vous connoître, vous trouverez bon que je ne vous en dise pas davantage; au surplus, c'est que je ne sais que ce que je vous dis. J'ai eu ce garçon chez moi, je n'ai que du bien à en dire; s'il étoit de qualité, il en avoit bien la mine; au reste, il

ne doit pas un sol dans tout le village; il est parti parce que les chemins sont libres; je ne lui ai point demandé où il alloit, parce que je ne me mêle point des affaires des autres : ainsi il ne me seroit pas possible de dire où il est, quand ce seroit le Roi, ou un Membre du Parlement, qui me le demanderoit, parce qu'il est impossible de dire ce qu'on ne sait pas.

En tout autre temps Milord auroit admiré la fidélité de cet homme; mais vous jugez bien qu'en cette occasion il l'eût souhaité un peu moins discret. Vous me désespérez, dit-il au perruquier. Je vous le répete, j'arrive de France, celui qui conduit ma chaise vous dira que j'y suis monté au sortir du vaisseau; il ne sait pas la difficulté que vous me faites, interrogez-le. Dans l'instant une fille fort bien mise qui étoit à cheval, s'arrêta devant la boutique, & demanda si ce n'étoit pas là où demeuroit Monsieur Chevalier. Oh! vous m'impatientez, répondit le perruquier. Il y a été, il n'y est plus, je ne sais où il est, passez votre chemin. Vous êtes bien brutal, lui répondit cette fille; il y a aujourd'hui quinze jours que je

le vis à Oldſwindſord, & même il me prit en croupe, ſon cheval étoit... Seriez-vous Mademoiſelle Fani, lui dit mon époux ? Oui Monſieur, lui répondit-elle ; mais à qui ai-je l'honneur de parler ? A Milord V*** lui répondit-il. A ce nom cette fille fit une exclamation : ah ! Milord, lui dit-elle, quel bonheur vous amene ici ? Vous ſavez ſans doute le malheur de ma chere maîtreſſe ? Je croyois la trouver ici, ce Monſieur Chevalier m'avoit donné ſon adreſſe, à telles enſeignes que la voilà : en même temps elle tira de ſon corps un petit papier plié, qu'elle donna au perruquier. Il tira ſes lunettes, les eſſuya, les campa ſur ſon nez, fut pluſieurs minutes à les aſſurer, parce que ce nez reſſembloit à celui de Monſieur Lesby, qui nous a ſi ſouvent fait rire. Milord m'a avoué qu'il eut plus de quatre fois envie de le battre, mais ce n'étoit pas le moyen de lui délier la langue, il falloit filer doux, & prendre patience en enrageant. Le bon homme, après avoir tourné & retourné le billet trois ou quatre fois, dit en *à parte* : il y a ici un myſtere que je ne comprends pas ; celui-ci

demande un garçon qui n'y est plus; celle-ci sa maîtresse qui n'y a jamais été : & pourtant voilà l'écriture du pauvre Chevalier. Puis haussant la voix, Milord & Mademoiselle, entrez dans ma boutique, ayez la bonté de vous y reposer en m'attendant ; si Mademoiselle veut bien me prêter son cheval, je reviendrai plus vîte. Il fallut bien prendre ce parti, & Milord ne douta point qu'il n'allât avertir son garçon qui sans doute s'étoit retiré dans quelque village écarté. Pendant son absence, Fani raconta à Milord qu'elle avoit trouvé des cautions, & que le premier usage qu'elle avoit fait de sa liberté, avoit été de chercher à voir sa maîtresse. Elle lui apprit encore que c'étoit Jacques & un des domestiques de Montalve, qui avoient déposé contre Madame & Mademoiselle Derby, & qui avoient même remis entre les mains du Juge le poison qui devoit terminer ses jours. Quant à Monsieur Derby il n'étoit revenu à la maison que depuis huit jours, & avoit été fort surpris d'y trouver le bon homme Ryding votre tuteur, qui avoit fait mettre le scellé sur tous vos effets, & lui en avoit refusé l'entrée,

C'étoit elle qui avoit écrit à cet honnête fermier qui n'avoit pas perdu un moment pour voler au secours de sa jeune maîtresse, & qui lui avoit trouvé des cautions : il s'étoit arrêté dans l'auberge à l'entrée du village, & attendoit avec impatience qu'elle lui obtînt la permission de venir la saluer & prendre ses ordres : il comptoit la conduire à Londres tout de suite, la mettre sous la garde d'un messager d'Etat, & attaquer les deux coquins qui s'étoient parjurés en accusant la mere & la fille. A propos de la mere, ajouta Fani, n'en auriez-vous point entendu parler ? Croyez-vous quelle soit avec ma maîtresse ? Milord apprit à cette pauvre fille que ma mere étoit en sûreté à Calais, & la pria d'aller à l'auberge avertir le bon homme Ryding de le venir trouver. Votre honnête tuteur se sentit extrêmement consolé en voyant mon époux, & avec le secours de sa protection se promit qu'à la premiere cession il auroit le plaisir de voir les deux parjures au carcan. Milord le surprit beaucoup en lui apprenant que vous abandonniez votre justification à la providence, & que vous aimeriez mieux être

condamnée coupable, que de permettre qu'on fît aucune démarche contre Monſieur votre pere. L'excellente fille, l'excellente fille! répéta par deux fois le bon homme, que Dieu la béniſſe! Je fais une poſe ici, ma chere. Je me preſſe d'écrire cette lettre comme ſi je n'étois pas aſſurée qu'elle ſera long-temps à la poſte. J'aime mieux qu'elle attende après vous, que vous après elle, & lorſque ma main ſera dégourdie, je la reprendrai pour la faire partir par le prochain ordinaire.

Je reprends ma narration où je l'ai laiſſée.

Le Perruquier revint enfin, & amena un homme de fort bonne mine qui pria Milord de monter à la chambre qui étoit au deſſus du parloir. Comme nous n'avions pas reçu votre ſeconde lettre, le nom de Monſieur Beker n'excita aucun mouvement chez Milord; mais lorſqu'il eut appris de ce digne homme les obligations que vous lui aviez, il l'embraſſa avec une ardeur, qui dut convaincre cet Eccléſiaſtique de la vivacité de ſon attachement pour vous. Il lui apprit votre ſeconde fuite avec le Baron d'Aſtie devenu votre époux. Je les avois

dressés chez ma mere, ajouta-t-il, Dieu dont les desseins ne s'accordent pas toujours avec les nôtres, avoit permis que ma mere fût partie depuis quelques heures pour aller à cinquante milles delà, visiter une de mes sœurs qui étoit malade, & comme on lui avoit écrit qu'il falloit qu'elle se pressât pour la voir encore une fois, elle avoit été si troublée du danger de sa fille, qu'elle n'avoit pas eu apparemment le temps de m'écrire, comme elle me le manda quelques jours après. Le Baron en me marquant ce contretemps, m'apprit que son épouse étoit déterminée à se rendre à..... Où elle trouveroit dans la maison d'un Gentilhomme Fermier, son tuteur, toute la protection qu'elle pourroit souhaiter. Il me dit qu'ils ne partiroient que le lendemain, parce que Madame d'Astle étoit extrêmement fatiguée, & il me promit de me donner de ses nouvelles aussi-tôt qu'il seroit arrivé. Je n'ai rien appris de leur sort depuis ce temps, ajouta-t-il, & ayant écrit au Fermier pour en apprendre, je n'ai point reçu de réponse. J'ai été plus heureux par rapport à Madame Derby, & je sais à n'en pouvoir douter, qu'elle s'est

embarquée pour la France, où elle doit être heureusement arrivée. Milord confirma cette derniere circonstance à Monsieur Beker, & ce dernier lui ayant demandé quels arrangements il vouloit prendre par rapport à Sir Derby, mon époux lui avoua que s'il étoit le maître de cette affaire, il la poursuivroit sans doute, mais qu'il doutoit que vous voulussiez vous prêter à aucune démarche qui pût inquiéter votre pere. Laissez la jouir du prix de sa résignation aux ordres du Ciel, répondit Monsieur Beker. Sa résolution de tout abandonner à son pere m'a paru héroïque, & j'aurois cru m'opposer à la volonté de Dieu, si j'avois essayé de l'en dissuader. Laissons la cultiver dans la retraite & une condition obscure, des vertus qu'elle eût peut-être perdues au grand jour. Sir Derby est vieux, il ne pourra disposer du fond qui reviendra quelque jour à Clarice & à ses enfants, laissons le jouir des revenus. Madame d'Astie sera mieux en état d'en sanctifier l'usage lorsqu'elle aura vu de près combien l'argent peut devenir précieux à celui qui sait l'employer dans les vues que la Providence a eues lorsqu'elle l'a fait riche.

Je ne vous fais qu'un extrait du long discours de Monsieur Beker qu'on pourroit nommer un sermon, non, c'étoit un panégyrique où les louanges des deux époux ne furent pas épargnées. J'ai la discrétion de les passer sous silence; ma Clarice n'aime point l'encens, quoique sa bonne tête ne soit point en danger d'en être enivrée. Monsieur Ryding fut appellé; on convint que Milord verroit Sir Derby, & lui confirmeroit vos promesses, à condition qu'il feroit cesser toute poursuite, & qu'il mettroit en dépôt chez un Notaire une déclaration par laquelle il certifieroit qu'il avoit reconnu qu'on avoit calomnié son épouse & sa fille. Cette déclaration qui ne devoit être ouverte qu'après sa mort, & que le Notaire cacheteroit lui-même, ne devoit être livrée qu'au moment où on lui remettroit en bonne forme, l'abandon de tout revenu de votre bien.

Il ne m'appartient pas de critiquer ce qui a été décidé par des gens si sages, cependant il me paroît bien dur que la plus riche héritiere d'Angleterre soit réduite à un extrême médiocrité pendant que son immense

fortune eſt le prix des forfaits.....Taiſez-vous, Hariote, vous ſeriez querellée. Ma Clarice veut vous réduire à baiſer comme elle la main qui la perſécute. Ce qui me conſole, c'eſt qu'avec vos diamants vous pourrez encore jouir d'un revenu conſidérable pour la France; car vous dire que notre fortune telle qu'elle eſt, eſt plus à vous qu'à nous, ce ſeroit encore une de ces choſes pour leſquelles je ſerois grondée.

Milord ignoroit que Monſieur Beker ſe fût engagé pour quinze guinées envers l'honnête perruquier; mais croyant lui devoir quelque reconnoiſſance, il pria ce digne Eccléſiaſtique de lui remettre le reſte de la ſomme que vous lui aviez confiée, ce qui combla de joie ce bon homme, ſans le conſoler de la perte de ſon garçon qu'il vouloit faire ſon héritier. On n'a pas cru néceſſaire de l'inſtruire du fond de l'affaire, il ſait ſeulement que Chevalier eſt un grand Seigneur, & comme on ne lui a pas demandé le ſecret, il a été de porte en porte apprendre cette bonne nouvelle à tous les gens du village qui s'en réjouiſſent ſincérement.

Il a fait venir un fort bon dîner de l'auberge, & Milord, Monsieur Beker, le bon Ryding & Fani ont dîné chez lui & l'ont forcé de se mettre à table avec eux. Aussi-tôt après le dîner, Milord s'est rendu à Oldswindsord pour parler à Sir Derby qui d'abord a paru terrassé de cette visite qu'il a reçue à l'auberge. Puis reprenant toute son audace, il a voulu persuader à mon époux qu'il pouvoit vous perdre sans ressource. Milord ne lui a pas laissé la liberté d'achever, & le prenant sur un ton plus haut que lui; rendez grace, lui a-t-il dit, aux ordres de votre excellente fille, sans cela j'aurois sacrifié ma fortune & ma vie pour lui faire rendre justice de l'horrible attentat qu'on a commis en l'accusant. Votre Jacques n'en est pas à son apprentissage du crime; il devroit penser qu'on n'ignore point la part qu'il a eue à la mort subite du Doyen de Colborn, & s'il ne cherche pas son salut dans une prompte fuite, je le ferai mettre en lieu où il nous découvrira bien des mysteres. Cette menace a rendu votre pere plus traitable, il a montré à mon époux la lettre que vous lui avez écrite, & a demandé

si vous étiez déterminée à lui tenir ce que vous lui promettiez. Il a ajouté, en jurant, qu'il ne demandoit pas mieux que de vous rendre votre mere, mais qu'il vouloit être enterré tout vif, s'il savoit où ce scélérat de Montalve l'avoit fourrée. Sa coquine de mere a disparu avec lui, & plût à Dieu que le Diable les eût emportés tous trois, voyez un peu le mal que je voulois faire à ma fille en lui faisant épouser un joli garçon qu'elle aimoit, j'en suis sûr; depuis la fuite de cette misérable Cosby je ne doute presque point que ce ne soit elle qui ait causé tout ce désordre. C'est la Bigoterie de ma fille qui nous met dans cet embarras: Pourquoi ne pas être de la religion de son pays? Si elle eût été anglicane, elle auroit regardé les vœux de ce garçon comme nuls: je l'aimois, je voulois l'établir.... Ne rougissez-vous pas de l'avouer, lui dit Milord en l'interrompant, l'incertitude de sa naissance ne devoit-elle pas vous faire craindre l'inceste? Oh! il n'y a que la Cosby qui puisse avoir parlé de cette circonstance, dit Sir Derby; il est presque sûr que ce garçon est fils de Montalve, & la trahison qu'il

m'a fait en eſt une preuve. Mais quand il ſeroit vrai qu'il ſeroit mon fils ; des gens comme nous, Milord, ne ſont pas faits pour des ſcrupules qu'il faut abandonner au peuple. Où en ſerions-nous ſi Adam & Eve les avoient écoutés ? Ne marierent-ils pas leurs fils & leurs filles ?

Milord n'oublia rien pour faire rougir Sir Derby des ſentiments impies qu'il paroiſſoit prendre plaiſir à étaler ; ce fut en vain, il vit tourner en plaiſanterie tout ce qu'il put lui dire de plus fort, & conſidérant qu'une telle converſion étoit un miracle qu'il n'étoit pas au pouvoir des hommes d'opérer, il l'abandonna à la miſéricorde du Seigneur, & ſe borna à lui demander la ceſſation de ſes pourſuites contre Fani. Il déchargea les cautions d'aſſez bonne grace, & mon époux ne ſe trompa point en penſant que je verrois avec plaiſir une fille qui vous avoit montré tant d'attachement. A cette preuve de ſa bonté pour moi, il en joignit une autre qui avança ma convaleſcence ; ce fut de m'apprendre par un ſimple billet, qu'il avoit tiré tout le fruit qu'il eſpéroit de ſon voyage. Je ne doutai point

alors que je ne touchasse au jour qui devoit remettre ma chere Clarice dans mes bras, & je l'attendis avec une impatience égale à ma tendresse pour elle. Il arriva cinq jours après, & ayant laissé les Dames dans un appartement voisin du mien ; je lui criai aussi-tôt que je l'apperçus : où est Clarice ? Avec le Baron d'Astie son époux, me répondit-il ; son mariage & son départ avoient précédé de quelques jours mon arrivée en Angleterre. A son défaut je vous amene une autre elle-même. Madame Derby vous demande permission de vous témoigner sa reconnoissance pour l'amitié dont vous avez donné de si grandes preuves à sa chere Clarice ; mais, ma chere ame, permettez-moi aussi de vous demander une grace : modérez-vous, vous savez combien les grandes émotions peuvent vous devenir funestes. Et oui, Milord, je me modérerai. Beti, vîte ma robe, dites-lui qu'elle entre, courez-y, Milord, où j'y vais moi-même. Effectivement, si elle n'avoit pas paru, je crois que j'eusse oublié que cette robe que j'avois demandée n'étoit pas mise, & qu'elle m'eût trouvée en chemise, sur le plancher. Je lui tendis

les bras, elle me ſerra dans les ſiens, & ſoit dit, ſans vous déplaire, je ne ſais ſi je vous euſſe reçue plus tendrement qu'elle. Après mille diſcours ſans ſuite, il en fallut venir à ſe tranquilliſer pour apprendre ce que je brûlois de ſavoir, & que je ne laiſſois point du tout le temps de me dire. Croiriez-vous que mon eſprit bouché ne comprenant point du tout que le Baron d'Aſtie & le pauvre Chevalier euſſent rien de commun enſemble, j'interrompis Milord pour le quereller de ce qu'il ne l'avoit point amené avec lui. J'avois pourtant ſoupçonné quelque choſe de ſa naiſſance, & c'eſt ici que je dois vous faire ma confeſſion.

Accoutumée à vous entendre à demi-mot, je ne doutai point, en liſant votre premiere lettre, que l'indifférente, l'invincible Clarice n'eût enfin trouvé ſon vainqueur. Moins philoſophe que mon amie, je craignis, je l'avouerai, l'excès de ſa reconnoiſſance. Que vous euſſiez cédé les trois quarts de votre bien à votre libérateur, je n'en aurois point murmuré ; de tous les dons que vous pouviez lui faire, il n'y avoit que celui de votre main

qui me paroiſſoit exceſſif. Je me rappellai alors l'expreſſion dont je m'étois ſervie en blâmant Clarice; ſi une fille eſt aſſez malheureuſe pour être forcée de quitter la maiſon paternelle, elle ne doit fuir qu'avec ſon époux. Je n'avois dans l'eſprit alors que le cas de Clarice, & ne pouvant deviner que dans peu de jours votre ſituation ſeroit pareille à la ſienne, je n'avois eu garde de prévoir les exceptions que j'aurois miſes à cette regle. N'étoit-il pas naturel de craindre que vous ne priſſiez trop à la lettre ce que j'avois écrit ſans trop de réflexion? Et n'allez pas croire qu'il y eût trop de vanité à penſer qu'une tête comme la vôtre pût ſe conduire d'après les arrêts de la mienne; le plus mauvais conſeil du monde paroît bon quand il ſe trouve d'accord avec une inclination ſecrete. Quel verbiage! une demi-page employée pour vous dire: je voyois que vous aimiez Chevalier, je mourois de peur que vous ne priſſiez droit de l'impertinente ſentence que j'avois portée pour l'épouſer. Enfin je voulois adroitement vous engager à ſuſpendre du moins cette réſolution juſqu'à l'arrivée de mon époux, en

s'est mépris
du ton de h
mais pesez
Sir Derby a
cendance al
lentis, on
applaudissoit
Peut-être la
bution qu'il
elle forme de
supposez-la
douceur possi
étrange à un
mais été com
produit cet
que le zele de
tion de ses pro
cité? En un mot
on a jusqu'à pr
de rappeller mo
délaissement, le
il faut essayer si
les sentiments de
ne produiront
tageux. En le
chant de tous les
je n'en ferois pas
pérer de sa conv
pensée de ne rien
conversion. Pou

maniere ſi poſitive
me cauſeroit une
'on me laiſſa la
-deſſus ce que je
devineriez pas qui
lus aſſidue de ſes
pauvre Miſtriſs
feſſa avant d'entrer
& ſe prépara à ſa
ctivement dès le
ur priſe de ſa ma-
quatre jours après.
avoir véçu comme
me, cependant je
d'autre grace au
r comme elle. On
dre parler de ſes
des graces que
es, & de la con-
dans ſa miſéricorde
. Le bon Dieu a
ma chere Clarice ;
ce mort eſt la ré-
ice qu'elle vous a
a été ſi touché de
u'au lieu de penſer
on ancienne obſer-
tiré aux Chartreux,
nt dans les épreuves
Madame votre mere

ſuppoſant que quelque accident eût alongé ſon voyage. N'allez pas croire au moins que je veuille déſapprouver ce que vous avez fait, les circonſtances étoient devenues telles, depuis votre premiere lettre, qu'il vous étoit preſque impoſſible de ne pas chercher à vous en tirer à quelque prix que ce fût. J'admire la franchiſe avec laquelle vous avouez que votre détermination avoit précédé la connoiſſance que vous avez eue de ſa véritable condition, mais en cela même votre humilité vous fait illuſion. Comment des ſentiments & une éducation telle que l'avoit eue votre guide, auroient-ils pu ſe rencontrer dans un homme de néant ? Il n'étoit pas poſſible de s'y méprendre, cela ſentoit l'homme de qualité d'une lieue loin. Mais je dois achever une narration mal-à-propos interrompue.

A peine jouiſſions-nous du bonheur de poſſéder Madame votre mere, qu'il fut cruellement troublé par la crainte de la perdre. Une fievre maligne s'annonça avec des ſymptomes ſi terribles, que les Médecins deſeſpérerent d'abord de la ſauver. On vouloit m'alléguer mon état, pour m'empêcher d'entrer dans ſa chambre.

Je protestai d'une maniere si positive que l'inquiétude me causeroit une fausse-couche, qu'on me laissa la maîtresse de faire là-dessus ce que je voudrois. Vous ne devineriez pas qui fut après moi la plus assidue de ses gardes ? Ce fut la pauvre Mistriss Cosby. Elle se confessa avant d'entrer dans sa chambre, & se prépara à sa derniere heure : effectivement dès le septieme jour elle fut prise de sa maladie, & emportée quatre jours après. Il est bien terrible d'avoir véçu comme avoit fait cette femme, cependant je ne demande point d'autre grace au Seigneur que de finir comme elle. On ne pouvoit l'entendre parler de ses égarements passés, des graces que Dieu lui avoit faites, & de la confiance qu'elle avoit dans sa miséricorde sans en être touché. Le bon Dieu a payé vos dettes, ma chere Clarice ; cette sainte & douce mort est la récompense du service qu'elle vous a rendu. Montalve a été si touché de ses derniers avis qu'au lieu de penser à rentrer dans son ancienne observance, il s'est retiré aux Chartreux, & est actuellement dans les épreuves du noviciat. Madame votre mere

ignore encore la mort de Madame Cosby, & la croit convalefcente à la campagne; pour moi; j'avance dans une heureufe groffeffe, & n'ai pas eu un feul mal de tête. Il me refteroit à vous apprendre ce qui engagea Montalve à fauver votre mere, & l'hiftoire de leur évafion, je le remettrai à la premiere lettre, celle-ci faifant déjà un volume. Je conçois par la vôtre que vous avez eu de nouvelles épreuves à effuyer dans votre fuite; j'efpere que vous nous en ferez part auffi-tôt après votre débarquement. Mandez-nous bién en détail dans quel lieu eft la terre de Monfieur votre époux; s'il ne pourra point obtenir de Madame fa mere la permiffion de venir nous rendre une vifite à Paris dans le temps de mes couches. Vous fentez bien que fi j'en étois crue, je n'attendrois pas que vous me prévinffiez, & que j'aurois une grande joie de conduire chez vous Madame votre mere, mais mon état, & le procès de Milord qui fe jugera dans peu, ne me permettront pas de quitter Paris avant fix ou fept mois, qui me paroîtront fix ou fept fiecles. Madame Derby & mon époux me chargent d'embraffer

pour eux monsieur le Baron, & je le fais sans scrupule, je n'en aurois pas plus s'il étoit ici à leur rendre ce service autrement qu'en idée; car sur mon honneur, je l'aime de passion, & malgré ma prévention pour ma Clarice, je le crois digne d'elle.

Nota. N'allez pas, nous vous en conjurons, vous piquer d'un excès de générosité à l'égard de Sir Derby; il avoit consenti à vous abandonner l'argent que vous avez sur la banque de Gênes, pourquoi le lui laisseriez-vous?

REPONSE

DE CLARICE

A LADY HARIOTE.

QUE ne vous dois-je pas, chere amie, pour m'avoir conservé ma mere aux dépens de vos jours, & quelles actions de graces ne dois-je pas rendre à Dieu tous les jours de

ma vie pour vous avoir préſervée des ſuites que devoit avoir votre courageuſe amitié ? Et vous, Milord, mon généreux protecteur, comment reconnoître tant de fatigues, tant d'inquiétudes & tant de ſoins ? Quitter une épouſe chérie, dans les circonſtances critiques où étoit la vôtre, la ſacrifier, pour ainſi dire, en lui permettant de s'expoſer, comme elle a fait, ah ! c'en eſt trop, & la multitude de vos bienfaits me réduit à l'ingratitude : avec tous les ſentiments de la plus vive reconnoiſſance, je ſens que je ſuis fort au deſſous de mes obligations, Que Dieu ſoit votre récompenſe, c'eſt ce que je lui demande preſque auſſi ſouvent que je reſpire. J'eſpere qu'il aura été celle de la pauvre Miſtriſs Cosby ; elle avoit commencé tard à travailler à la vigne du Seigneur ; mais ce bon pere de famille veut bien payer ceux qui commencent à la ſixieme heure, comme ceux qui ont ſupporté le poids du jour, pourvu qu'ils aient travaillé avec ardeur : je lui rendrai toute ma vie mes actions de graces pour cette pauvre pénitente qui m'a tirée du précipice où j'allois tomber. Elle obtiendra pour ſon fils la grace

de

de la persévérance, & si mes foibles prieres sont agréables au Seigneur, il réparera par une vraie pénitence, les égarements de sa jeunesse. Ce malheureux jeune homme avoit eu de bons principes, à ce que sa mere m'a assuré, & il y avoit lieu d'espérer que les semences vertueuses qui avoient été comme étouffées par la fougue des passions, porteroient à la fin d'heureux fruits. Plût à Dieu que je pusse acheter aux dépens de tout mon sang, une pareille grace pour mon infortuné pere. Malheur, Malheur à ceux qui ont gâté sa jeunesse, & répandu dans son esprit l'irréligion, source de toutes ses fautes. Hélas! comme Milord l'a remarqué, il faut un miracle; je me dévouerois volontiers pour l'obtenir, à l'indigence la plus complete: jugez avec quel plaisir je sacrifierai le superflu. Je suis résolue à ne réclamer aucune partie de mon bien. Je veux prouver à mon pere l'excellence de cette religion qu'il méprise, plus par mes exemples que par mes paroles. Je ne lui demanderai pour le prix du sacrifice que je lui fais de toute mon ame, que le retour de ma tendresse, & la liberté de lui donner de temps en

temps des preuves de la mienne. Mon époux applaudit à ma résolution, son désintéressement passe tout ce qui se peut imaginer, & j'ose dire que ce n'est pas la seule vertu dans laquelle il soit supérieur aux autres hommes: chaque jour, chaque heure me découvre en lui de nouvelles perfections. Pourrois-je souhaiter quelque chose avec un tel partage?

Comme j'ai été extrêmement fatiguée de la mer je suis forcée de rester quelques jours à Bordeaux pour me reposer, & je profite de ce temps pour vous achever le récit de mes aventures.

Monsieur Beker vous a instruite du contretemps qui nous empêcha de profiter de l'asyle qu'il nous avoit ménagé chez sa mere. Nous arrivâmes dans le village qu'elle habitoit, sur les cinq heures du matin, & j'étois si fatiguée, que je fus forcée de me reposer quelques heures dans un mauvais cabaret, la bonne Dame à laquelle nous étions adressés, étant si pauvre qu'elle n'avoit point de domestiques, & avoit emporté par conséquent les clefs de son chétif appartement. Après avoir donné quelques heures au sommeil, il fallut délibérer sur le parti que

nous avions à prendre. Vous ſavez que j'avois fort peu d'argent, & je ſentois que je n'étois nullement capable de faire un grand chemin à pied. Mon deſſein étoit de me retirer auprès du bon fermier Ryding ; mais il y avoit ſoixante milles du lieu où nous étions, & après avoir récompenſé notre guide, il ne nous eût pas reſté aſſez d'argent pour acheter des chevaux. L'honnête homme qui nous avoit accompagnés parut ſi ſenſible à notre embarras que nous crûmes pouvoir nous ouvrir à lui. J'ai des effets conſidérables, lui dit mon époux, mais des raiſons très-fortes m'empêchent de les vendre : ne connoîtriez-vous point aux environs quelque Juif qui voulût nous avancer une ſomme en gardant quelques-uns de nos bijoux ; car je ne voudrois pas les mettre chez un Orfevre ? Notre guide rêva un peu, puis il nous dit : Je ſuis bien ſûr que Monſieur Beker ne ſe ſeroit point mêlé de vous ſi vous n'étiez d'honnêtes gens, ainſi je m'offre à vous rendre ce ſervice ; il y a à douze milles d'ici un Juif que je connois, parce que je l'ai ſervi ; il eſt fort riche, & ſait bien que pour tout

l'or du monde, je ne voudrois pas faire un mauvais commerce. Donnez-moi ce que vous voulez mettre en gage, je le lui porterai, si vous voulez vous fier à moi, s'entend. Il seroit encore plus à propos que vous vinssiez jusques là, cela ne vous écartera pas beaucoup de la route que vous voulez prendre, vous resterez dans un village qui sert de fauxbourg à la ville, & vous verrez s'il vous convient de prendre ce qu'on vous offrira. Comme cette ville n'étoit point sur la grande route, qu'elle nous avançoit de neuf milles dans le chemin que nous voulions prendre, nous suivîmes le conseil de cet homme. Nous louâmes des chevaux, & dès le lendemain nous nous y rendîmes. J'avois un collier de perles estimé quatorze cents livres sterling; nous le remîmes à notre guide avec la riche robe que j'avois sur moi lorsque je m'échappai, & il porta le tout à son Juif, auquel il dit que des personnes qui étoient venu passer l'été dans un village proche du sien, se trouvant en besoin d'argent, lui avoient confié ces effets, & demandoient cinq cents livres sterling dessus, pour six mois. Le Juif ne fit aucune

difficulté de prêter cette somme sur un effet qui valoit deux fois autant, & notre guide nous remit quatre cents livres en billets de banque, & le reste en or. Mon époux me mit le tout entre les mains, & je donnai sur le champ dix guinées à notre conducteur, qui me combla de benédictions. Ensuite nous cachâmes nos billets de banque dans un des plis de ma robe où ils furent cousus, & mon époux prit la même précaution par rapport à notre or qu'il cousit dans différentes parties de son habit, parce qu'ayant à faire une route de traverse, il falloit éviter les mauvaises rencontres. Le reste de mes diamants fut mis dans un coin de la chaise que nous louâmes, & nous fîmes la moitié de notre chemin sans aucun contretemps. Arrivés à Staford, nous commençâmes à respirer; une journée suffisoit pour nous conduire chez Monsieur Ryding, & nous croyions toucher à la fin de nos peines: je dirois presque que les plus sensibles me restoient à essuyer.

Ce fut un Samedi au soir que nous arrivâmes à Staford, & j'avois un grand desir d'entendre la messe avant de partir le lendemain. L'hôtesse qui

étoit fort obligeante, étant montée dans ma chambre pour m'offrir ses services, je l'invitai à prendre une tasse de thé avec moi, & comme elle parut sensible à ma politesse, je me hasardai à lui demander s'il y avoit beaucoup de catholiques dans cet endroit. Apparemment que Madame l'est, me répondit-elle, & que la circonstance du Dimanche vous engage à me faire cette question. Je lui avouai qu'elle avoit deviné, & elle ne put s'empêcher de m'embrasser à cet aveu. Elle me dit qu'il y avoit à Staford un certain nombre de catholiques qui y entretenoient un aumônier. Que comme ils étoient fort tranquilles, & que dans les dernieres rebellions ils avoient montré beaucoup de fidélité, on leur laissoit librement exercer leur religion. On l'appella dans la cuisine, & m'ayant souhaité le bon soir elle me quitta après m'avoir fait donner de quoi écrire. Il étoit neuf heures, on nous servit un morceau dans notre chambre, & je me hâtois de souper pour commencer à me justifier auprès de vous, lorsque cette femme monta d'un air effrayé dans ma chambre, & me dit: Ma chere

Dame, j'ai tout d'un coup ſenti une grande inclination pour vous, quand je vous ai vue, & je ſerois au déſeſpoir qu'il vous arrivât quelque malheur dans ma maiſon. Parlez-moi franchement : Auriez-vous quelque mauvaiſe affaire ? Quand j'aurois eu deſſein de nier la vérité, la pâleur de mon viſage, m'eût certainement trahie. Ecoutez, continua-t-elle, je ne demande qu'à vous rendre ſervice, & je ne ſaurois croire que vous ſoyez coupable du crime dont on vous accuſe. Lorſque vous êtes deſcendue de votre voiture, il y avoit un homme qui ne faiſoit que d'arriver à cheval, il vous a beaucoup examinée, & lorſque votre cocher eſt venu ſouper, il lui a demandé ſi vous ne veniez pas du côté de Londres. Et pourquoi me faites-vous cette queſtion, lui a répondu votre cocher ? C'eſt que je ſerois bien trompé, a-t-il répondu, ſi ce n'eſt pas la jeune perſonne dont on a mis le ſignalement dans les papiers publics ; elle vaudroit la peine d'être arrêtée, on dit qu'elle a voulu empoiſonner ſon pere. Et que m'importe à moi, répondit le cocher, elle me paie bien, & tous ceux qui me paie n

bien, je les crois honnêtes gens. Je ne ſuis pas ſi crédule, a répondu l'autre : mais j'en aurai le cœur net. Voyez donc, ma chere Dame, ſi vous auriez quelque choſe à craindre, & comptez ſur ma diſcrétion. Le Baron prenan ſon parti ſur le champ dit à cette femme : je ne vous diſſimulerai pas qu'un mariage d'inclination a brouillé mon épouſe avec une famille puiſſante ; mais vous avez jugé en brave & honnête perſonne, qu'elle n'eſt pas capable du crime dont ce miſérable oſe l'accuſer. J'avoue pourtant que je ſerois au déſeſpoir qu'elle retombât au pouvoir de ſes parents avant de s'être réconciliée avec eux ; ainſi, Madame, vous acquerrez un droit éternel à notre reconnoiſſance, ſi vous voulez bien nous aider à échapper aux regards du curieux qui nous a examinés. Je vais vous parler plus ouvertement, reprit cette femme. Ce miſérable a dit à mon mari lorſqu'il a eu un coup dans la tête, qu'il y avoit mille livres ſterling à gagner pour celui qui vous arrêteroit, & il prétend qu'il ne laiſſera pas échapper cette aubaine, & qu'après vous avoir encore examinée demain au matin,

il avertiroit un Connétable, pour vous faire arrêter. Mon avis seroit donc que vous profitassiez de la nuit pour vous échapper, & comme Madame est d'une figure très-remarquable je pense qu'elle devroit déguiser son sexe. J'ai un fils à peu près de sa taille, je l'accommoderai d'un de ses habits & de sa redingote; vous quitterez le grand chemin, il fait un peu de Lune, vous pourrez couper à travers champs, en tirant toujours sur votre gauche, c'est un chemin extrêmement détourné, & peu fréquenté; il n'y a pas d'apparence qu'on vous y cherche. Et pendant tout ce soliloque, votre pauvre amie versoit des larmes qui firent couler celles de notre charitable hôtesse; mon Epoux désespéré de ma situation, m'embrassoit en me conjurant de reprendre courage. La Providence, me disoit-il, se déclare pour nous, puisqu'elle a inspiré à Madame le généreux dessein de nous aider, & en même temps, tirant de son doigt une jolie bague que je lui avois donnée & qui pouvoit valoir dix pieces, il la pria de l'accepter comme une légere preuve de notre reconnoissance. Elle en fit d'abord dif-

ficulté, cependant je m'apperçus que ce petit présent donnoit un nouveau degré de chaleur à son zele. Elle se hâta de m'apporter les habits de son fils, & m'en revêtit elle-même. Le Baron eût donné toutes choses au monde pour avoir un cheval, mais c'eût été nous exposer à faire suivre nos traces. Nous remerciâmes mille fois la bonne hôtesse, qui nous conduisit elle-même par une porte de derriere, & nous fit traverser une lande d'un quart de mille, après quoi elle nous désigna, du mieux qu'il lui fut possible, des sentiers qui devoient nous conduire proche de Flint, dans la Principauté de Galles. Vous n'aurez que la premiere nuit de pénible, nous dit-elle, & une fois écartés d'une douzaine de milles de cette route, il vous sera facile de trouver un cheval. Lorsque cette femme nous eut quittés, une foule d'idées vinrent m'assaillir. Etoit-ce donc la petite fille du Comte d'Asaph, cette riche héritiere, qui se trouvoit au milieu de la nuit exposée à de pareilles aventures ? Si cette pensée étoit décourageante, celle qui suivit fut bien consolante. Quelles ressources la Providence m'a-t-elle

ménagées dans mon malheur ! Que ſerois-je devenue ſi je fuſſe tombée entre les mains d'un mal-honnête homme, d'un ruſtre ? il ſeroit déjà rebuté des périls qu'il auroit à courir en cherchant à me ſauver, & peut-être ce que j'aurois à en eſpérer de plus avantageux, ſeroit d'en être abandonnée dans ces lieux écartés, malheur que ſa conduite m'auroit peut-être fait regarder comme un bonheur. Le Baron, mon tendre époux, ne me laiſſa pas long-temps dans ces penſées. Que je ſouffre, ma chere Clarice, me dit-il, de l'extrêmité où vous êtes ! Comment, dans l'état où vous ont réduit vos malheurs, aurez-vous la force de faire un ſi long chemin ? Si vous vouliez me permettre de vous ſoulager de temps en temps, j'aurois moins d'inquiétude. Je ſuis dans la force de l'âge, vous êtes d'une délicateſſe qui doit vous rendre fort légere, je pourrois vous épargner une partie de la fatigue en vous portant ; un fardeau ſi précieux adouciroit pour moi la longueur du chemin. Cet excès de tendreſſe ſembla me rendre une nouvelle vigueur. Que me propoſez-vous, mon cher, lui dis-je ? Croyez-vous

que je voulusse ménager une vie déjà si traversée aux dépens de la vôtre? Non, si le Ciel a décrété ma perte, j'aime mieux mourir de fatigue, que de la douleur de vous voir succomber sous celle que je vous aurois causée. Mais pourquoi présumer si mal de mon courage & de ma force? Dans des temps plus heureux, j'eusse regardé la route que je suis obligée de faire à pied comme une promenade: j'avoue que les malheurs que je viens d'essuyer ont affoibli mon tempérament; mais par la raison des contraires, les événements favorables qui ont été la suite de mes infortunes doivent me rendre ma vigueur. Mes peines présentes ont produit tout le bonheur de ma vie, pouvois-je trop l'acheter? Le Baron, sans considérer le lieu où nous étions, étoit à mes pieds pour me témoigner sa vive reconnoissance; je m'efforçois de le relever, lorsqu'un bruit que nous entendîmes assez proche de nous, l'engagea à se mettre en état de défense; car j'ai oublié de vous dire qu'il s'étoit muni d'une paire de pistolets. La Lune donnoit si peu de clarté que nous entendîmes ce bruit quelques minutes avant d'ap-

percevoir ce qui le causoit, ensorte que nous nous trouvâmes vis-à-vis de trois hommes qui nous parurent d'assez mauvaise mine, & qui ne prirent pas de nous une idée plus avantageuse. Nous demeurâmes tous immobiles à nous regarder de la tête aux pieds, & un de ces trois hommes dit en françois à ses compagnons. Qu'avons-nous à craindre, ils ne sont que deux, ne serions-nous pas les plus forts ? N'avez-vous jamais vu nne de ces scenes de Moliere, où deux poltrons se rencontrent de nuit, & affectent un courage démenti par le son de leur voix, pour s'intimider mutuellement ? Nous faisions alors une excellente représentation de ces scenes, & pourtant je dois dire, à la louange de tous les acteurs qu'il n'y avoit que moi de poltronne, aussi l'étois-je à un tel point, que mes cheveux se dressoient d'horreur sur ma tête. Je m'égaie à présent d'une aventure qui faillit à m'ôter la vie, semblable à ces vieux marins qui au coin de leur feu divertissent leur famille du récit d'un naufrage auquel ils ont échappé, & qui intéressent à proportion du danger qu'ils ont couru. Mais il est bien

temps de vous tenir en inquiétude, en m'amuſant à diſcourir. Le Baron ſe douta d'abord de la vérité de cette rencontre & répondit à ſes compatriotes. Des malheureux dont l'infortune eſt pareille, ne doivent point s'alarmer mutuellement. Vous êtes priſonniers François, Meſſieurs, & vous cherchez comme nous à recouvrer votre liberté ? Vous l'avez deviné, répondit un de ces trois hommes qui avoit un ſon de voix ſi terrible qu'il me fit trembler. Aſſeyons-nous un moment, & voyons ſi nous pourrons nous aider dans notre deſſein. Comme je marchois depuis pluſieurs heures, & que je commençois à être bien laſſe, nous acceptâmes la propoſition. Ces gens nous apprirent d'abord leurs qualités. L'un étoit Capitaine de vaiſſeau, l'autre un Lieutenant & l'autre un Chirurgien. Je me remis un peu en penſant que des gens de cette ſorte devoient avoir quelque éducation. Le Capitaine nous apprit qu'ils ſortoient du château de...qu'ils avoient déjà fait plus de quatre-vingts milles ſous la conduite d'un guide qui les avoient abandonnés au commencement de la nuit, parce que l'argent

leur avoit manqué ; que leur premier dessein avoit été de se rendre à Bristol, où le Chirurgien avoit un ami qui avoit promis de favoriser leur évasion ; mais que le manque d'argent les réduisoit au désespoir, en les privant d'un guide : car pour ce qui est de la nourriture, ajouta-t-il, les champs sont pleins de navets, & d'autres légumes, qui nous empêcheront de mourir de faim. D'ailleurs nous parlons mal la langue, nous n'osons nous adresser à personne pour demander la route ; il y a une demi-guinée promise pour chaque prisonnier François qu'on arrête ; l'espoir de cette récompense nous fait trouver autant d'ennemis que nous rencontrons de paysans. Je puis remédier à ces deux inconvénients répondit le Baron. J'ai quelques guinées à votre service, Messieurs, & mon petit camarade ayant appris l'Anglois fort jeune, le parle aussi parfaitement que s'il étoit né en Angleterre ; mais, il est d'une complexion si délicate que je désespere de lui voir faire la route ; sans quoi nous nous ferions un plaisir de vous accompagner & de vous aider de tout notre pouvoir. S'il n'y a que cela qui vous embarrasse,

répondit le Capitaine, vous pouvez être tranquille. Nous sommes quatre, quelques branchages nous auront bientôt fait une machine propre à porter ce jeune garçon quand il ne pourra plus marcher; je le porterai moi seul sur mon épaule, comme on fait un agneau; je ne lui demande pour toute chose, que de prendre langue de temps en temps, pour savoir le vrai chemin; si on ne nous a point trompés, trois nuits peuvent nous approcher de Bristol; nous passerons le jour dans les brossailles comme nous avons fait jusqu'à présent. Ce jeune cadet entrera seul dans Bristol, & vous pouvez compter que dès le lendemain nous aurons une barque capable de nous faire faire le trajet. Au reste, mon compatriote, si j'accepte votre argent pour faire route, ce n'est qu'un prêt, nous ne sommes pas des misérables, & sitôt qu'il fera jour, je vous ferai voir une lettre de crédit sur le Négociant de Bristol dont je vous ai parlé. Marchons jusqu'au jour, & que les étoiles nous servent de guides; en tirant vers le sud-ouest, nous avançons vers la mer, qui est le terme de notre course. Qu'en pensez-vous, mon cher, me

demanda le Baron, ce plan vous paroît-il juste? En vérité je ne savois que répondre, le Chirurgien voyant que j'hésitois, me dit fort poliment: Si Monsieur y trouve quelque difficulté, il est libre de continuer seul sa route, nous ne prétendons point le gêner, & nous vous demanderons seulement une couple de guinées que nous vous ferons tenir à l'adresse que vous nous donnerez en France. Je ne vous les demande au reste, Messieurs, que parce que vous avez eu la générosité de nous les offrir, & nous ne nous quitterions pas brouillés, quand vous refuseriez de tenir votre parole.

Nous n'en sommes point capables, repris-je. Puis, me tournant vers mon époux, suivons ces Messieurs, lui dis-je, ils me paroissent honnêtes gens, abandonnons nous avec eux à la conduite de la Providence. Je me levai en disant ces paroles, & le Capitaine avec son Lieutenant voulant me faire voir qu'ils étoient en état de tenir ce qu'ils m'avoient offert, entrelacerent leurs mains, me firent asseoir dessus, & me porterent plus d'un mille sans en paroître fatigués. Je ne l'étois plus, & comme si j'eusse

trouvé de nouvelles forces dans le courage de mes compagnons, je marchai lestement jusqu'à la pointe du jour qui nous découvrit un village sur notre droite. On me proposa d'y aller pour prendre langue, & mon époux vouloit m'y suivre : je compris qu'il n'en seroit pas le maître ; des fugitifs sont toujours en défiance, ils vouloient un gage de mon retour. Il fallut donc me résoudre à tenter seule l'aventure, & la persuasion où j'étois que je ne risquois pas d'être connue dans un lieu si écarté, & dans un tel déguisement, animant mon courage, je me moquai de la peur que j'avois conservée jusques-là. J'avois un habit assez propre, & l'on pouvoit me regarder comme un enfant de famille qui s'échappoit de la maison paternelle, c'étoit le pire jugement qu'on pût porter de moi. Mes compagnons se cacherent dans une bruyere fort haute, & pour me faciliter le moyen de les retrouver, ils planterent un grand bâton qui servoit de canne à l'un d'eux, à une telle distance qu'ils pouvoient entendre ma voix à mon retour. Tout le monde étoit presque sorti du village, parce

que c'étoit le temps de la moisson; j'entrai dans une assez bonne ferme, où je trouvai un bon vieillard aveugle, qui, devant la porte d'une cuisine, cherchoit à recevoir les premiers rayons du Soleil. Une servante étoit à quelques pas de lui occupée à donner à manger aux poules. Dieu vous bénisse, mon bon pere, lui dis-je. Dieu vous bénisse, ma fille, répondit le vieillard. A ces mots qui me firent transir, la servante fit un grand éclat de rire. Vous vous y connoissez, dit-elle au vieillard, si toutes les filles ressembloient à ce jeune garçon, il y auroit presse. Garçon ou fille, dit le vieillard, ma bénédiction n'est pas perdue, il est vrai que c'est la voix d'une fille. Y a-t-il quelque chose pour votre service, mon enfant. J'allois à Bristol, lui répondis-je, je me suis égaré, & j'ai marché toute la nuit; ne pourriez-vous pas en payant me donner un morceau à manger? Et même un coup à boire, dit le vieillard. Si vous pouvez payer à la bonne heure, si vous avez peu d'argent, & qu'il vous fasse besoin pour votre route, Dieu paiera pour vous. Il ne laissera pas de vous payer, quand même vous prendrez mon

argent, lui répondis-je; j'ai plus qu'il ne faut pour faire ma route, & votre bonne volonté qu'il connoît ne restera pas sans récompense. Excellent jeune homme! dit le vieillard, donnez-lui un coup de bierre forte, Maly. Je ne bois point de biere, lui dis-je, mais je prendrai volontiers deux œufs frais, & un peu de lait. J'aime beaucoup les œufs, & si cette bonne fille vouloit m'en faire durcir une douzaine, je m'en chargerois volontiers. Maly s'empressa de faire ce que je lui demandois, & pendant ce temps, le vieillard me dit: vous avez entrepris un long voyage, mon enfant, savez-vous bien qu'il y a près de trois cents milles d'ici à Bristol, pourrez-vous faire ce chemin à pied? Si je trouve un cheval à acheter, qui ne soit pas bien cher, j'en ferai l'emplette, lui dis-je, quitte à le revendre là: car je vais chercher à m'y embarquer pour la Hollande. Vous auriez bien plus court de traverser la Province de Galles, me dit-il. On trouve souvent à Harlech de petits bateaux qui descendent à Bristol, & il n'y a pas plus de quatre-vingts milles d'ici. Au reste, si vous voulez vous accommoder d'un mauvais cheval

que nous voulons vendre, vous en aurez bon marché. Je dis qu'il eſt mauvais, ajouta-t-il, parce qu'il eſt borgne, car au reſte, il va d'un pas ferme, & ne fatigue point ſon homme. Comme je parus ſouhaiter de faire cette acquiſition, on amena le cheval, qui véritablement avoit mauvaiſe phyſionomie. On m'en demanda trois guinées, & je ne les donnerai que pour ſoutenir la feinte dont je m'étois ſervie. On mit pardeſſus le marché, un bon biſſac avec deux pains, une douzaine d'œufs durs, un morceau de bœuf ſalé & un fromage. J'euſſe bien ſouhaité avoir de la biere, mais j'avois annoncé que je n'en buvois pas; heureuſement je trouvai à m'en pourvoir avant de ſortir du village. Mon début avoit été heureux, j'en fus encouragée, & je rejoignis mes compagnons qui commençoient à s'ennuyer de mon retardement. Pour mon époux, il étoit plus mort que vif, & ſe reprochoit comme un crime d'avoir conſenti à me laiſſer aller ſeule, quoiqu'il n'y eût pas plus d'un demi-mille de chemin. Après avoir diſtribué mes proviſions, le Baron dit aux priſonniers qu'il aimoit mieux ſe priver de leur compagnie,

que d'éprouver une autre fois l'inquiétude qu'il venoit d'essuyer. Ce jeune homme, leur dit-il, m'a été confié par ses parents ; c'est un fils unique, je ne saurois me résoudre à le perdre de vue. Je crus remarquer dans les yeux du Chirurgien quelques mouvements qui sentoient l'incrédulité, ce qui me fit prodigieusement rougir, & prendre la résolution de nous éloigner pendant le sommeil de ces gens ; car ils paroissoient avoir grand besoin de ce soulagement. Un accident imprévu nous en empêcha : car j'étois, ce semble, destinée à éprouver tous les genres de peine, dans ce fatal voyage. Tout à coup mon époux changea de couleur, & presque aussi-tôt tomba en foiblesse. Figurez-vous les terribles pensées qui m'assaillirent dans ce moment critique. Il m'étoit devenu plus cher que ma vie ; je ne pouvois attribuer son accident qu'à l'inquiétude que je lui avois causée. Qu'allois-je devenir, si le Ciel me l'ôtoit dans sa colere ! En vérité, il y en avoit plus que je ne me croyois capable d'en supporter. L'humanité de nos compagnons surpassa ce que je devois attendre de gens de leur profession : car

la mer rend un peu barbare ; le Chirurgien ſur-tout s'employa à le faire revenir, avec un zele que je n'oublierai jamais. J'avois ſur moi ce flacon de cryſtal de roche, dont vous me fîtes préſent à votre mariage, & dont la chaîne eſt de diamants ſi bien montés. Ce meuble étoit bien capable de nous déceler ; je n'y fis pas la plus légere attention, tant j'étois hors de moi : je me hâtai de le remettre entre les mains de M. Dulac, c'étoit le nom qu'avoit pris le Chirurgien, qui, après avoir frotté les narines & les tempes du Baron, lui fit avaler d'une certaine drogue qu'il avoit ſur lui, & qui lui fit bientôt tout l'effet qu'il en avoit attendu. Une bile noire le ſoulagea, ſitôt que le remede l'eut expulſée, & Dulac me dit que s'il n'eût pas été ſecouru à temps, il riſquoit une apoplexie d'humeurs. Que ſerois-je devenue, ô mon Dieu ! ſi cet accident lui fût arrivé deux heures plus tard, & dans un lieu où j'euſſe été ſeule avec lui ? Cette abondante évacuation le mit hors de danger, & ne lui laiſſa qu'une grande foibleſſe. Le Capitaine & le Lieutenant ne tarderent point à ronfler comme des gens

qui, après une longue course & un jeûne sévere, avoient pris un bon repas. Dulac en avoit bien autant d'envie qu'eux, mais le desir de me dire ce qu'il avoit dans l'esprit, l'emporta sur le besoin. Il seroit difficile, nous dit-il, d'en imposer aux yeux d'un homme de ma profession. La délicatesse des traits de Madame, m'a découvert son sexe ; le bijou qu'elle m'a remis entre les mains, sa condition. Vos inquiétudes mutuelles, l'amour que vous avez l'un pour l'autre, & la modestie qui brille sur son visage, m'annoncent qu'elle est votre épouse ou prête à le devenir. Ne vous alarmez point, nous dit-il, je ne suis pas le seul qui puisse faire ces remarques, ce qu'il y a de sûr, c'est que personne ne peut les faire avec moins de danger pour vous que moi & mes compagnons. Deux ans de prison m'ont donné le temps de les connoître, jugez de leur probité par le motif de leur évasion. Ce Capitaine & ce Lieutenant ont été pris avant la déclaration de guerre aussi-bien que moi, ainsi nous ne croyons pas l'avoir été légitimement. Cependant nous n'aurions point été tentés de nous sauver, si nous

nous n'eussions appris qu'on vouloit nous forcer à monter un des vaisseaux de guerre destinés pour Quebec. Ces deux hommes connoissent parfaitement le fleuve Saint Laurent, & risqueroient à être pendus au haut du mât, plutôt que de manquer à faire périr les vaisseaux qu'ils conduiroient : car ils consentiroient à être écorchés tout vifs plutôt que d'introduire les ennemis dans leur patrie. Quand on est capable de sacrifier sa vie au devoir, on ne peut être soupçonné de chercher à nuire à des compagnons d'infortune. Suivez donc le conseil que je vous donne, ouvrez-vous à mes compagnons ; vous ne leur apprendrez rien, je vous assure ; mais votre confiance excitera leur zele. Je connois le Capitaine, c'est un homme fertile en expédients, & il me disoit, il y a une demi-heure, qu'il se faisoit fort de vous faire traverser toute l'Angleterre à votre aise, & sans danger, si vous voulez sacrifier une vingtaine de guinées.

Nous étions à la discrétion de ces hommes, ils paroissoient pleins d'honneur, & l'étoient véritablement. Nous résolûmes donc de nous confier à

eux. Un coup d'œil instruisit mon époux de ce que je pensois à cet égard, & pour toute réponse, il tira de son sein un petit porte-feuille où étoit le certificat de notre mariage. La lecture de cette piece, en instruisant Dulac de notre naissance, redoubla ses égards, & il nous assura que non seulement nous étions en sûreté parmi eux, mais qu'il pouvoit répondre que ses camarades, aussi-bien que lui, risqueroient leur vie pour notre défense, s'il étoit nécessaire. Après ces protestations nous succombâmes au sommeil dont nous avions grand besoin, & il est étonnant que dans la situation où nous étions nous en eussions un aussi tranquille. Il dura près de neuf heures, ma chere, c'est-à-dire que nous étant endormis à huit heures du matin, il en étoit presque cinq quand nous nous éveillâmes; c'étoit le Ciel, ma chere, qui nous avoit accordé ce soulagement, pour nous empêcher de succomber à la derniere épreuve qu'il nous vouloit faire souffrir. Mon époux n'avoit plus d'autre mal qu'une grande foiblesse causée par le besoin de nourriture. Pendant le repas, le Capitaine auquel on avoit déclaré mon sexe,

nous dit : je conjecture, d'après le discours du vieillard, que nous pouvons aisément approcher de Shrowesbury, pendant la nuit qui va suivre. Il sera aisé à Madame, à la faveur de son Anglois, de nous procurer à chacun un habit décent, les nôtres étant tout propres à nous faire remarquer & arrêter. Elle peut ensuite louer hautement une chaise pour elle & son époux; nous prendrons des chevaux, & nous suivrons la chaise en plein jour, nous passerons pour des gens de sa suite, & personne ne s'avisera de nous prendre pour ce que nous sommes. Pour plus grande sûreté, nous aurons soin de ne nous arrêter que dans de petits endroits; je suis sûr d'arriver de cette maniere, à Bristol, & de descendre hardiment chez celui auquel je suis adressé, sans crainte qu'on s'avise d'arrêter un équipage qui aura l'air d'appartenir à des gens de considération.

Ce projet étoit admirable, je n'y trouvois qu'une difficulté, c'étoit d'acheter trois redingotes, sans faire naître quelque soupçon. Rien de plus facile, reprit le Capitaine. Vous nous laisserez à un mille de la Ville,

vous y entrerez le ſoir à pied avec votre époux, vous vous arrêterez à la premiere auberge, & vous demanderez à l'hôte s'il ne pourroit point vous procurer des redingotes plus légeres que les vôtres, parce que vous voulez prendre une chaiſe de poſte, & que vous avez renvoyé vos chevaux par un domeſtique. Vous en acheterez trois, vous ferez une belle dépenſe au ſouper, & donnerez vos ordres pour partir à la pointe du jour. Vous prendrez trois chevaux de main pour les gens de votre ſuite qui ont ordre de vous attendre au premier village, vous reviendrez ſur vos pas avec votre chaiſe, & vous vous arrêterez pour déjeûner, à la derniere auberge; vous donnerez largement de quoi boire au poſtillon. Vous direz que vous avez quelques affaires à terminer, & annoncerez une abſence de demi-heure. Vous mettrez deux redingotes l'une ſur l'autre, & vous reviendrez ſur vos pas. Vous nous trouverez à une portée de fuſil, & vous vous déchargerez de trois redingotes. L'important eſt de partir ſi matin de la Ville, que nous trouvions tout le monde encore couché,

au village. Le projet me parut fort hasardeux, nous n'eûmes pas le pouvoir de l'exécuter alors, comme vous l'apprendrez tout à l'heure, cependant il nous réussit à quelque chose près, lorsque nous nous vîmes dans la nécessité de le tenter. Nous attendîmes la nuit avec une grande impatience, pour nous remettre en route, & comme je craignois que le Baron ne fût encore foible, je feignis de ne pouvoir aller à cheval qu'en croupe pour l'obliger d'y monter. Nous fûmes tous surpris de la vigueur de notre rosse, qui nous porta d'un pas alegre; heureusement nous trouvâmes bientôt un de ces abreuvoirs qu'on rencontre souvent sur la route, où la pauvre bête se désaltéra tout à son aise. Cet abreuvoir étoit à la porte d'un cabaret, & une servante entendant boire un cheval ouvrit pour nous demander si nous ne voulions pas descendre. Je lui répondis que non, & la priai de m'emplir une bouteille de bois, de forte biere, & de faire donner de l'aveine à mon cheval. Nos compagnons avoient avancé chemin à l'ouverture de cette porte, & nous attendoient à l'issue du village, fort

intrigués. Ils nous avouerent ensuite qu'ils avoient cru que nous avions saisi cette occasion de les abandonner; mais qu'ils n'avoient pas craint un instant que nous voulussions les trahir.

Vous vous étonnerez peut-être que nous eussions associé notre sort à celui de ces prisonniers, que nous aurions pu quitter en leur donnant quelque argent. En voici la raison. Ce Capitaine se faisoit fort d'obtenir des passeports à Bristol, & c'étoit une nécessité d'en avoir pour s'embarquer en temps de guerre. Malgré mon déguisement, Sir Derby avoit si bien désigné mes traits, que je n'aurois jamais osé me présenter pour en obtenir un de ceux qui avoient commission d'en délivrer. Mon époux parloit un mauvais Anglois qui l'eût pu faire arrêter comme déserteur. Nous étions donc prisonniers en Angleterre, sans espoir d'en sortir, au lieu que nous l'espérions par le moyen du Capitaine. Nous demandâmes à celui qui donnoit l'aveine au cheval, combien on comptoit du lieu où nous étions jusqu'à Shrowesbury: jugez de mon découragement lorsqu'il m'eut répondu qu'il y avoit soixante & quinze milles.

Je comptois y arriver après demain au ſoir, lui dis-je. Il faudroit aller bon train, me dit ce garçon, & votre cheval n'eſt pas vigoureux; cependant comme le temps eſt clair, ſi vous avancez aujourd'hui de quelques milles, vous pourriez coucher demain à Bridgenorth qui eſt à ſeize milles d'ici. Je payai ce garçon; & notre cheval qui avoit repris vigueur, partit d'un pas qui ſurprit le valet. Nos compagnons commençoient à ſe laſſer de nous attendre, & furent charmés de nous revoir. La biere forte que je leur apportois leur fit le même effet que l'aveine avoit fait à notre cheval, & ils marcherent ſi vigoureuſement, que le Chirurgien qui avoit une ſagacité merveilleuſe pour connoître par l'odorat l'approche des Villes, nous aſſura que nous étions près de Bridgenorth. Il faiſoit à peine une petite pointe de jour, nous nous en ſervîmes pour nous détourner du grand chemin & entrer dans d'épaiſſes broſſailles qui étoient à quelques portées de fuſil. Nous nous y arrangeâmes de notre mieux, mais à peine y eûmes-nous reſté un quart d'heure, qu'un miſérable chien nous

précédoit des chasseurs, vint aboyer autour de nous. Il s'approchoit des broussailles, puis se retiroit avec précipitation. Les chasseurs s'étant approchés, le Capitaine se leva, & leur dit en son mauvais Anglois de ne pas nuire à des gens qui ne lui avoient jamais fait de mal. Comme ils n'étoient que deux hommes, & que nous étions cinq, ils feignirent de la compassion & répéterent plusieurs fois: pauvres hommes! Puis ils s'éloignerent de nous, mais ce ne fut pas pour long-temps, & pendant que nous délibérions sur ce que nous avions à faire, ils revinrent avec une douzaine de paysans armés de faux, avec lesquelles ils coupoient les bleds, & nous ayant couchés en joue avec leurs fusils, ils menacerent de tuer celui de nous qui bougeroit de sa place. Le premier mouvement du Baron fut de se jeter sur ses pistolets; le second fut de les mettre dans ses poches, dans la crainte de m'attirer quelque malheur. Les paysans nous saisirent & nous conduisirent à la Ville, où l'on nous présenta au Juge de paix. Il avoit couché à la campagne, & son fils qui étoit officier nous interrogea fort civilement, de son lit: car il

n'étoit pas encore levé, ce qui me donna la facilité de me dérober à sa vue. Ne me demandez point tout ce qui se dit dans une conversation assez longue; j'étois si abattue, si effrayée, si humiliée de me trouver en de telles circonstances, que je n'étois pas capable de donner aucune attention à ce qui se passoit autour de moi. Nous fûmes tous conduits au cachot, & que ce mot ne vous effraie point, ma chere; ce qu'on appelle de ce nom en Angleterre n'a nul rapport à ce qu'il signifie en France. Imaginez-vous une petite chambre de dix pieds en quarré, ou plutôt une boîte, car elle étoit lambrissée de tous les côtés & absolument dénuée de meubles. Nous demandâmes de la paille fraîche, & comme c'étoit en offrant de l'argent, on nous en apporta tout de suite, & le geolier nous offrit obligeamment tout ce dont nous aurions besoin en payant. Je m'étendis sur cette paille, plus morte que vive, & mon époux mêlant ses pleurs avec les miens, me fit assez connoître par ces marques d'abattement, combien il auguroit mal de la fin de notre aventure. Sûr de mon innocence, il ne l'étoit pas

moins du dessein inébranlable que j'avois pris, de périr plutôt que d'accuser mon pere. Il y avoit à craindre que nous ne fussions conduits à Londres, & le moyen d'échapper aux regards d'une infinité de curieux ! On alloit nous demander nos noms, sur quel vaisseau nous avions été pris ; que répondre ? Je touchois au moment d'être connue, & qu'auroit-on pensé de mon mariage, de ma fuite, de ma société avec des déserteurs ? En vérité, je ne sais comment la tête ne me tourna pas dans cette occasion. Mes compagnons d'infortune essayerent de me consoler, & le Capitaine emporté par l'habitude, me jura de la maniere la plus énergique, qu'il périroit, ou qu'il trouveroit le moyen de me rendre la liberté. Savez-vous faire des miracles, lui dis-je, & pouvons-nous sans cela sortir de ce lieu, où il n'y a qu'une fenêtre grillée à la porte ; & encore cette fenêtre n'a-t-elle pas plus d'un demi-pied ? Aussi n'est-ce pas par-là que je prétends vous faire sortir, me répondit-il. J'ai bien bravé de plus grands périls pour sortir du lieu où nous étions enfermés. Donnez-moi seulement jusqu'à cet

après-dîner, & tenez-moi pour le plus grand coquin du monde si nous ne sommes hors d'ici avant qu'ils aient reçu les ordres de l'Amirauté à notre égard. La confiance avec laquelle Dulac & le Lieutenant recevoient ces promesses, ne fut pas capable de faire naître la mienne, & si je parus plus tranquille, c'est que je me regardai comme dans la main de celui qui dispose toujours avec sagesse & bonté, du sort de ses créatures. Mon époux à qui je communiquai ma réflexion, la saisit avec avidité, & à mesure qu'elle s'étendoit dans notre esprit, notre résignation s'augmentoit, & nous mit en état d'attendre sans murmurer, ce que Dieu ordonneroit de notre sort.

Sur les deux heures, le geolier vint nous demander si nous voulions dîner. Nous avons plus besoin de respirer que de manger, répondit le Capitaine. Si vous êtes assez bon pour vouloir nous laisser prendre notre repas dans la cour, nous vous donnerons de quoi l'acheter, & nous vous prierons de manger avec nous. Combien voulez-vous dépenser, demanda le geolier? Un schelling par tête, ré-

répondit-il, & nous paierons la biere forte. Vous me paroissez d'honnêtes gens, reprit le geolier, & je suis d'un bon naturel; tranquillisez-vous pendant une demi-heure, & vous entendrez parler de moi. Il ne tint pas exactement parole pour le temps, mais au bout d'une heure, il nous fit entrer dans la cour, qui étoit vaste & pavée de larges pierres; nous y trouvâmes une table de sept couverts, parce que cet honnête homme avoit une fille fort laide. On nous servit un assez mauvais dîner, que nos camarades mangerent avec autant d'appétit & de gaieté, que s'ils eussent été chez eux. On avoit dit que je ne savois pas un mot d'Anglois, ainsi je fus dispensée de prendre part à la conversation. Je mangeai pourtant par complaisance pour mon époux, & si je n'eusse pas été pénétrée d'affliction, je n'aurois pu tenir mon sérieux à ouir les louanges qu'on donnoit à la geoliere. Dulac eut l'effronterie de lui dire qu'elle étoit très jolie; je craignois qu'elle ne lui sautât aux yeux, tant l'ironie étoit forte. Quelle fut ma surprise de voir la pauvre créature se rengorger & avaler à longs

traits le parfum qu'on lui offroit. Pauvres créatures que nous sommes! on peut tout risquer avec nous, quand il s'agit d'adulation; on nous trouve toujours, en pareil cas, d'une crédulité si sotte, qu'il y a peu d'honneur à nous tromper : excusez cette réflexion. elle coula de source.

Pendant que Dulac cajoloit la fille, & que le Lieutenant faisoit boire le pere, le Capitaine jetoit de tous côtés des regards curieux qui ne m'échappoient pas. Les murailles de la cour n'étoient pas fort hautes, & si le geolier eût voulu nous laisser passer la nuit dans cette cour, je n'aurois pas désespéré de les franchir; mais c'étoit un acte qu'il ne falloit pas attendre de sa courtoisie. Sur la fin du repas le geolier nous dit que nous étions libres de disposer de notre cheval. Il faut le boire, répondit le Capitaine. Notre hôte trouvera bien le moyen de s'en défaire : car tout borgne qu'il est, il vaut son pesant d'or. Attendez, lui dit Dulac, j'aime mieux ne boire que de l'eau & trouver sur sa peau une redingote honnête; je suis honteux de paroître avec ces guenilles devant une si charmante demoiselle. Miss

fourit, & fe chargea de l'achat. Il falloit rentrer dans notre boîte ; le Capitaine commanda le fouper & demanda un cochon de lait & un pouding, au choix de Mifs. Nouvelle révérence de la part de la Pécore. On nous encoffra, & à peine fûmes-nous fermés, que le Capitaine fautant de joie, ou plutôt en faifant le gefte, car sa tête touchoit au plancher : tranquillifez-vous, ma belle Dame, me dit-il, le Diable fera bien fin fi nous fommes ici dans trois jours. Allons, mes amis, à l'ouvrage. En même temps ils tirerent leurs couteaux, & en vérité, je ne favois à quoi cela devoit aboutir. Ayant rangé la paille, ils eurent bientôt dégagé une planche de celles qui formoient le plancher, & gratant la terre avec leurs couteaux, ils la tiroient avec les mains, & la portoient dans leurs chapeaux de l'autre côté, qui étoit auffi garni de paille, & la difperfoient artiftement deffous. Je commençai alors à comprendre une partie de leur deffein, fans pouvoir m'imaginer qu'il fût poffible de l'exécuter. Mon époux & moi voulûmes pourtant partager le travail, & avant la nuit ils avoient

fait une fosse de quatre pieds de profondeur, au moins, & de trois pieds de long, toujours en gravissant du côté qui touchoit à la cour. Une misérable poutre qu'ils trouverent en leur chemin, manqua les désespérer, parce qu'elle passoit en travers vers le passage qu'ils s'étoient frayé, & coupoit l'ouverture en deux. De quoi ne sont pas capables des gens qui sont animés par le desir de recouvrer leur liberté ! Ils entreprirent de scier cette poutre avec leurs misérables couteaux, & comme le jour touchoit à sa fin, ils remirent proprement la planche qu'ils avoient levée, ensorte qu'il n'y avoit que la terre qui étoit sous la paille qui pouvoit nous déceler. Dès que la nuit fut entiérement venue, on nous tira de notre cachot, & nous fûmes introduits dans la maison du geolier. J'admirai la confiance de cet homme qui n'avoit qu'une servante & sa fille, & qui se mettoit à la discrétion de cinq hommes qui eussent pu lui faire un mauvais parti. Il faut l'avouer, l'Anglois n'est pas défiant, & ne soupçonne point les autres d'un crime qu'il ne se sent pas capable de commettre lui-même : autre réflexion

qui m'échappe, en faveur de mes compatriotes.

Pendant qu'on préparoit le ſouper, Dulac pouſſoit ſa pointe avec la jeune fille, & lui faiſoit entendre qu'il avoit du bien dans ſon pays, mais qu'il ne ſouhaitoit plus guere de s'y rendre depuis qu'il avoit eu le bonheur de la voir. J'avois une de ces petites bagues en jarretiere, qui coûtent trente ſchellings, & qu'il m'avoit demandée pour faire un préſent à ſa belle. Comme il n'étoit queſtion que de gagner ſa confiance, je ne me fis point un ſcrupule de la lui donner. Je la mis dans ma bourſe, qui étoit un broché en ſoie cramoiſi & or, & j'eus ſoin de la garnir d'une vingtaine de guinées. Vous nous voyez vêtus comme des miſérables, lui dit Dulac; c'étoit un artifice pour couvrir notre fuite; à préſent que nous ſommes arrêtés, nous ſouhaiterions beaucoup avoir de meilleurs habits: car, pour vous le dire confidemment, les nôtres ſont pleins d'une certaine engeance, que nous ſerions fâchés de vous communiquer. La fille l'ayant aſſuré qu'il n'y auroit aucune difficulté à nous pourvoir d'habits, Dulac tira ſa

bourse, & lui fit un petit mémoire de ce qu'il souhaitoit, dans lequel il n'oublia pas des bottines de cuir, de celles qui sont justes à la jambe. Je prévois, lui dit-il, que nous ferons dans peu le voyage de Londres, & comme nous sommes en état de nous procurer des chevaux, il seroit désagréable d'être exposés à la piquure des cousins & des mouches. Il tira ensuite de sa bourse une douzaine de guinées qu'il lui remit, & en même temps la petite bague qu'il lui offrit, en feignant d'être honteux de lui faire un si chétif présent. Elle fit quelques façons, & la montrant à son pere, elle lui dit qu'on voyoit bien à nos manieres que nous étions des gentilshommes; elle ajouta que Dulac avoit une bourse pleine d'or, & elle le croyoit ainsi, parce que le fond de la bourse étoit garni de schellings enveloppés dans du papier, pour éviter qu'ils ne se mêlassent. Cette fille publia le lendemain nos richesses dans la Ville, & nous eûmes plusieurs visites, par notre petite fenêtre. Dulac entretenoit les filles du quartier, qui y paroissoient, & leur dit que si le geolier vouloit le permettre, & qu'elles

lui fissent avoir un violon, il les feroit danser dans la cour. J'entendois ces femmelettes, dire que les François étoient bien polis, & que c'étoit dommage qu'on fût en guerre avec eux. Plusieurs d'elles presserent tant le geolier qu'il leur promit de les laisser danser le soir, & ce bon homme nous croyoit si bien établis chez lui, qu'il auroit juré de ne pas laisser à Dulac une seule de ses guinées, ainsi il n'avoit garde de soupçonner le dessein où nous étions de lui échapper. Pendant ces conversations à la grille, l'ouvrage avançoit & pour avoir le temps de le conduire à sa perfection, on feignit d'avoir envie de dormir après dîner. Nos camarades avoient abandonné leurs guenilles à la servante, & s'étoient vêtus des habits qu'on leur avoit apportés, sans oublier les bottines. Combien, pendant ce temps, faisois-je de vœux au Ciel pour le succès de nos desseins! On est fort dévot en pareilles occasions, je vous jure, & à présent que je suis au port, je ne puis me rappeller sans rire le burlesque des prieres de nos marins; ces gens sont si accoutumés à jurer, qu'ils lardoient leurs oraisons de ces mots

d'usage. Enfin, après avoir bien sué, bien juré contre la dureté de cette poutre, bien prié Dieu de soutenir les forces des travailleurs, on chanta victoire, & on parvint à dégrader sous le pavé de la cour, mais sobrement. Je fus chargée de feindre d'être malade à la fin du repas, & je ne feignois point, l'approche du moment de l'exécution, & l'incertitude des suites, me donnoient une fievre réelle. On but coup sur coup pour se retirer de meilleure heure, & le geolier, sa fille & sa servante, avoient la tête furieusement lourde quand on sortit de table. Il leur restoit pourtant assez de raison pour nous bien enfermer, & aussi-tôt mes rats de se mettre à la sappe. Le trou étant honnête, & minuit étant sonné, il fut question d'essayer nos forces pour faire sauter la pierre qui fermoit notre sépulcre; je dis mal-à-propos nos forces, on fit si peu de cas des miennes, qu'on ne me jugea pas digne de tenter l'aventure. Après nombre de tentatives inutiles, le Capitaine remporta la victoire, & tenant la pierre suspendue sur son dos, la supporta jusqu'à ce que Dulac se fût coulé par l'ouverture,

& la ſoutint avec un bâton : car on craignoit que le bruit qu'elle feroit en la jetant de côté, ne nous trahît. D'ailleurs, on vouloit la laiſſer en place, pour nous donner le temps néceſſaire pour gagner pays. Dulac avoit inventé une autre ruſe, dont j'ignore le ſuccès. Il avoit baragouiné une lettre dans un Anglois déteſtable, & l'avoit poſée en dedans du cachot, juſtement à l'entrée. Par cette lettre, il proteſtoit à ſa belle, que le ſeul deſir de ſe mettre en état de la demander à ſon pere, l'avoit forcé à la tromper; qu'il eſpéroit qu'elle voudroit bien l'engager par cette conſidération à celer notre ſuite, au moins pendant deux jours pour lui donner le temps de gagner Ipſwiche où un Paquebot l'attendoit; il lui faiſoit entendre qu'il étoit d'une condition beaucoup plus relevée qu'il ne le paroiſſoit, & que, pour prix du ſervice qu'il lui demandoit, il la feroit une grande Dame.

Pendant le dîner, le Capitaine avoit remarqué une échelle contre un pommier qui étoit à l'extrêmité de la cour, il nous en avertit, & dit à mon époux qu'un uſage dans les priſons étoit que

celùi qui payoit pour le trou, avoit l'avantage d'y passer le premier, & qu'ainsi ils nous cédoient le pas à l'échelle, ce n'étoit pas le moment de se piquer de politesse. On en appuya bien le pied, que le Baron tint lui-même; il fut presque aussi-tôt que moi, au haut du mur, mais nos trois compagnons à l'aide des pieds & des mains, y furent en même temps, & ayant sauté de l'autre côté, je m'assis sur le bord & m'élançai dans les bras du Capitaine, le plus heureusement du monde. Il y avoit trois à quatre Jardins fermés de haies, qu'il fallut franchir, ce que nous fîmes aux dépens de quelques égratignures. Vous croyez peut-être que nous suivîmes d'abord le chemin de Bristol? Notre Capitaine avoit trop d'expérience, pour faire une telle faute. Nous avions passé à la vue d'une jolie Ville, au milieu de cette nuit qui nous avoit été si fatale; ce fut vers ce côté là qu'il dirigea notre marche: car il y avoit peu d'apparence qu'on s'imaginât que nous retournions sur nos pas. Nous fîmes neuf milles pour nous y rendre, & comme nous prétendions y entrer de jour, nous ne

nous pressâmes pas. Le Capitaine & les deux redingotes neuves marchoient devant, & mon époux & moi étions à leur suite, comme deux domestiques. En arrivant à la premiere auberge, j'avançai le premier & demandai à l'hôte une chambre pour mon maître. M'ayant ouvert une salle basse, je tins respectueusement la porte jusqu'à ce qu'il fût entré avec ses deux compagnons. Je demandai ensuite le thé, & je le leur servis avec mon époux, de la façon du monde la plus respectueuse. On m'avoit demandé dans la cuisine le nom de mon maître, savez-vous bien, ma chere, que j'eus l'impertinence de nommer votre époux, & ce fut sous son nom qu'on loua deux chaises dans lesquelles nos Messieurs monterent, & mon époux & moi nous nous plaçâmes derriere. J'avois payé noblement, ainsi on n'eut pas le moindre soupçon, & comme les chevaux étoient excellents, nous repassâmes à Bridgenorth, sur les sept heures du matin, temps où certainement notre hôte & sa fille étoient encore ensevelis dans un profond sommeil. Vous pensez bien que je n'avois pas fait ce chemin derriere

la chaiſe; peu après être ſortis de la Ville, j'appellai le poſtillon pour le prier d'arrêter parce que je me trouvois mal, & mon prétendu maître qui étoit ſeul dans ſa chaiſe m'y avoit donné une place. J'ai oublié de vous dire auſſi que j'avois demandé un cheval de main pour Milord, parce qu'il ſe plaiſoit ſouvent à quitter ſa chaiſe pour aller à cheval. Le cocher qui ſe trouvoit embarraſſé de ce cheval, l'avoit dit à Milord, & j'avois commandé de ſa part à mon époux de le monter; Milord prit ſa place, & lui abandonna la ſienne à côté de moi. Ces actes d'humanité ne ſont point rares en Angleterre, comme vous le ſavez, & d'ailleurs j'avois prévenu nos cochers que j'avois le meilleur maître du monde, quoiqu'il fût fort mélancolique, ce qui le rendoit muet, des journées entieres, & qu'il ne voyageoit que pour chercher à relever ſes eſprits abattus.

Depuis notre dernier malheur, c'étoit le premier moment où nous étions en liberté de nous parler ſans témoins. J'ouvris la bouche pour demander pardon au Baron de l'avoir aſſocié à mes malheurs, dans le même

temps où il me témoignoit le vif regret de ne pouvoir, au prix de ſa vie, mettre fin à mes peines. *S*i j'en crois mes preſſentiments, me dit-il, elles ſont à leur dernier période, & je me flatte que la juſtice de Dieu, ſatiſfaite par un châtiment auſſi terrible que celui qu'elle m'a fait éprouver depuis ſix jours, voudra bien oublier mes égarements. Vous ne connoiſſez pas encore votre coupable époux, ma chere Clarice; vous vous plaignez de m'avoir aſſocié à vos malheurs? Hélas! c'eſt moi qui dois frémir dans la crainte de vous voir unie à un malheureux que la juſtice Divine pourſuit depuis deux ans. Le Baron voulut alors commencer à m'inſtruire des événements qui l'avoient réduit dans la condition abjecte où je l'avois trouvé; je refuſai de l'entendre : il avoit beſoin de repos, je l'invitai à s'y livrer, & il céda d'autant plus volontiers à la priere que je lui en faiſois, qu'il ſavoit combien j'en devois avoir beſoin moi-même.

Nous fîmes une ſi grande diligence, que nous arrivâmes, le troiſieme jour, à Briſtol ſans aucune mauvaiſe rencontre. Nous avions tellement

compaſſé

compassé notre route, qu'il étoit nuit, lorsque nous entrâmes dans cette Ville. J'abrege un récit déjà trop long: Par une exception à la regle, le Négociant ami du Capitaine étoit fils d'un François réfugié, & ne haïssoit point ses compatriotes, & comme nous lui en marquions notre surprise, il ouvrit un tiroir dont il tira une assez belle bourse; elle nous parut vuide, & effectivement il n'y avoit qu'une petite piece de monnoie valant deux sols de France, il la prit entre ses doigts & nous dit: J'espere que cette petite piece se conservera dans ma famille, de génération en génération. C'est la seule fortune que mon pere avoit, lorsqu'il arriva en Angleterre, & il n'en avoit guere laissé davantage en France, où il n'avoit d'autre bien que celui qu'il gagnoit en travaillant à l'horlogerie. Il amassa quelque chose à Londres, par un travail assidu, me mit dans le commerce, & eut la satisfaction de me voir très-riche avant que de mourir. Il rioit souvent avec moi de la fatuité de ses compatriotes. La plupart, me disoit-il, étoient nés comme lui, pour porter des sabots, cependant ils ne finissoient

point leurs lamentations sur la fortune qu'ils avoient abandonnée en France. Il y avoit sur-tout un petit crapaud de marchand nommé V*** dont le pere n'avoit quitté en France que la vermine qui dévoroit sa peau, & qui posséde aujourd'hui plus de trente mille livres sterling. Ce petit animal haïssoit si fort la France, qu'il manqua se désespérer à la naissance du Dauphin. Je l'ai entendu dire de mes deux oreilles, dans cette occasion, qu'il avoit espéré que le Roi n'auroit que des filles, & qu'une guerre civile, à l'occasion de la succession, mettroit tout le Royaume en feu. Pour moi, ajoutoit mon pere, j'aimerai toute ma vie ma nation & mon Roi. Louis XIV, quoi qu'en disent ses ennemis, étoit un bon & un grand Prince. On persécuta sous son nom, mais il ne sut jamais les excès où l'on s'étoit porté, & nous y avions donné lieu. Nous sommes républicains par principes, & nous n'avons jamais su poser des bornes entre ce que nous devions à Dieu, & ce que nous devions à nos maîtres, ce n'est pas parce qu'il est cause que j'ai fait ma fortune, que

je parle ainsi, c'est pour rendre justice à la vérité.

Notre Lieutenant qui étoit Protestant fut un peu scandalisé de ce discours, & protesta au marchand qui se nommoit Martineau, que le Roi n'avoit point en France, de sujets plus fideles que les Calvinistes. Vous avez raison pour ceux d'aujourd'hui, aussi bons François que leurs peres l'étoient peu, parce qu'on ne lit plus les satyres & les folles prédications que des brouillons enthousiastes publioient à la fin du dernier siecle: aussi les regarde-t-on aujourd'hui comme de bons & fideles sujets, & on leur rend justice.

Pardonnez-moi cette anecdote, ma chere; c'est un témoignage que je n'ai pu m'empêcher de rendre au bon esprit de notre libérateur. Il nous obtint des passe-ports; fournit au Capitaine assez d'argent pour me rembourser de celui que j'avois avancé & que je fus obligé de reprendre pour ne pas offenser cet honnête homme qui à une sorte de grossiéreté près annexée à sa profession, a beaucoup de mérite. On ne peut rien ajouter aux attentions que lui & ses compagnons, ont eues

pour nous, pendant les cinq semaines que nous avons été sur mer. J'ai été fort mal les six premiers jours, aussi-bien que le Baron, après cet intervalle nous avons joui d'une santé parfaite, & nous nous sommes amusés du récit des artifices qu'emploient les pauvres prisonniers pour se procurer la liberté. Il n'est pas étonnant qu'ils s'exposent à tout pour y parvenir, il sont traités avec une barbarie qui révolte l'humanité, par l'avarice insatiable des subalternes qui sont chargés de leur nourriture. Ce n'est point assurément l'intention du Gouvernement, on entend qu'ils soient mieux traités. Je vais travailler à un mémoire en leur faveur, que j'adresserai aux Lords de l'Amirauté; ils frémiront, j'en suis sûre, d'un détail qui devient incroyable, & qui n'a malheureusement que trop de réalité.

Nous partons dans deux jours pour Agen, c'est un village à neuf lieues de Bordeaux, où ma belle-mere fait sa résidence, & où je vous prie d'adresser votre réponse. J'attends avec impatience le détail de la fuite de ma mere, soyez son secretaire, ma chere Hariote, si sa foiblesse ne lui permettoit pas d'écrire elle-même. Je

ne vous parlerai plus de ma reconnoissance, je vous le répete, vous en avez tant fait, vous & Milord, qu'il n'y a que l'ingratitude qui puisse nous tirer d'affaire, & je n'espere pas de pouvoir m'en tirer par cette porte.

LETTRE DE CLARICE

A MADAME SA MERE.

LE Ciel vous a donc rendue à mes vœux, ô ma chere, ma tendre & respectable mere ! Quel bonheur pour moi de n'avoir appris votre danger qu'après votre rétablissement ! Je ne crois pas que j'eusse été capable de supporter la crainte de vous perdre pour toujours, avec tous les autres maux dont j'étois accablée. Pesez les, ma chere mere, ou plutôt efforcez-vous de les oublier. De tels souvenirs ne sont propres qu'à déchirer une ame aussi sensible que la vôtre : je

vous avouerai qu'il eſt des moments où les dangers que j'ai eſſuyés ſe peignent à mon imagination, d'une maniere ſi ſenſible, que mes cheveux ſe hériſſent d'horreur; une ſueur froide coule de mon corps, & ſi on me laiſſoit à moi-même dans ces moments affreux, je ne ſais ſi la nature ne ſuccomberoit pas entiérement ſous l'impreſſion terrible de ce ſouvenir. Mon époux qui s'en apperçoit, ne me quitte pas un ſeul inſtant, & ſa vue me jette dans des ſentiments ſi oppoſés à ceux que je viens de décrire, que je m'étonne d'avoir la force de ſoutenir ce contraſte. Dieu m'a conduite au plus grand bonheur que je pouvois eſpérer dans le monde, par des voies bien étranges. Ce n'eſt point une femme aveuglée par ſa paſſion, qui ſe figure des vertus imaginaires dans l'objet de ſa tendreſſe; j'aime, il y a plus, j'ai aimé mon époux au premier moment où je le vis: mais j'oſe préſumer aſſez de moi pour vous aſſurer que ſes qualités extérieures n'auroient fait en moi qu'une impreſſion momentanée, s'il n'avoit eu que des graces. Il poſſede non ſeulement ces vertus qui ſe trouvent aſſez communément

dans ce que l'on nomme les honnêtes gens, il ſait encore les pouſſer juſqu'à l'héroïſme. Je vous en donnerai deux exemples qui ne ſeront que pour vous, s'il vous plaît. Il a reſpecté ma délicateſſe. Quoiqu'il ne manque rien d'eſſentiel à notre union, M. Beker m'a fait entendre qu'il faudroit y ſuppléer quelques formalités en France, dont la plus eſſentielle eſt, ſelon moi, votre conſentement : je n'ai pu me regarder comme véritablement mariée, juſqu'à ce que ces formalités fuſſent remplies, & il a conſenti de vivre avec moi d'une maniere conſéquente à cette opinion. Une autre preuve de la nobleſſe de l'ame de mon époux, eſt ſon inſenſibilité ſur un malheur qui auroit paru le plus grand de tous, à une ame vulgaire. Je vous ai marqué que la crainte des mauvaiſes rencontres m'avoit empêchée de porter mes diamants ſur moi, en partant de Staford. Nous avions décloué l'étoffe qui double ou tapiſſe le dedans de la chaiſe, & nous les avions ſi bien arrangés qu'il n'étoit pas poſſible de les y appercevoir : vous penſez bien que dans le trouble où nous avoit jeté la crainte d'être

arrêtée, il me fût facile de ne pas songer à ces diamants. Mon époux aima mieux les perdre que de m'abandonner seule au milieu de la campagne, de sorte qu'en vendant les perles que j'ai laissées en gage à Staford, à peine aurai-je deux mille livres sterling. Je ne suis sensible à cette perte qu'autant qu'elle me met hors d'état de procurer l'aisance à tout ce qui m'est cher : le Baron me reproche mes regrets, & me trouve trop riche de la moitié. Il soutient que modérée comme vous êtes, nous avons pour fournir abondamment à tous les besoins de la vie, & que le reste ne feroit que nous embarrasser. Cachez cette circonstance à nos amis; je vous en conjure : Milord n'est pas riche, & consentiroit à l'être encore moins si je pouvois me résoudre à partager sa fortune.

La Providence se déclare, elle veut que je sois pauvre. J'avois écrit au bon Monsieur Beker, au moment de mon embarquement, & je l'avois prié de me faire tenir sa réponse à Bordeaux ; je viens de la recevoir, & voici ce qu'il m'apprend.

Vous savez, ma chere mere, que

ma digne tante étoit Irlandoise, & que la plus grande partie de ses biens sont situés en Irlande; mon pere les a réclamés à titre de Protestant, & comme la loi donne l'héritage au parent le plus collatéral, au préjudice des filles mêmes, si le premier change de religion, & que le second reste catholique, il m'a dépouillée entiérement de ce côté-là. Je lui donne de bon cœur ce qu'il m'arrache : toute ma crainte, c'est que le reste de ma fortune ne lui paroisse pas assez considérable pour l'engager à sacrifier la passion qu'il a de nous faire regarder comme des parricides. Peut-être laissera-t-il subsister l'action qu'il a intentée contre nous, sans la poursuivre ni l'anéantir, pour nous tenir toujours éloignés. J'ai confié à Monsieur Beker, en lui écrivant, que vous aviez une somme considérable cachée dans un bureau à secret, à Oldwindsord; je l'ai prié de charger quelqu'un de confiance d'être attentif à ce qui se fera dans ce quartier. Mon pere ne l'aimoit pas; il pourroit la vendre, & chercher à se défaire des meubles : je le prie dans ce cas de faire acheter ce bureau que je lui dépeins, à quelque prix que

ce soir. Le Juif chez lequel j'avois engagé mon collier & ma robe, a fait banqueroute, & notre témoin qui avoit emprunté en son nom, s'étant mis au rang des créanciers, n'a tiré de neuf mille livres, que deux cents guinées; il en a dépensé cinquante à courir de tous les côtés, pour trouver le voiturier qu'il nous avoit procuré à Staford; cet homme venoit de Londres, & n'étoit point connu en cette Ville. Le Baron doit être content, il trouvoit que mon bien étoit encore trop considérable, le voilà réduit à vingt-quatre mille livres de France: car il ne veut pas que je me défasse de quelques bijoux que j'avois sur moi. Je me suis nippée à Bordeaux, conformément à ma condition présente, plus de dentelles, point de soie; ma respectable belle-mere n'en porte point, & je serois fâchée de paroître sur un ton plus élevé que le sien. Il m'a confessé que le petit bien sur lequel elle vit, ne va qu'à quinze louis de revenus, par année; il a donc raison de dire que nous sommes riches avec ce qui me reste, puisque cela monte à trois fois autant. Dieu me garde de plus grands malheurs que

de celui d'être pauvre; je n'ai pas besoin d'une forte dose de résignation pour supporter celui-là. Il faut si peu de chose pour vivre quand on sait anéantir les besoins imaginaires.

Quelque violent que soit l'empressement que j'ai de vous embrasser, il me semble que la prudence nous fait une loi de le retarder. Mon époux aime sa mere avec une passion infinie, cela me paroît d'un bon augure pour son caractere. Cependant sa piété filiale pourroit lui faire illusion à cet égard, grossir ses bonnes qualités, atténuer ses défauts: je sais ce que le devoir m'ordonneroit en pareil cas, il faudroit refondre mon humeur pour l'accommoder à la sienne, & avec la grace de Dieu je ne me sens pas de répugnance à me soumettre à ceux qu'il a fait mes supérieurs; mais, ma chere mere, j'en aurois une infinie à vous voir souffrir quelque chose. Vous n'avez que le devoir de la charité & de la condescendance chrétienne à remplir à l'égard de cette Dame, & ils ont beaucoup moins d'étendue que les miens. Restez donc chez mon amie, jusqu'à ce que j'aie examiné si vous pouvez vivre avec agrément au milieu

de nous. Le Baron m'a fort priée de vous assurer de ses respectueuses affections. Il m'assure qu'il n'a aucune inquiétude sur la paix de notre société future. Que si par impossible il arrivoit que vous ne vous trouvassiez pas chez vous en habitant avec vos enfants, il sera toujours prêt à vous abandonner le revenu de la modique somme que je lui apporte.

LETTRE

DE LADY HARIOTE

A MISS CLARICE.

JE ne sais comme sont faits les romans, ma chere, puisque je n'en ai jamais lu qu'un, mais je suis bien sûre qu'il ne peut y en avoir aucun aussi attendrissant, aussi intéressant que l'histoire de vos malheurs. Je vous ai suivie dans vos fuites, dans votre prison; je me suis senti suffoquée en passant par ce trou fait avec tant de célérité & de travail; enfin, ma chere, quoique votre lettre fût datée d'un

lieu où vous étiez en sûreté; que vous eussiez mis à la voile au moment où elle m'étoit adressée, je ne pouvois me persuader que vous eussiez pu surmonter tous les obstacles qui s'opposoient à votre fuite. Ma chere, ma charmante Clarice passant la nuit dans les champs, guindée sur un cheval borgne, traînée dans un cachot, couchée sur la paille, au milieu de trois déterminés; car vos marins que j'embrasserois de tout mon cœur, si je les tenois, n'étoient pourtant que des hommes grossiers, témoin l'énergie de leurs expressions qui devoient paroître bien étranges aux oreilles délicates de mon incomparable amie. C'eût été bien pire, sans doute, s'ils eussent méconnu votre sexe; car je suis persuadée que ces bons & honnêtes marins se félicitent à présent de la réserve & de la politesse avec laquelle ils se sont comportés en votre présence. Je gagerois bien, de l'humeur dont je vous connois, que vous m'accuserez d'injustice, en lisant ceci; vous êtes dans l'habitude de ne regarder les gens que du beau côté, & d'oublier ce qui pourroit diminuer la bonne opinion que vous avez d'eux. Oh! je ne

m'oppose point à cette bonne opinion. Ne vous ai-je pas dit que je les embrasserois de bon cœur, or vous savez que je n'embrasse que ceux que j'aime. Cependant cette bonne amitié là ne m'empêchera pas de penser que vous n'étiez pas faite pour cette *camaraderie*, & à la seconde lecture de votre lettre, je n'ai pu m'empêcher de faire des éclats de rire, toutes les fois que vous les appelliez *mes compagnons*. La belle expression dans la bouche de ma Clarice ! elle m'avoit coûté des larmes à la premiere, parce qu'il n'étoit pas bien établi dans mon esprit que vous fussiez hors de cette prison; il m'a fallu vingt-quatre heures pour m'en assurer, & dès l'instant j'ai repris toute ma belle humeur. Je ne sais qui me rassuroit sur les tempêtes, sur les mauvaises rencontres; si vous eussiez eu à déboucher le détroit de Gibraltar, j'aurois toujours cru vous voir tomber entre les griffes des Corsaires; dans la route que vous faisiez vous ne couriez que le risque d'être prisonniere de guerre, en France, & c'étoit un petit malheur pour l'épouse d'un François. Enfin, vous êtes arrivée heureusement dans votre nouvelle

patrie, avec un époux digne de vous. Que d'événements extraordinaires, pour amener celui-là! Ne pourroit-on pas dire que le Ciel vous l'avoit réservé, & vouloit ne pas laisser aux hommes le soin de vous pourvoir? Que nous sommes heureuses, ma chere Clarice! Nous n'avons point besoin du secours d'une passion qui s'use, pour être enchantées de notre lot, & la raison applaudit à nos sentiments pour nos époux. Savez-vous bien que ces deux hommes là gâtent tous les autres dans mon esprit, & que je les trouve très-maussades. Quelque jour je m'amuserai à vous tracer les traits de la plupart de ceux que je vois, & vous avouerez que leurs tristes moitiés seroient très-excusables d'être jalouses de notre sort.

Je veux bien vous avouer, ma chere, une sotte pensée qui m'est venue dans l'esprit. Seroit-ce un effet de la jalousie? C'est en parlant de cette hideuse passion, que je me suis rappellée cette extravagante pensée. J'ai lu & relu toutes les lettres que vous m'avez écrites depuis notre séparation; j'ai pesé toutes vos paroles, toutes vos actions, pour voir si je n'en trouverois

point quelqu'une à laquelle on pût attribuer de si étranges malheurs. Est-ce le dépit de vous trouver si supérieure à la pauvre Hariote, qui cherchoit à vous trouver en faute pour se relever à vos dépens ? Oh ! si mon orgueil avoit eu cette belle idée à mon insu, il en seroit payé comme il le mérite. J'ai eu beau tourner, retourner, je vous ai trouvée vous-même en tout, même dans l'occasion critique. Je m'explique, si je me fusse trouvée dans une occasion pareille je ne sais si j'aurois eu la force de sacrifier le préjugé à ma réputation. Nous en avons de deux sortes, ma chere. Celle qu'attirent les mœurs, la sagesse, la retenue, & il y a peu de femmes d'un certain rang, qui ayant été bien élevées, se mettent par leur faute, en danger de perdre celle-là. Notre autre réputation est celle de notre esprit, de nos lumieres, d'une certaine fierté de sentiment qu'on nomme noblesse de courage. Or cette seconde réputation, il y a un grand nombre de femmes qui en sont encore plus jalouses que de la premiere. Je profite furieusement depuis que je suis à Paris, excepté dans l'art d'écrire

intelligiblement ; car je doute fort que vous entendiez ce galimatias. Un exemple le rendra plus sensible. On ose à peine mépriser la maîtresse d'un Roi : la noblesse de son choix la justifie. Cette femme qui ne rougit point de cette honteuse qualité, se cacheroit à toute la terre, si elle avoit épousé son laquais, quand même il seroit le plus honnête homme du monde, le plus capable de la rendre heureuse, qu'elle lui auroit les plus grandes obligations. Tous ces motifs ne feroient point excuser son choix, les plus indulgents diroient, c'est une ame de boue, elle a fait une bassesse. Cependant dans la vérité, il vaudroit mieux être la femme du dernier des hommes du côté du rang, que d'être la maîtresse du premier. On fait donc plus de cas de ce qu'on appelle grandeur d'ame, que de la vertu. Vous en avez jugé autrement, vous avez préféré la réputation de fille sage, à celle de fille à sentiments nobles. Votre vertu eût pu être soupçonnée, si vous aviez couru le monde avec un jeune homme aimable, & vous avez mieux aimé qu'on vous soupçonnât d'avoir des sentiments moins relevés

que votre naissance. Vous êtes donc une héroïne, la Lucrece de notre siecle, & l'ancienne ne mérite pas d'entrer en comparaison avec vous. Je n'en dirois pas autant si vous vous fussiez jetée vous-même dans le péril, ou que vous eussiez eu un autre moyen d'échapper au crime qu'on vouloit vous forcer de commettre : aussi Dieu qui voyoit la pureté de vos motifs, s'est servi de vos malheurs pour vous élever au comble de la fortune ; il vous conduit si visiblement, que je n'ose plus trouver à redire à l'intention dans laquelle vous persévérez, par rapport à vos biens : abandonnez les à..... dirois-je votre pere ? Oui un autre nom qui venoit au bout de ma plume, choqueroit votre délicatesse. Donnez au monde un modele de modération. Sanctifiez, ennoblissez un état médiocre, un état pauvre, si vous le voulez ; nous vous laisserons toute la liberté que vous voudrez à cet égard, pourvu que vous nous permettiez de prendre toutes les précautions que nous trouverons nécessaires pour assurer la fortune de vos enfants.

Vous comprendrez par ce discours que Madame votre mere n'a pas jugé

à propos de garder le ſecret que vous lui aviez demandé ; il eſt vrai qu'elle ne nous l'a déclaré qu'à des conditions très-dures, nous y avons ſouſcrit, ne vous plaignez de rien. La juſtice vous fait une loi de vous abandonner à cet égard, au jugement & à la conduite de Milord. De quel droit déshériteriez-vous vos enfants avant leur naiſſance? Comment répondriez-vous aux intentions de votre chere tante? Etoit-ce pour diſſiper ſon bien en débauche, qu'elle vous l'a laiſſé? J'ai enfin trouvé le foible de la conduite de ma Clarice; ſéduite par un bien apparent, elle a commis un mal réel. J'avoue que peu de filles euſſent été capables de commettre une telle faute; c'en eſt une pourtant, & il faut la réparer. Ecoutez ce que Madame votre mere, va vous dire à ce ſujet, vous n'avez pas raiſon de vous défier de ſes conſeils, & de vous refuſer à ſes ordres.

(Madame Derby écrit.)

Oui, ma chere fille, les vertus ont des bornes qu'on ne peut franchir ſans tomber dans des extrêmités condam-

nables. Je ne me rappellerai jamais, sans verser des larmes de tendresse, que c'est à ma sûreté que ma Clarice à sacrifié son immense fortune; qu'elle a joint à ce motif si digne d'admiration, celui de guérir un cœur ulcéré contr'elle, par la préférence qu'on lui a donnée sur lui. Que ma vertueuse fille prouve à son pere qu'il ne doit qu'à sa tendresse filiale, le don qu'elle a voulu lui faire. Tranquille sur mon sort, à l'abri elle-même de sa vengeance, qu'elle ne démente point ses premieres résolutions; mais qu'elle s'en tienne à se priver de l'usufruit de son bien, sans en abandonner la propriété. Malgré la foi qui la donne à votre pere, ma chere Clarice, Milord a un moyen infaillible de l'engager à se priver de cette propriété, & à vous la rendre, c'est un acte de justice auquel vous ne pourriez vous opposer, sans devenir coupable. N'allez pas croire que la pauvreté m'effraie pour ma chere enfant, & pour sa postérité. Si Dieu lui donne des enfants dignes d'elle, ils seront toujours assez riches. Si un tremblement de terre, des banqueroutes ou autres accidents qui semblent venir immédiatement de Dieu,

anéantissoient toutes vos possessions, comme on ne pourroit vous en attribuer la ruine, leur perte ne me coûteroit pas une larme, ne m'arracheroit pas un soupir. Laissez à la Providence à dépouiller vos enfants, s'ils doivent abuser de vos biens; joignez-vous à moi pour le demander à Dieu par des vœux sinceres; mais n'aidez point à les en dépouiller.

Ne me reprochez point de m'être ouverte à Milord sur votre situation; c'est après en avoir tiré la promesse la plus inviolable de ne chercher à la changer que par des voies qui ne peuvent vous faire rougir. Sa parole, plus que l'état présent de sa fortune, mettra des bornes à sa générosité, & il vous laissera jouir tout à votre aise du plaisir chrétien d'être pauvre, quoi qu'il en coûte à son bon cœur. Il exige comme une compensation de la violence qu'il se fera à cet égard, que je n'abandonne point son épouse pendant un voyage qu'il va faire à Londres pour vos intérêts. J'approuve vos réflexions sur les inconvénients d'une réunion trop précipitée. Si par malheur vous aviez sujet de craindre que je ne pusse pas compatir avec

Madame votre belle-mere, rien ne m'empêcheroit de m'établir dans votre voisinage, & j'aimerois mieux qu'on m'accusât de bizarrerie, en me voyant si près de vous, sans vouloir être avec vous, que de m'exposer à troubler votre paix domestique. Je ne serois pas même dans le cas de diminuer votre chétif revenu, la Providence a fourni à ma subsistance. La pauvre Mistriss Cosby a regardé comme un devoir de me laisser le peu qu'elle avoit, ce qui, joint à la vente des bijoux que j'avois sur moi, le jour où vous me fûtes arrachée, me fait le double de la somme que vous possédez.

Quelque desir que j'aie de vous embrasser, un autre motif m'eût encore retenu à Paris jusqu'au printemps prochain. Je n'aurois pu me refuser aux desirs de ma seconde fille. Vous voilà bien surprise, ma chere Clarice! vous ne vous connoissiez pas une sœur? j'espere pourtant que vous ne désaprouverez point l'augmentation que j'ai faite à notre famille. Vous avez bien pris la liberté de me donner un fils, pourquoi me refuserois-je celle de me donner une seconde fille? Je l'ai

fait d'autant plus volontiers que je me ſuis perſuadée que vous approuveriez volontiers l'adoption que j'ai faite de votre Hariote, qui eſt actuellement la mienne. Et quelle fille, ſans en excepter la Clarice, eût pu porter plus loin l'affection pour moi? N'a-t-elle pas riſqué ſa vie, pour conſerver la mienne? Je n'entreprendrai point de vous détailler ſes ſoins pleins de tendreſſe, je vous ai tout appris en vous diſant que vous n'auriez pu rien faire au-delà de ce qu'elle a fait. Il eſt un autre détail que vous attendez de moi; je vais vous ſatisfaire, & vous apprendre des choſes qui ne peuvent manquer de vous intéreſſer.

(*Lady Hariote continue.*)

Oui, ma chere ſœur, j'ai enfin le bonheur d'avoir une mere, & je ne ſais s'il m'eût été poſſible d'avoir plus de tendreſſe & de reſpect pour celle que Dieu m'a retirée avant que je fuſſe en âge de la connoître, que pour celle qu'il m'a rendue. Point de jalouſie, s'il vous plait; vous ſerez l'ainée, je vous céderai la premiere place dans ſon cœur; je conſen

qu'elle vous aime un peu plus que moi ; à condition que vous me permettrez de l'aimer autant que vous l'aimez vous-même. C'est votre sœur qui tient la plume, Clarice, mais c'est notre mere qui va parler.

Rappellez-vous, ma fille, le plaisir avec lequel je voyois arriver le moment où votre sort alloit être fixé. Vous n'avez connu que la joie que me donnoit votre mariage, voici ce que vous ignoriez ; c'est qu'il m'en avoit infiniment coûté pour plier mon cœur à cet établissement : la figure de Montalve est aimable, son esprit étoit orné, son cœur paroissoit excellent, il avoit un grand nom, une fortune qui surpassoit mes desirs, & malgré tous ces avantages, je me sentis à la premiere vue une antipathie pour lui, que je regardai comme une injustice, parce qu'elle n'avoit aucun fondement raisonnable. Je m'attachai donc à la combattre, à la surmonter, ou à la justifier. J'examinai cet homme avec les yeux d'une mere qui craint pour tout ce qu'elle aime, & il fut des moments où je soupçonnois un mystere que je ne pouvois pénétrer. Je surprenois votre amant dans des tristesses

esses qui ne paroissoient pas na-
lles, en un homme de son âge,
dont la situation n'avoit rien que
réable; le soin qu'il avoit de con-
dre ses mouvements mélancoli-
, aussi-tôt qu'il s'apperçevoit de
attention à l'examiner, augmen-
mes soupçons. J'ai su de lui-
(& la suite m'a fait voir qu'il
vrai) qu'il ne pouvoit réussir à
er ses remords. Montalve avoit
urs été vertueux; un défaut de
nce lui avoit fait commettre une
ere faute, qui l'ayant jeté dans
désespoir l'avoit forcé à quitter son
Le courage lui avoit manqué
la déclarer à celui qui avoit tou-
eu le soin de sa conscience, &
ainte de commettre un sacrilege
it déterminé à la fuite. On avance
nd pas dans le chemin du crime,
d on a eu le malheur de s'y
ger. Les discours empoisonnés
personnes qui lui étoient che-
lui aiderent à étourdir sa con-
nce, sa foi s'affoiblit, il la crut
nte & se flatta d'avoir élevé un
r d'airain entre lui & sa conscience,
il ne connut qu'il s'étoit trompé
au moment où on lui proposa la

coupable union qui devoit assurer sa fortune & votre malheur. Tout en lui se révolta à cette proposition, & vous n'auriez pu retenir vos larmes au récit des tourments qu'il éprouva. Il sortit de la maison comme un homme hors de lui, il erra long-temps dans les rues de Londres, sans savoir où il portoit ses pas. Je vais tâcher de me rappeller la peinture qu'il m'a faite de son état, & me servir de ses termes.

Après avoir marché long-temps, me dit-il, une foule nombreuse me força de ralentir ma course. C'étoit un Dimanche, le chant des Prêtres m'annonça que j'étois près d'une chapelle, & que tous ceux qui étoient proche attendoient que la grand Messe fût finie pour y entrer. Il ne me fut pas possible de continuer ma route, mes genoux tremblants s'affoiblirent, & je fus forcé de m'appuyer contre une muraille, pour m'empêcher de tomber. Que ces personnes sont heureuses, me dis-je, en jetant les yeux sur cette multitude; dans quelques moments, elles vont répandre avec joie leur cœur aux pieds des Autels, & moi misérable je me suis

chassé moi-même du Sanctuaire de la miséricorde. Cette pensée me jeta dans une si profonde tristesse, que mes larmes coulerent avec une amertume qu'il seroit impossible d'exprimer, à moins de l'avoir sentie. J'étois bien mis, & j'attirai l'attention d'une femme qui étoit à côté de moi. Je crois que Monsieur se trouve mal, me dit-elle, le Soleil pourroit augmenter votre indisposition, suivez-moi, & je vous ferai entrer par la maison de l'Ambassadeur, car vous me paroissez étranger, & peut-être n'en savez-vous pas le chemin. Il me sembla que la voix de cette femme étoit un ordre du Ciel auquel je n'osai résister; je la suivis avec les pensées d'un criminel que les archers conduisent devant son Juge. Elle dit un mot au portier & il m'ouvrit une porte qui me conduisit à la chapelle, par un escalier dérobé. Lorsque je fus au haut de cet escalier, mes terreurs augmenterent de telle force, que je n'eus jamais l'assurance d'y entrer. Je m'assis sur une petite banquette qui étoit dans ce passage, d'où l'on pouvoit découvrir l'Autel, j'étois seul dans cet endroit obscur, & je m'a-

bandonnai ſans contrainte à toute l'impétuoſité des mouvements dont j'étois aſſailli. Je portai mes deux mains ſur mes yeux, comme pour dérober mon viſage à mon Juge irrité, je verſai une abondance de larmes, & je ne doute point que je n'attiraſſe l'attention de ceux qui étoient de ce côté là; car en vérité je ſanglottois. Je reſtai un quart-d'heure dans cette ſituation ſans avoir aucune idée bien diſtincte, j'étois comme anéanti : inſenſiblement je revins à moi, & jetant les yeux ſur l'eſpace immenſe que j'avois mis entre Dieu & moi, je conçus une douleur ſi vive que mon cœur fut prêt à ſe fendre. Vous croyez peut-être que ces mouvements de la grace opérerent ma converſion? Déſabuſez-vous. Ah! qu'il eſt aiſé de commettre le crime, & qu'il eſt difficile d'en ſortir! Il eſt certain que je déteſtois les miens, que j'aurois ſacrifié ma vie dans ce moment pour les anéantir, & lorſque je jetois les yeux ſur les moyens de les réparer, je me ſentois comme lié, courbé, attaché à la terre ſans avoir la force d'aider au mouvement violent qui me les faiſoit déteſter. On donna la Communion à pluſieurs perſonnes.

O mon Dieu ! m'écriai-je du fond du cœur, prenez ma vie, qu'elle finisse, s'il le faut, dans les plus cruels tourments, & que j'aie le bonheur de vous recevoir encore une fois sans commettre un sacrilege ! Je passai plus d'une heure dans cette situation, & indigné contre moi-même, je fis cette priere avec une ardeur si vive, que dans toute ma vie je n'ai rien ressenti de pareil. Seigneur, donnez-moi la force de briser mes chaînes, ou donnez-moi la mort. Il est terrible de tomber entre les mains de votre justice, j'aime mieux pourtant m'y abandonner que de continuer à vivre dans le crime. Je me sentis plus calme après cette priere ; il me sembloit que Dieu l'avoit écoutée favorablement, & je me levai avec une ferme résolution de ne me point prêter à l'union sacrilege qui m'étoit proposée. J'étois si changé lorsque je rentrai chez ma mere, qu'elle en fut effrayée. Sir Derby à qui je voulus en apprendre le sujet, se moqua de ce qu'il appelloit mes scrupules, & m'annonça qu'il falloit me disposer à le suivre aussi-tôt après le dîner. Je ne vous répéterai point les impiétés qu'il me débita pour

raffermir ma conſcience ébranlée ; elles ne firent pas autant d'impreſſion ſur moi que le tableau effayant de ma ſituation, ſi je refuſois d'entrer dans ſes vues. Que ferez-vous dans votre Communauté, me dit-il ? Car il faudra y retourner ou mourir de faim à Londres. Les plus mauvais traitements vous y attendent, & quand on croira votre apoſtaſie ſuffiſamment expiée, & qu'on vous permettra de ſortir d'une longue priſon, vous vous trouverez dans votre Ordre ſans conſidération, ſans eſtime. Votre fuite eſt une tache qui ne s'effacera jamais, à moins que vous n'alliez à la Trappe ; une couple d'années fera votre affaire, & vous mourrez martyr d'une opinion ridicule, d'un fantôme décoré d'un beau nom, & qui n'effraie que les femmes ou ceux qui leur reſſemblent.

Cette affreuſe perſpective affoiblit les mouvements ſalutaires que la miſéricorde de Dieu avoit excités dans mon ame ; je me laiſſai entraîner, & la vue de la charmante Clarice acheva de les étouffer. Je m'exprime mal, mes remords ſembloient prendre de nouvelles forces à meſure que je

tâchois de les anéantir, & plusieurs fois je déclairai à mon pere, que je n'aurois jamais la force de leur résister; ce fut ce qui l'engagea à presser la cérémonie qui devoit mettre le sceau à mes crimes.

J'ai beaucoup affoibli, j'en suis sûre, le pathétique du discours de Montalve. Je n'oublierai jamais l'impression qu'il m'a faite, & je sens que je ne puis la faire passer sur le papier. C'étoient les combats qu'il soutenoit contre la grace, qui lui causoient ces moments de tristesse qui ne m'avoient point échappé, & dont je n'avois garde de deviner le principe. Cependant ma répugnance pour lui ne diminuoit point, & j'en étois dans une sorte de colere contre moi-même. Je le trouvai un jour au bout du jardin, enseveli dans une profonde rêverie; j'étois auprès de lui avant qu'il m'eût apperçue & ne pouvant serrer un livre qui étoit ouvert à côté de lui, il essaya de m'en dérober la vue, en s'asseyant dessus. Je ne suis pas née curieuse, & je fus toute étonnée du violent desir de voir ce qu'il s'efforçoit de me cacher. Nous étions assez familiers ensemble pour ne pas

craindre qu'il s'offensât de la petite tromperie que je voulois lui faire. Je laissai rouler ma tabatiere, & pendant qu'il courut pour la ramasser, j'ouvris le livre & fus fort surprise de trouver les confessions de Saint Augustin qu'il avoit prises à la bibliotheque. Il rougit en voyant ce livre entre mes mains, & moi transportée de joie, j'attribuai cette honte à une modestie louable, dont je lui fis compliment. Cette rencontre ayant déterminé le sujet de la conversation, il me parla du bonheur de l'innocence, de la difficulté de la recouvrer lorsqu'on l'a perdue, en homme pénétré des vérités de la Religion. Dès cet instant ma répugnance pour lui disparut, & fit place à des sentiments bien opposés. Je regardai votre mariage avec lui, comme une grace singuliere du Ciel; je me flattai que l'amitié que Sir Derby avoit pour celui qui alloit devenir son fils, comme un moyen que Dieu lui ménageoit, pour sortir de ses égarements, & dès-lors je souhaitai d'avancer votre union avec un homme que je croyois si estimable. Jugez de ma surprise à l'exclamation que vous fîtes lorsqu'il s'approcha de vous, pour vous soutenir.

dans l'espece de foiblesse où vous fûtes prête à tomber, en rentrant dans la salle. Comme je ne pouvois me figurer ce qui avoit pu faire une telle révolution dans vos idées, depuis un quart-d'heure, je vous avouerai que je craignis qu'il n'y eût quelque altération dans votre esprit. Les paroles de votre pere m'ôterent cette idée. Il se plaignoit d'avoir été trahi ; il y avoit donc un secret important qui étoit parvenu jusqu'à vous. Je n'eus pas le temps de chercher à en deviner la nature, je n'eus que celui de frémir & de trembler pour ma chere fille. Vous apostrophâtes le Ministre qui s'avançoit pour vous marier, du ton d'une personne inspirée, & en vérité, ma chere, Dieu vous donna dans ce moment un air si majestueux que vous paroissiez quelque chose de plus qu'une créature. Vos menaces le rendirent immobile, mais elles terrasserent Montalve ; le moment de la miséricorde étoit arrivé pour lui. Il m'a répété plusieurs fois qu'il crut voir la foudre suspendue sur sa tête ; une résolution fixe de réparer ses crimes pouvoit seule en arrêter les coups, il la forma, & à peine en eût-il conçu le dessein,

qu'il se sentit comme un homme qu'on délivre d'un poids affreux dont il étoit oppressé. La connoissance qu'il avoit des sentiments de votre pere, le força à dissimuler les siens, & dans l'entretien particulier qu'il eut avec lui à l'extrêmité de la salle, il n'employa d'autre motif pour l'engager à suspendre la violence qu'il vouloit employer, que la crainte d'un éclat. Vos cris pouvoient éveiller les femmes qui étoient restées à la maison, & il eût été forcé ou d'abandonner son dessein, ou de vous donner un moyen infaillible de réclamer contre la violence qu'il vouloit vous faire. Ce fut pour éviter cet inconvénient, qu'il vous conduisit dans un lieu où vos plaintes ne pouvoient être entendues, & que, pour n'avoir rien à craindre de ma part, il eut la cruauté de me fermer la bouche avec un mouchoir, & de me traîner dans une chambre éloignée, où il m'enchaîna fortement. Je dis qu'il me traîna, & ce fût à la lettre; je me pris à tout ce qui se trouva sur mon passage, j'étois aussi furieuse qu'une lionne à laquelle on arrache ses petits, & ayant embrassé la rampe d'un escalier, je m'y tins si fortement

attachée, qu'il ne fut pas possible à Sir Derby de me faire lâcher prise. Furieux de ma résistance, il me laissa entre les mains de Montalve, & courut chercher son épée, dans le dessein de me la passer au travers du corps. Au nom de Dieu, Madame, me dit ce jeune homme, ajoutez quelque foi à ma parole; cédez à une violence qui auroit des suites irréparables. J'atteste le Ciel vengeur du parjure, que je trouverai le moyen de vous délivrer, ainsi que Clarice. Je crus démêler un air de vérité dans le serment de Montalve qui me força, pour ainsi dire, à m'abandonner à sa conduite, le Ciel le permit sans doute; car il n'étoit pas naturel que je me fiasse à ses paroles, dans de telles circonstances. Il se jeta sur Sir Derby, qui levoit l'épée pour me percer, & ma résistance ayant cessé, il m'enchaîna dans la chambre, comme je vous l'ai dit. Oh! ma chere fille, de quel secours du Ciel n'eus-je pas besoin dans ces affreuses circonstances, pour m'empêcher de succomber à mon désespoir! Tout ce qu'il y avoit de plus terrible à craindre pour vous, se présentoit à mon esprit; je me tordois

les bras, je m'efforçois de briser mes liens, je jetois d'inutiles cris, puisqu'ils étoient étouffés. Enfin, je regarde comme un miracle, la conservation de ma raison & de ma vie. Ce ne fut qu'au bout de quelques heures que mes sens s'étant un peu calmés, j'eus la salutaire pensée de lever mes yeux vers les montagnes célestes; & véritablement, c'étoit delà seul que je devois attendre du secours. Je me rappellai, en frémissant, que par une résistance inutile, j'avois pensé me rendre complice de l'homicide qui alloit s'exécuter contre moi. Eh! que seroit devenue mon ame, si je l'eusse rendue à mon Créateur, au milieu des affreux transports dont j'étois agitée? Ils n'avoient point été volontaires, il est vrai; mais leur violence m'annonçoit que cette résignation que je me flattois d'avoir aux ordres de Dieu, étoit bien foible. Je ne me laissai point abattre à cette pensée si humiliante pour moi, je convins avec moi-même de l'imperfection de ma vertu, & je fis les plus grands efforts pour réparer ma foiblesse, par une soumission courageuse à ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner de vous & de moi. Je vous vis sous

sa protection immédiate, puisque tous les secours humains nous étoient ôtés, & la confiance commença à renaître dans mon cœur. Je tâchois de m'affermir dans cette confiance, lorsque j'entendis disputer à la porte de ma chambre, & je distinguai les voix de Jacques & de Montalve. C'étoit le premier qui avoit les clefs de ma prison, & il s'efforçoit de résister à Montalve, qui vouloit le contraindre à les lui remettre. Tout m'étant devenu suspect, je ne savois si je devois souhaiter que ce dernier l'emportât. Ce desir d'ouvrir ma prison me paroissoit une suite de son serment, mais je n'avois aucune raison de me défier de ce domestique. A la fin, Montalve perdant patience, se servit d'une bûche qu'il trouva sous sa main, & à coups redoublés, il travailla à enfoncer la porte. Comme cet endroit de la maison n'étoit habité que par ce valet, on avoit négligé de la réparer, & comme elle étoit vieille, elle ne résista pas longtemps. Montalve courut à moi, & pendant qu'il coupoit le mouchoir dont j'étois presque suffoquée, il me dit, courage, Madame, votre fille est en lieu de sûreté; il faut prévenir le

retour de Sir Derby, qui la poursuit en vain, & vous mettre en route pour la suivre. Ne me trompez-vous pas, Montalve, lui dis-je, avec une voix affoiblie ? Laissez-moi mourir ici, si vous ne voulez que m'éloigner de ma chere fille ; la mort n'a plus qu'un pas à faire pour me ravir à votre cruauté. Effectivement, je me trouvois si épuisée que je croyois toucher à mon dernier moment. Et quel lieu seroit plus propre que celui-ci, à vous éloigner de votre fille, me dit-il ? Tous les domestiques, à l'exception de Jacques, croient que vous avez fui avec elle. Ce n'est point au milieu de la nuit furtivement, que je prétends, vous enlever. Une chaise de poste vous attend à la porte ; choisissez pour la mener tel homme du village que vous croirez le plus sûr, donnez-lui vos ordres pour la conduire où vous voudrez à Londres ; si ma compagnie vous est suspecte, je vous y laisserai seule, cependant, comme j'ai de tristes secrets à vous révéler, vous me permettrez de vous y joindre. J'eus quelque honte de ma défiance envers un homme qui agissoit avec tant de franchise, & elle

disparut entiérement lorsque j'entendis Jacques s'écrier que Montalve trahissoit son maître. Il étoit dans une telle fureur, que je le vis prêt à tomber en convulsion. Je suis résolue de vous suivre, dis-je à Montalve, & en même temps je raccommodai mes habits & ma coëffure, qui étoient en désordre, & lui donnai la main. Je trouvai la chaise environnée de tous les gens du village que Jacques excitoit à me fermer le passage en criant que j'étois une misérable, puisque je suivois volontairement un ravisseur. Il eut beau faire, on s'ouvrit pour laisser passer ma chaise, & j'entendis dire de tous les côtés : Dieu vous bénisse aussi-bien que Mademoiselle Clarice. Je recueillois le fruit de votre bienfaisance, ma chere enfant, & malgré le trouble dont j'étois saisie, les bénédictions de ces pauvres gens qui publioient hautement les secours qu'ils avoient reçus de vous, flattoient agréablement mon oreille.

Lorsque nous fûmes hors du village, Montalve me demanda mes ordres une seconde fois, & comme je ne connoissois à Londres que la maîtresse du logis où nous avions passé quelque

temps, je le priai de m'y faire conduire. Notre chaise alloit avec une vîtesse surprenante, & je suis persuadée que nous ne mîmes pas plus de deux heures & demie, à faire le chemin. J'avois compté les milles, & il n'en restoit plus que cinq pour arriver à Londres, lorsque nous quittâmes le grand chemin pour prendre sur la droite. Ne soyez pas surprise, Madame, me dit Montalve, si je quitte la route ordinaire. Nous pourrions rencontrer Sir Derby, aux environs de Londres. Je suis même persuadé qu'il est aux barrieres pour arrêter Mademoiselle votre fille, ainsi je suis forcé de faire un grand détour pour l'éviter? Ah! Ciel m'écriai-je, ne m'aviez-vous pas assurée que cette chere enfant étoit en sûreté? Il l'ignore, reprit Montalve, & se persuade qu'elle a pris la route de la Capitale; mais, Madame, souffrez que je vous réitere la priere que je vous ai faite, de suspendre votre curiosité jusqu'à ce que vous soyez dans l'asyle que vous vous êtes choisi. C'étoit la vingtieme fois qu'il avoit éludé mes questions, & ne pouvant le forcer à me répondre, je retombai dans le silence que j'avois

gardé jusques-là. Si j'eusse été capable de quelque inquiétude pour moi, j'aurois peut-être soupçonné mon guide; car nous passâmes dans des lieux fort déserts; enfin, j'apperçus les clochers de Westminster, & presque aussi-tôt nous fûmes dans le fauxbourg, & à la maison que j'avois indiquée. Je m'attendois d'apprendre au moins là de vos nouvelles; Montalve me pria de lui permettre de me quitter pour une demi-heure, & me promit de m'apprendre ensuite ce que j'avois un si grand desir de savoir. Oh! ma pauvre enfant, que cette demi-heure me parut longue; mais mon impatience devint insupportable, lorsque je vis les heures s'écouler sans entendre parler de Montalve. Il revint enfin. Madame, me dit-il en m'abordant, je voulois avoir quelque chose de plus positif à vous apprendre, mais tout ce que je puis vous assurer, c'est que Mademoiselle Clarice a échappé à son pere, j'en ai pour garant la rage dans laquelle je l'ai trouvé chez Mistriss Cosby. Mistriss Cosby à Londres, m'écriai-je! A ces mots Montalve se jetant à mes pieds me déclara tout ce que vous nous avez marqué dans

votre lettre, & finit ainsi. Il n'étoit que cinq heures du matin quand on a découvert dans le jardin les traces des pas de Mademoiselle Clarice, & selon toute apparence, elle s'étoit échappée depuis plusieurs heures. J'ai conçu par les discours de votre époux, que votre vie n'étoit point en sûreté; cependant, dans la vue de dérober son innocente fille à ses premieres fureurs, je n'ai pas voulu le perdre de vue. Il n'y a pas un village à six milles à la ronde où nous ne nous soyons informés. Une seule femme nous a dit avoir rencontré Mademoiselle Clarice à la pointe du jour. Nous avons poussé jusqu'au village prochain, elle n'y avoit point paru, d'où j'ai conclu qu'un heureux hazard lui avoit fait trouver une voiture dans laquelle elle se sera jetée. Sir Derby a eu la même pensée, & sans considérer qu'elle avoit deux heures d'avance sur lui, il s'est flatté de l'atteindre avec un cheval déjà fort harassé, & m'a déclaré qu'il vouloit la consigner aux barrieres. J'ai applaudi à un dessein que je ne pouvois empêcher, & je vous avouerai que pendant toute la route je n'ai point été

ſans crainte. Je lui ai offert d'aller de mon côté continuer ma recherche, & j'ai volé à votre ſecours. Nous nous étions donné rendez-vous chez ma mere, je l'y ai trouvé écumant de fureur, damnant ceux qui ont fait avorter un projet ſi bien conduit & qui touchoit à ſon heureuſe fin ; & ne pouvant s'imaginer comment il avoit été découvert, il m'a dit qu'il vouloit retourner ſur le champ à Old-windſord, & vous donner la torture pour ſavoir ſi vous aviez quelques lumieres ſur ce ſujet, ou ſur le lieu où votre fille s'étoit retirée. A peine a-t-il été ſorti, que ma mere fondant en larmes a déploré le malheur d'avoir trempé dans des projets ſi odieux, & m'a menacé de la colere du Ciel, ſi je ne riſquois tout pour vous arracher au danger dont vous étiez menacée. Sa douleur m'a paru ſi ſincere, ajouta Montalve, que je lui ai avoué ce que je venois d'exécuter. Elle en a marqué une joie qui a achevé de me convaincre qu'elle déteſtoit véritablement ſes erreurs, & la précaution qu'elle m'a ſuggérée m'a bien fait connoître juſqu'où alloit ſon deſir de réparer ſes fautes. Elle m'a fourni un

homme dont elle est sûre, qui marche sur les traces de Sir Derby; nous lui avons donné l'ordre de rester à l'auberge, & de nous avertir des premieres nouvelles qu'on auroit de Mademoiselle Clarice. Après le départ de cet homme ma mere m'a confié que c'étoit elle qui avoit averti cette innocente fille, du sacrilege qu'elle étoit sur le point de consommer. Elle brûle du desir de se voir à vos pieds pour vous faire amende - honorable de tous les malheurs de votre vie, dont elle est la cause. Voyez, Madame, si vous vous sentez la force de pardonner à des coupables qui donneroient avec joie la derniere goutte de leur sang pour finir vos malheurs?

Ah! tout est pardonné, oublié, m'écriai-je. Elle me paie avec usure de tout ce que j'aurois voulu faire pour elle, puisqu'elle a sauvé ma pauvre enfant. Mais hélas! qu'est-elle devenue, cette chere fille? Qui la rendra à sa mere désolée? Qui me rassurera contre la crainte de la voir retomber au pouvoir de son barbare tyran? Après mille autres plaintes qui attendrirent Montalve, je lui proposai de me conduire chez sa mere. Il n'y

voulut point consentir. Qui sait, me dit-il, si un malheureux hazard n'y ramenera pas votre époux ? Je sentis l'imprudence que j'avois voulu faire, & cette pénitente m'étant venu trouver où j'étois, je ne voulus jamais lui permettre de rappeller le passé, & nous ne nous occupâmes que des résolutions que nous devions prendre. Elle me confirma ce que je ne savois déjà que trop, que votre pere est implacable dans sa haine, & capable de tout risquer pour la satisfaire. Elle me fit entrevoir qu'elle & Montalve avoient tout à craindre de son ressentiment, & me supplia de leur permettre de partager mon asyle. Vous sentez bien, ma fille, que je ne pouvois leur refuser cette grace ; le repentir de ces deux coupables avoit entiérement effacé leur faute aux yeux de Dieu : je l'espérois du moins ; aurois-je pu conserver pour eux le moindre ressentiment ? Ah ! mon cœur auroit eu horreur de cette pensée, & je pouvois dire au contraire, qu'ils m'étoient devenus bien chers. Cependant mes inquiétudes sur votre sort augmentoient à chaque instant ; Montalve à son retour m'apprit une circonstance qui les diminua un

peu. Sir Derby avoit dit hautement dans tous les villages où il avoit passé, qu'il y auroit cent pieces de récompense pour qui vous découvriroit; cette promesse n'avoit rien produit, donc vous étiez passée à Londres, & peut-être en France, où vous étiez sûre de trouver un asyle auprès de votre amie. Je reçus cet espoir avec avidité, une seule chose m'empêchoit de m'y livrer. Votre tendresse m'étoit connue, & je me persuadois que vous auriez eu peine à quitter l'Angleterre sans être instruite de mon sort. Et c'est le vif intérêt qu'elle y prend qui aura précipité son départ, me dit Montalve. Que pouvoit faire pour vous votre tendre fille, me dit-il, lorsque sa vertu lui impose la loi de respecter votre persécuteur commun ? N'a-t-elle pas pensé qu'il falloit une protection plus puissante pour vous, & croyez-vous qu'elle ait négligé celle d'un homme qui connoît assez de quoi votre époux est capable, pour ne pas craindre de l'étonner par l'affreuse confidence qu'elle sera forcée de lui faire ? Oui, Madame, ou Mademoiselle Clarice est passée en France, ou elle est dans quelque maison d'honneur, d'où elle

n'aura pas manqué d'écrire à Lady Hariote. L'Eccléſiaſtique dont Dieu s'étoit ſervi pour confirmer Miſtriſs Cosby dans ſes bonnes réſolutions, ayant été averti par elle, appuya les conjectures de Montalve, & me conſeilla de marcher ſur les pas de ma fille. Si elle eſt en France, me dit-il, vous ſerez bientôt réunies. Si elle eſt encore en Angleterre, Milord aura la généroſité de voler à ſon ſecours. Ces conſidérations m'avoient ébranlée; notre exprès qui revint le lendemain, acheva de me déterminer. Il étoit certain que Sir Derby n'avoit eu aucune de vos nouvelles; je vous crus donc ſauvée de ſes pourſuites, & je partis. Vous ſavez le reſte, ma chere enfant, mais ce que je ne puis parvenir à vous rendre, ce ſont les bontés & les attentions de mes nouveaux enfants. Milord nous quitte, en peu de jours, & je ne quitterai ſon épouſe qu'après l'avoir vue heureuſement relevée de ſes couches, & avoir accepté l'honneur qu'elle me fait en me priant de préſenter ſon enfant au Baptême.

Fin du Tome premier.